T. XXXV. N° 17. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Déc. 1928

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

# La Joie (1)

Le jour glissait du zénith, par larges nappes obliques qui venaient ruisseler le long des hautes pierres blanches, pour rejaillir en grappes multicolores aux quatre coins des pelouses — jaunes et pourpres avec les dahlias, roses et blanches avec les œillets — jusqu'à se perdre dans le vert assombri des bordures. Mais ce n'était là, si l'on peut dire, que le motif principal de la symphonie serti dans la trame serrée de l'orchestre. La nappe immense s'était déjà brisée en l'air sur quelque récif translucide, et le vent invisible en éparpillait l'écume, comme par jeu, aux endroits les plus inaccessibles, au creux d'un talus plein d'ombre, à la dernière feuille d'un buisson de lilas, ou à l'extrême pointe du pin noir. On eût dit moins la vaste, l'universelle explosion du jour que l'embrasement insidieux d'un taillis bien sec, lorsque l'ondulation instantanée de la flamme court d'une brindille à l'autre, ainsi qu'une minuscule langue écarlate. Car à certaines heures d'un été trop lourd, la nature, au lieu de s'ouvrir et de s'étendre sous la caresse brillante, semble au contraire se replier sur elle-même, muette, fa-

rouche, dans l'immobilité, la résignation stupide d'une proie qui a senti se refermer dans son flanc, au point vital, la pince des mâchoires du vainqueur. Et c'était bien, en effet, à la morsure, à des milliards et des milliards de petites morsures assidues, à un énorme grignotement que faisait penser la pluie aride tombée d'un ciel morne, l'averse des dards chauffés à blanc, l'innombrable succion de l'astre.

M. Fiodor, ses longues jambes gainées de cuir, les manches retroussées jusqu'à l'épaule, lavait sa voiture. Il ne se retourna même pas.

— Prenez garde, cher, fit-il entre ses dents. L'idiot est à la pompe.

Il recula de deux pas, saisit le seau, le balança doucement, sans effort, comme il eût fait d'une légère botte de foin.

— Gare là-dessous ! cria-t-il en montrant ses dents blanches.

L'eau claqua sur le mur, dix mètres plus loin.

— Quel idiot? demanda La Pérouse. Quelle pompe?

— Vous êtes enfant ! C'était une blague... Je déteste qu'on m'approche ainsi par surprise, à l'improviste. Voilà tout...

Il lança le seau derrière lui, sur un tas de chiffons gras, et décrocha son veston pendu au mur.

— Jolie saleté, hein? fit-il. Ami, cela me rappelle ma jeunesse. La maison de la grand'mère n'avait pas de fenêtres non plus ; seulement une large porte, cloutée, solide, à l'épreuve de la hache et de la balle, avec un creux pour l'icone. Mais après la mort du père, imagine, elle avait brisé l'icone et craché dessus, la vieille juive ! Et par terre, aussi, des chiffons — que de chiffons ! Cinq mille, dix mille, vingt mille roubles de chiffons, peut-être?... Des torchons dévorés par les vers, tous raides de suif, des linges pourris, et dessous, ami, tu aurais vu de ces riches galons turcs ou persans, les belles broderies du Caucase à peine ternies, des dalmatiques sans prix, de hautes tiares byzantines en drap d'or... Jour et nuit, elle était assise, accoudée comme une vieille poule, sur ces richesses, et elle avait une habileté merveilleuse pour dépecer, en un instant, de ses mains noires, les aigres petits poissons salés, qu'elle poussait un à un dans ma bouche, avec son pouce.

— Je jurerais qu'il n'y a pas un mot de vrai dans ce que tu viens de dire, fit La Pérouse. N'importe... J'ai deux ou trois questions à te poser.

— Pas un mot de vrai? répliqua le Russe avec insolence... Mais où ai-je l'esprit? Noble ici, Juif là, hier prince cosaque, gouverneur de district, général, demain autre chose, la femme d'un pope perdrait le fil de tant de mensonges... Souviens-toi, petit père, le jour où la bonne dame Artiguenave t'a fait venir : elle pensait que j'allais me tuer. — « Sauvez-le, docteur, illustre maître, monsieur le professeur... Je l'avoue : il est mon amant. Je donnerais la moitié de ma fortune pour le sauver. Guérissez-le ! Il doit vous parler franchement, il le faut. S'il ment, ce n'est pas sa faute, il a perdu le goût de lui-même ! »... Et en effet, j'avais perdu ce goût.

Il tira de sa poche une cigarette, l'ouvrit, souffla la feuille légère, roula le tabac blond entre ses paumes, et du bout des doigts, le glissa soigneusement sous sa langue.

— Maintenant je t'écoute, reprit-il après un silence. Que me veux-tu encore?

La Pérouse fit ce brusque mouvement de la nuque et des épaules qui trahit sa colère ou son embarras, et du ton qu'il eût pris pour mettre à la raison un enfant têtu :

— Qu'avez-vous tous, toi et les autres? fit-il. Cette fille vous rend fous, ma parole. Personne ne l'avait jamais distinguée, elle ne tenait pas plus de place qu'un chien ou qu'un canari... A présent, voilà cette petite pensionnaire qui ne songe peut-être, après tout, qu'à ne pas rater ses confits d'oie, ses garbures, et cinq maniaques l'observent avec une anxiété comique, épient ses paroles, ses gestes... Franchement, ils ont l'air d'en avoir peur...

— Moi, je m'en fiche, interrompit Fiodor.

— On dit ça, fit La Pérouse... Bah ! je sais mon faible. J'ai toujours volontiers prêté l'oreille à des histoires de bavards, j'adore les potins. Et puis, tu es fin, sagace, un vrai renard... N'importe ! il vaut mieux nous en tenir là. Des filles bizarres, on en trouve partout, l'espèce n'est pas rare. D'ailleurs entre nous, ce que tu m'as rapporté est curieux, très curieux, mais je n'en tirerais rien de réellement neuf.

— Et moi, je répète que je m'en fiche, dit le chauffeur. J'ai vu des choses étranges, incroyables — c'est assez. Pourquoi devraient-elles être neuves?... Maintenant, répondez-moi. Aurai-je aujourd'hui la poudre, oui ou non?

— Vous êtes tous les mêmes, déclara La Pérouse, sans

broncher. Il vous faut une provision, un vrai stock. Après ça, vous gâchez la drogue, vous la partagez avec les copains, — des gamineries... Allons, veux-tu cinq grammes?

— C'est trop! dit le Russe, étourdiment. J'ai assez de deux grammes, merci. Voilà ma journée faite.

Si rapide que fût son regard, il ne réussit pas à éviter le regard plus aigu du vieux maître, et il laissa échapper son secret.

— Je t'y prends, mon garçon, fit La Pérouse, avec son terrible sourire d'enfant. Deux grammes suffisent, en effet. Me crois-tu si bête? Je suis du même avis que la bonne dame Artiguenave, et je pense que tu veux te tuer. Ne te fâche pas : tu as eu la langue trop longue, mais, de toutes les obsessions, celle du suicide est la plus facile à dépister... Vous inventez des ruses de femme, des ruses de sauvage, et chacun de vos muscles nous fait ses confidences, malgré vous, à votre insu. Oui, vous répétez le geste cent fois par jour, impossible de s'y tromper. Il faudrait être aveugle...

— Brute! murmura Fiodor entre ses dents.

— D'ailleurs, je ne crois pas beaucoup au suicide de gens comme toi, continua le médecin, d'un ton paternel. Vous êtes trop intelligents, trop curieux; le plus petit obstacle vous arrête, vous retient le temps nécessaire; l'image morbide n'arrive pas à se fixer... Sinon, tu serais mort depuis deux ans. Qu'est-ce que tu nous donnais, alors, mon petit, quelles belles crises! Va! tu es trop vicieux pour te tuer.

Mais M. Fiodor avait retrouvé son calme :

— Parlons de choses sérieuses, dit-il. Savez-vous pourquoi je suis ici, ami, à cette heure? La grosse éponge, cette cotte bleue, les seaux, cela n'est rien, c'est du chiqué : j'avais lavé la voiture hier... Seulement, je la verrai passer, elle, dans un instant, lorsqu'elle reviendra de la messe... Vendredi déjà... Figure-toi : je sors du garage ainsi qu'un diable, il me semble que je me jette encore dans le fleuve, avec mon cheval, du pont de Grodno, comme jadis — ivre. L'air siffle dans mes narines, je perds le souffle... Qui la protège? D'où vient que pour l'aborder maintenant, lui parler, je doive faire un tel effort, serrer les dents? Et elle me lance un regard d'effroi, de mépris, de pitié — que dirais-je?... Alors, la honte m'inonde, frère, elle coule à travers mes veines, toutes les racines de ma chair en sont rafraîchies, délassées. Qu'importe si ces choses sont neuves ou non?

Pour moi elles sont neuves. Ce sont les seules choses vraiment neuves que j'aie jamais vues.

— Assez, assez, fit La Pérouse brutalement. Laisse ça, Fiodor, hein? Il n'y a pas de miracle ici, entends-tu, pas d'autre miracle que les fantasmagories d'un cerveau russe gelé par l'éther... D'ailleurs, le père s'inquiète, les domestiques jasent; Francine s'est laissé voir l'autre jour imbibée de morphine par tes soins, j'ai dû l'envoyer coucher; elle faisait peur. Joli spectacle, à trois cents kilomètres de Paris, en plein décor bucolique! Il faut que tu fiches le feu partout, selon ta nature — tu appartiens à la race de ceux qui jouent avec les allumettes... Mais je te défends de parler de la jeune fille; malade ou non, elle m'est confiée; je l'interrogerai moi-même, si le cas m'intéresse. Inutile désormais de l'observer par le trou des serrures... Pourquoi me regardes-tu ainsi?

— Je vous regarde, en effet, dit le chauffeur. Je vous regarde avec plaisir. (Il avait grimpé comme un chat sur une pyramide de caisses d'essence, et les coudes aux genoux, le menton posé dans le creux de ses paumes, on eût cru voir son regard attentif s'éteindre et s'allumer tour à tour.) Jadis, lorsque nous avions passé la nuit ensemble, chez le pauvre petit prince Vassiloff, Couprine, Dorolenko, et ce chauffeur d'autobus, Alexis... Alexis Séméneioff — avec son long peignoir dessiné par Drécoll, et dans ses cheveux déjà gris les tubéreuses et les lis — je lâchais l'usine Renault pour aller vous entendre, au grand amphithéâtre de l'École, le lendemain, parmi les maîtres, et je jouissais de vous connaître mieux qu'aucun d'eux, car je ne vous ai jamais aimé. Non, je ne vous ai jamais aimé. Il y a trop de faiblesse en vous, ami. Êtes-vous des nôtres ou non, nul ne sait. Peut-être n'avez-vous jamais vu en nous que des bêtes dont vous partagiez les jeux? La curiosité des savants est si étrange, si puérile... Peut-être aussi ne savez-vous mentir qu'aux animaux de notre espèce?

Il cracha aux pieds de La Pérouse sa cigarette, dans un jet de salive blonde.

— Cher, reprit-il d'un air de mépris, je ne songe nullement à vous offenser : permettez-moi néanmoins d'ajouter qu'avant de vous occuper de moi, de mon suicide, vous devriez prêter l'oreille à ce qui se dit de vous, ici ou là, même à l'office... Hier, François, cet idiot, imitait devant

nous votre voix, vos gestes. Il paraît que vous ne prenez plus un verre sans le casser, vos doigts tremblent. Fi ! se vanter d'aller impunément parmi les fous, les classer, trouver à chacun sa place dans la vitrine, avec sa fiche, son numéro — fi ! fi ! « L'ours est réjoui lorsque le chasseur tombe sur son propre épieu, » a dit notre vieux Pouchkine. Ah ! ah !...

— Tu parles comme un sot, Fiodor, répondit La Pérouse, sans un seul frémissement dans son visage blême. Je me moque des racontars.

Il respira bruyamment, serra les lèvres.

— Regarde si mes doigts tremblent, imbécile !

Il mit sa large main sous le nez du Russe, en fit jouer lentement les phalanges.

— Hein? Tremble-t-elle, animal?

Ils éclatèrent de rire tous les deux.

— Possible, murmura Fiodor qui venait de descendre de son perchoir, ne vous fatiguez pas, cher... vous êtes pâle. — Tu es pâle, dit-il à mi-voix. Méfie-toi. Laisse donc en repos une sainte de Dieu, visitée par les anges. A quoi bon? Elle a fait de moi un malheureux...

— La paix ! dit La Pérouse. Parce que j'ai eu le tort de t'interroger une ou deux fois, tu te crois précieux, indispensable. Pauvre nigaud ! A supposer que tu aies vu, réellement vu ce que tu racontes, j'ai observé, j'observe presque chaque jour d'autres phénomènes autrement curieux que ces balivernes. Mais un exalté comme toi suffit pour mettre une maison sens dessus dessous. Je finirai par en dire deux mots à Clergerie. Et d'abord, pourquoi m'as-tu refusé d'entrer chez Devambèze, à sa clinique? Ta place n'est pas ici.

— Parle toujours, dit le Russe du bout de ses longues dents, avec plus d'insolence que jamais. J'ai commis une faute, je l'avoue. Néanmoins, j'aurais voulu voir la fin de tout ceci, le dénouement.

— Le dénouement? On va te flanquer dehors, à la rentrée, mon petit. Heureusement pour toi ! La paix bourgeoise, une maison calme, la province et de bonnes mœurs, il n'en faut pas plus pour te tuer... Mais les soirées chez Briançon, les nuits blanches, la musique, et le frisson de l'aube dans la rue vide qui remet les nerfs en train, c'est ton régime ; cela te va comme un gant... Vois-tu, les gens de ta sorte inventent leur vie au jour le jour, ils la composent ainsi qu'un livre, ils

voudraient nous en distribuer les rôles... A t'entendre, ce malheureux coin de Normandie est un vrai rendez-vous de sabbat... Nigaud ! Chaque famille a ses petits secrets : nous en savons quelque chose, nous ! Le rassurant, c'est que tous ces secrets se ressemblent. On passe de l'un à l'autre, comme dans les petits jardins qui entourent les maisons de brique des cités ouvrières : on doit regarder le numéro. Un excellent homme tourmenté de scrupules, une vieille dame avare et gâteuse, une jeune fille exaltée, sentimentale, des amis peu sûrs — mon Dieu ! la domesticité est encore, grâce à toi, ce que je trouve de plus cocasse ici. Et encore ! à Paris, il n'en paraîtrait rien...

Tandis qu'il parlait, M. Fiodor avait achevé de brosser soigneusement son veston, ses bottes. Il répondit le plus naturellement :

— Gardez votre poudre, ami, gardez-la. Vous ne me ferez pas chanter pour deux, ou même pour cinq grammes de poison, je puis m'en passer. Non ! vous n'apprendrez désormais rien de moi, inutile de ruser. Agissez donc à votre guise, de votre côté, librement. Pourquoi tourner autour du pot : vous ressemblez à un gros chat noir. Oui, vous ressemblez...

Il fit un bond en arrière, si brusquement qu'il heurta la double porte du garage qui tourna sur ses gonds, s'ouvrit toute grande. L'énorme voiture, ses flancs vernis, ses cuivres, jaillit de l'ombre, comme si elle venait de tomber du ciel dans la lumière, au milieu d'un jaillissement d'écume.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le cri qu'ils venaient d'entendre restait suspendu au-dessus d'eux, trop particulier, trop différent pour se confondre avec la pacifique rumeur du jour. A peine s'éleva-t-il plus haut que les mille bruits familiers qui s'élancent et retombent en un perpétuel échange, selon un rythme défini, toujours le même peut-être, bien que l'oreille n'en perçoive que l'apparente confusion (et pourtant, qui n'a reconnu à travers la brume et le goudron, l'odeur de la boue, telle ville marine géante rien qu'à son souffle puissant, le prodigieux battement de son cœur, je ne sais quoi de terrible et d'enfantin?). A peine s'éleva-t-il plus haut, mais il ne retomba pas. Ils se regardèrent en silence, un long moment, plus surpris qu'effrayés, l'oreille tendue, les nerfs si ébranlés par cette conclusion inattendue, mystérieuse, apportée du

haut des airs, du creux de l'espace, à leur dispute obscure, qu'une détente soudaine, une explication rassurante les eût fait éclater de rire. Déjà un autre cri s'élevait vers le premier, comme s'il allait le rejoindre au même point précis de l'espace. Mais il s'arrêta sans doute à mi-chemin, parut s'achever en un râle plus faible, à peine distinct, et ils entendirent presque aussitôt, sur le gravier d'une allée, le grincement inégal d'une course exténuée.

— La vieille dame s'est échappée, dit Fiodor. Une fois de plus. Sacrée Francine !

Le bruit venait à eux à travers la mince cloison de briques et les carreaux de faïence. Pour voir, ils durent sortir en hâte par une porte des écuries, longer les communs, et débouchèrent à l'extrême aile droite du petit château, un peu en retrait, ombragée d'immenses tilleuls, solitaire. Le coin du parc qu'ils avaient sous les yeux ne s'étendait guère au delà des pelouses voisines, limité à gauche par la brusque pente des terres, à droite par les derniers bosquets échevelés de la charmille, lieu favori des promenades quotidiennes de Mme de Clergerie. Sur le mur du potager récemment recrépi à la chaux, tout vibrant de soleil, une ombre glissait, mais plus noire que l'ombre, à peine plus dense, une silhouette bizarre, précise et menue, avec les arrêts mystérieux, les départs soudains, l'équilibre paradoxal d'un pantin disloqué. Ils la perdirent de vue un moment, la retrouvèrent, la perdirent encore, au hasard des détours du chemin. Enfin elle surgit, à vingt pas d'eux, avec un dernier cri plus faible, aigu et rauque à la fois, un cri de vieille femme ou d'oiseau.

— Ne bouge pas ! N'appelle pas ! souffla M. La Pérouse à son compagnon. Laisse-la nous reconnaître tout doucement. Pas de bruit !... Le pauvre Clergerie n'aurait qu'à se montrer, quelle belle crise !

La folle s'était arrêtée, à bout de forces, essayant de fixer sur les deux hommes un regard tour à tour furieux et craintif, que la volonté expirante laissait s'échapper sans cesse. Son visage enflammé restait sec, ses mains tremblantes, aussi rouges que ses joues, retenaient encore, inconsciemment, la lourde jupe de laine, qu'elle avait retroussée pour courir, découvrant ses bas épais, déformés par des genouillères. Une seconde ou deux sa tête oscilla violemment

sur ses épaules, tandis qu'elle s'efforçait en vain de lutter contre ce silence terrible qui étouffait sa colère, le vide muet où achevait de se perdre le débile faisceau des pensées et des images que la toute-puissance de la haine avait un moment rassemblé. Mais le silence fut plus fort. Elle appela une dernière fois, des profondeurs de sa détresse, les deux témoins impassibles, et la maison, la chère maison elle-même, aussi indifférente que les hommes... Puis le même brouillard qu'elle connaissait bien commença de recouvrir lentement les êtres et les choses, de moins en moins saisissables, sans relief et sans poids, pareils à leur propre reflet dans l'eau. Et désespérant par avance d'imposer sa loi à un univers de fantômes, en perpétuel glissement, elle dit d'une voix rapide, entrecoupée comme si elle eût récité sa leçon :

— La fille m'a frappée... La fil-le m'a frap-pée...

Elle trépignait, tenant toujours à poignée sa jupe noire, sans avancer d'un pas, car à sa colère impuissante se mêlait déjà la crainte enfantine de ces deux inconnus barrant la route, debout au seuil de sa maison, voyant de si près sa honte.

— Reste là, dit La Pérouse, toujours à mi-voix. Non! non! n'appelle personne. Il est d'ailleurs possible que cette fille l'ait battue... Vois la trace des doigts sur la joue. Trempe dans le baquet une serviette, un torchon, ton mouchoir, n'importe quoi. Je vais lui parler.

— Ne parlez pas, dit tout à coup derrière lui la voix un peu tremblante de Mlle de Clergerie. N'essayez pas de lui couvrir la tête surtout!... Mon Dieu, Fiodor, allez-vous-en... non... c'est-à-dire, prévenez Francine, elle doit être cachée quelque part, pas loin d'ici. Qu'elle ne se montre pas!... Monsieur La Pérouse, il vaut mieux que vous me laissiez seule un moment... oh! rien qu'un moment... Ces crises sont si laides, affreuses! Pourvu que papa ne se doute de rien...

— Mama, reprit-elle plus bas, pauvre mama...

Brusquement, elle saisit la folle entre ses bras, l'enleva doucement, pressant sur la bouche misérable sa joue fraîche.

— Passez devant moi, dit-elle à M. La Pérouse (elle soufflait un peu). Ne la touchez pas encore, qu'elle ne vous voie pas... Montez l'escalier, en face. Je vais la porter jus-

qu'à la chambre de Françoise... Oh ! elle ne pèse pas bien lourd...

Ils l'étendirent sur le lit de la cuisinière, mais elle leur échappa deux fois, sans crier, avec une plainte qui passait maintenant de l'aigu au grave, pour s'achever en une sorte de soupir modulé, jusqu'à ce qu'ayant touché du dos l'angle du mur, elle s'y blottit, ramassant autour d'elle les draps et les couvertures, en frissonnant de fatigue et de plaisir.

— Pardon, mama, disait Chantal, pardonnez-moi... C'est moi qui vous ai blessée, souvenez-vous? Je ne l'ai pas fait exprès, je n'ai pu vous retenir, nous sommes tombées toutes les deux.

La vieille dame hésita, haussa les épaules, visiblement confondue, déconcertée par une intervention si soudaine, la pièce obscure, les murs nus, ce silence.

— Bah ! Bah ! La fille m'a frappée — oui, vilaine ! — elle m'a frappée... Là... là... ici même.

Elle posa brutalement, à plusieurs reprises, son doigt sur sa joue.

— Mais non ! mama, voyons, vous avez rêvé. Rêvez-vous donc toujours? Vous avez eu peur, un peu peur... cela passera. Cela va passer tout de suite. Regardez-moi, mama. Vous laisserais-je frapper, moi, Chantal, votre petite-fille.

— Jure-le, dit la vieille rusée, après un court silence. Jure-le que je n'ai pas reçu ce... cette... que je n'ai pas été battue. Je te croirai, mon petit, tu ne mens jamais.

— Jurez donc, pas d'enfantillage ! fit La Pérouse presque sans baisser le ton (il parlait ainsi à ses internes devant les malades, d'une voix monocorde, intelligible aux seuls initiés). Méfiez-vous : elle va essayer de vous enjôler.

Mais la folle n'attendit pas la réponse et, à la stupeur du médecin, elle reprit :

— Tu ne voudrais pas me tromper, tu es une bonne fille. Mets ta petite main derrière mon cou, aide-moi à allonger les jambes ; je dois te faire peur, j'ai l'air d'une démente. Retiens-moi bien, ma jolie. Je pense à notre promenade, l'autre jour, souviens-t'en, tu m'as portée dans tes bras...

Elle ramena doucement ses deux poings fermés jusqu'à son menton. Puis les yeux parurent se fermer, ses traits se détendre, bien que la méfiance se marquât encore à chaque coin de sa bouche mince. Et déjà M. La Pérouse reculait

vers la porte, sur la pointe des pieds. La voix de Chantal le cloua au seuil, stupéfait.

Jusqu'alors il n'avait connu que le rythme familier de cette voix, sa cadence, mais soudain il en découvrait l'accent, le timbre, on ne sait quoi qui n'était qu'imperceptible dans la conversation ordinaire. Et le découvrant, il croyait l'avoir toujours connu ; mais il n'eut pas su dire si Mlle de Clergerie avait haussé ou baissé le ton, et l'espèce de saisissement dont il s'était trouvé pris n'était pas de ceux que provoque une surprise heureuse de l'oreille, une consonance parfaite. Ce qui l'avait mis en un instant hors de lui-même, c'était la tristesse comme augurale de cette voix, tristesse comparable à nulle autre, parce que l'observateur le plus subtil n'y eût rien décelé qui ressemblât au dépit, à la contrariété de l'amour déçu, qui aigrit toute tristesse humaine. Tristesse désintéressée, surnaturelle, pareille au reproche des anges. Et si simple à la fois, si claire, d'un tel frémissement d'innocence et de suavité, qu'elle venait d'atteindre en La Pérouse la part réservée, la part intacte de l'âme, et qu'il ne la distinguait plus qu'à peine du brusque et délicieux déchirement de son propre cœur.

— Voyons, mama, disait-elle, à quoi bon? Vous n'êtes pas folle, l'avez-vous jamais été? je me le demande. Mais, en somme, vous l'êtes tous... Oui, vous l'êtes tous, je le sens bien. Il faudrait des siècles et des siècles, il faudra le temps dont Dieu dispose pour vous apprendre à être heureux. Oh ! vous pouvez me regarder, faire l'étonnée : vous me comprenez parfaitement, ma pauvre mama. Pourquoi ruser avec moi? Je sais tout, je sais même ce que vous m'avez caché l'autre jour, absolument tout, je ne suis pas si sotte. Mais à quoi bon ! Vous voilà comme il y a vingt ans, vous vous agitez, vous inventez mille prétextes, vous refusez de céder, vous tenez votre triste petite vie serrée sur la poitrine, avec vos clefs... On vous arracherait les deux bras pour la prendre... Seulement, voyez-vous, vous avez beau rire, vous avez peur de moi, comme vous aviez peur de ma mère, est-ce assez extraordinaire? Et le pis, c'est que vous êtes tous ainsi, que vous ai-je fait?

Elle pressait toujours le bras de la folle sur sa poitrine ; mais — d'un mouvement si inattendu, si libre que La Pérouse ne put songer à en esquiver le trait — elle tourna vers

lui son visage pensif avec une expression indéfinissable, et comme une sorte de malice désespérée.

— Oui, vous tous. Je le sais, à présent, j'ai fini par le comprendre. On attend quelque chose de moi, mais quoi? Personne ne s'en doute... Je commence à deviner ce que c'est... Papa lui-même s'intéresse prodigieusement à sa fille, comme ça, tout à coup; j'ai l'air de rendre des oracles. Je me disais : « Est-ce qu'ils deviennent tous fous? » Hé bien, non. Vous vous intéressez à moi comme Thisbé s'intéresse aux alouettes!... Une alouette, ce n'est qu'une touffe de plumes avec une chanson dedans, ce n'est pas du gibier. Mais, justement pour ça, ma chienne adore de les gober... probablement parce qu'elles ne ressemblent pas aux autres; il y a le miracle de leur petitesse, de leur légèreté, et qu'elles ne sont pas utiles à grand'chose, un dessert, une fantaisie... Méfiez-vous! je me défendrai... Est-ce ma faute, à la fin, si vous avez tant de fois menti au bon Dieu? Suis-je ainsi faite que vous me deviez donner vos mensonges à garder? Je ne porterai pas vos mensonges... Je n'ai qu'une pauvre petite vérité de rien du tout, ma vérité; je ne m'en vais pas vous la donner, elle ne vous servirait à rien.

Elle cacha son front sur la couverture et, au frémissement de ses épaules, La Pérouse devina qu'elle pleurait.

— Mademoiselle, fit-il, j'ai honte de moi.

Elle releva brusquement la tête, elle lui commanda le silence d'un de ces regards de tristesse intrépide, où il crut lire son destin. Et presque aussitôt elle reprit, pour parler à sa grand'mère, son accent de prière enfantine :

— Nous allons vous porter dans votre chambre, mama. Vous voyez bien que vous êtes dans celle de Françoise? Il faut promettre d'obéir, jusqu'à ce que vous ayez passé une bonne nuit.

— Obéir? demanda la folle, pensive. Dois-je obéir aussi à Francine?

— Ne pensez pas à Francine, vous ne la verrez plus, je vous promets.

— Je ne la verrai plus? C'est mieux ainsi. Ni celle-là, ni une autre, je dois me cacher, je n'ai plus la force, n'est-ce pas? Et garde ça pour toi, ma petite fille! Les ouvriers vont revenir, et l'acheteur de Beaumesnil pour les pommes à cidre... Nous ferons le marché d'avance, nous traitons cette fois à forfait... Dis-leur que je suis souffrante.

❦

— Je dirai que vous êtes vieille, mama, bien vieille... Oh ! vous savez, cela n'apprendra rien à personne qu'à vous !... Et encore ! Parce que vous n'êtes pas si sûre que ça d'attendre aujourd'hui l'acheteur de Beaumesnil ni lui, ni les autres, car, et il y en a beaucoup, beaucoup, je voudrais vous débarrasser de ces gens-là... Que ferez-vous de ces cadavres, pouah ! Ils sont tous morts le jour où nous nous sommes rencontrés là-bas, sous le soleil, un matin, vous souvenez-vous? Je vous ai portée en effet, dans mes bras, légère comme une plume, telle que vous pèserez dans la main de Dieu — une fourmi, une pauvre fourmi... Une fourmi passe son temps à remplir ses greniers, et puis elle s'en va mourir, seule, derrière un petit caillou... Nous devrions bien l'imiter.

— Seule? fit la vieille dame, curieusement. Vraiment seule? Est-ce possible? Tout cela s'agite, murmure... Je ne suis jamais seule.

Elle passa délicatement la main sur l'épaule de Chantal et dit après un silence, les yeux clos, avec un profond soupir d'attention :

— Pourtant, lorsque tu parles, je n'entends plus que toi... Je perds le goût de me défendre, ma tête se délasse. Bien sûr que je suis vieille, allons ! Mais j'ai quand même plus de jugement qu'eux... Tu ne mens pas, toi, ma jolie... On t'écoute, on respire, que cela est frais... Tu as raison, tiens ! A mon âge, je devrais tout lâcher... Mes doigts ne serrent plus, je me tracasse pour des sottises.

Elle laissa couler entre ses paupières, vers sa petite-fille, un regard indéfinissable, à la fois anxieux et rusé :

— Qu'est-ce que tu veux que je te donne? Il y a bien la parure d'émeraudes, qui vient de ta tante Adoline... A quoi ça sert, tu ne pourrais pas la porter... Choisis plutôt du solide.

— Bah ! fit Chantal, ne cherchez pas... Je sais ce que je m'en vais vous demander... Vous pourrez dormir après, dormir sur vos deux oreilles, dormir comme vous n'avez jamais dormi.

La folle ouvrit tout à fait les yeux.

— Donnez-moi vos clefs, mama, vos chères clefs.

— Mes clefs !

— Mais oui, vos clefs. Ce sont vos clefs qui vous empêchent de dormir. Chacune d'elles est un petit démon, et chacun de ces petits démons est, à lui seul, plus lourd qu'une montagne. Avec un poids pareil, ma pauvre mama, quand les anges s'y

mettraient tous à la fois, ils n'arriveraient pas à vous traîner jusqu'en paradis.

— Mes clefs ! répéta la vieille dame, livide. Que viens-tu là me parler des anges et des démons? Pour une manie que j'ai ! Tu es finaude, ma mignonne, mais vois-tu, cette fois, tu te trompes. Je les ai sous mon gilet de laine, ici, au creux, tu peux sentir... J'aime le cliquetis qu'elles font — écoute — tac, tic, ticquetic et tic, et tac... Hé bien, oui ! cela m'amuse. Où est le mal? Des clefs ! Je me moque des clefs...

— Alors, justement, donnez-les-moi, rendez-les... Vous disiez, il y a une minute, qu'à votre âge les doigts ne serraient plus, qu'il fallait tout lâcher. Oh ! mama, il y a beau temps que les morts vous ont pardonné ! C'est vous qui vous accrochez exprès au passé. Quoi ! si le bon Dieu donne des remords, ce n'est pas pour que nous en fassions, à la longue, de vieilles habitudes ! Vos vieilles habitudes, ce sont vos clefs.

La folle écoutait avec une attention extraordinaire, marquant chaque mot d'un léger hochement de tête, et La Pérouse voyait se concentrer à mesure les lueurs éparses du regard.

— On n'a jamais rien vu de pareil, fit-il entre ses dents.

Mais si bas qu'il eût parlé, Mme de Clergerie avait sans doute saisi au vol un murmure suspect. L'effort qu'elle fit pour se reprendre déforma de nouveau ses traits, où parut instantanément la même expression de détresse et de ruse.

— Mes clefs ! Crois-tu que je prenne un malheureux trousseau de clefs pour le Saint-Sacrement? Je t'étonnerais beaucoup, ma petite, si je te disais ce qu'il en est...

Mlle de Clergerie posa doucement sa joue sur l'oreiller.

— Pas tant que ça, peut-être, fit-elle. Vous savez très bien que vos clefs n'ouvrent pas une porte ici, pas un tiroir ; vous ne vous en servez jamais, ce sont des clefs pour rire. Seulement, vous ne voulez pas avoir l'air de vous en apercevoir... Oui, mama, laissez-moi vous dire, ne vous fâchez pas... A votre âge, si près de Dieu, c'est encore trop d'un petit mensonge ! L'âme n'est plus de force à le supporter. Et il y a encore les autres mensonges, pensez donc, ceux de toute la vie !... Il en reste toujours quelque chose ; ils doivent empoisonner les vieilles gens. Arrachez du moins celui-là, les autres viendront avec, tous ensemble, comme les liserons d'un groseillier... Alors, vous serez récon-

ciliée avec les vivants et les morts, c'est moi qui vous le jure... Vous pourrez dormir en paix.

— Tu as deviné ! Est-ce possible ! dit la folle d'une voix qui tremblait de joie. Tu devines tout, c'est merveilleux. Oui, oui, je le savais... *Elles* ne sont bonnes à rien... Je pourrai te dire quel jour on les a mises sur ma table, à la place des vraies. Elles sentaient encore la rouille, l'homme les avait frottées la veille, au sable, sous ma fenêtre... N'importe, prends-les, je te les donne... A présent que tu sais, à quoi veux-tu qu'elles me servent? D'ailleurs je suis lasse... Mon cœur lui-même s'endort, mignonne. Désormais, vois-tu, je m'en vais pouvoir être lasse tout mon saoul.

Ses épaules eurent à peine un léger frisson. Elle dormait.

— Que pensez-vous? demanda Mlle de Clergerie. Mieux vaut la laisser ici jusqu'au soir. Elle se réveillera pour souper, je la connais.

Elle essaya peut-être de sourire, mais il ne vit que ses joues creuses, les rides de ses yeux, sa pauvre bouche exténuée.

— Mademoiselle, dit-il, votre grand'mère ne soupera pas ce soir. Vous l'avez poussée à bout, elle n'en peut plus.

— Et moi donc ! fit-elle. Je suis aussi bien fatiguée.

Elle s'approcha de la fenêtre, appuya son front sur les carreaux, en silence, et il crut voir remuer ses lèvres. L'idée qu'elle priait lui fut tout à coup insupportable.

— Votre méthode est ingénieuse, reprit-il. (En même temps, il épiait le sursaut de la nuque blonde au brusque éclat de sa voix.) Je la trouve un peu cruelle. Pourquoi lui retirer ce hochet? Chaque âge a le sien.

Elle se retourna aussitôt.

— Vraiment? C'est votre opinion? interrogea-t-elle d'une voix anxieuse. Non, vous ne parlez ainsi que pour me faire de la peine, m'offenser. En quoi ma méthode est-elle ingénieuse? Ma méthode ! Je n'ai pas de méthode, monsieur. On ne m'a rien appris, et je suis bien incapable de rien inventer. N'importe qui eût agi comme moi... Je connais mama mieux que vous. Elle a trop aimé la vie, voilà le mal : la vieillesse l'humilie, elle refuse de céder le pas, elle serre ses pauvres vieilles dents... C'est vrai que la tête n'est plus très solide, mais elle a tant de malice pour tirer parti de tout ! Elle a construit son histoire ainsi, brin à brin, comme un

oiseau son nid, mensonge par mensonge, et vous faites semblant d'y croire, vous refusez de la délivrer. Mon Dieu, il me semble pourtant qu'il n'y a pas de mensonges plus redoutables que ceux-là qu'on commet contre soi-même?

Elle acheva presque à voix basse. Ses mains qui repoussaient délicatement la couverture jusqu'aux bras de l'infirme frémissaient d'impatience et de fatigue. En se penchant vers la ruelle, ses genoux plièrent, elle n'eut que le temps d'appuyer son coude au chevet du lit, mais si adroitement que le regard de La Pérouse surprit cette défaillance comme au vol. Il crut lire un défi dans les yeux fiers et tristes. Il s'emporta tout à fait.

— Votre tour viendra, mademoiselle, dit-il. Oui, l'heure viendra où vous chercherez avidement, parmi tant d'autres aujourd'hui dédaignés, le dernier misérable mensonge pour vous aider à vivre et à mourir. J'ai vu des jeunesses plus insolentes que la vôtre, et elles ont fini par se rendre... elles se sont rendues corps et âme.

— Est-il possible? fit-elle, en regardant le psychiâtre avec une surprise indicible. Peut-on se rendre?

Il se mit à rire de façon si basse, si féroce, avec un tel désir de l'humilier qu'elle devint pourpre. On n'entendait plus que le souffle menu de la vieille femme, et le grincement d'une branche sur la vitre.

— Comprenez-moi, dit-elle. A qui se rend-on? A qui rendrait-on son âme? Je crois qu'on se refuse ou qu'on se donne, mais se rendre?

Sa voix s'épuisait de plus en plus, et s'éteignit sur ce dernier mot.

— Oh! s'écria La Pérouse, le vocabulaire d'un vieux médecin n'est pas riche, excusez-moi... Se donner, se refuser, ce sont là pour moi des expressions vides de sens. Je n'ai jamais vu personne se refuser à ce qu'il aime, et se donner à ce qu'il hait : l'homme et son désir ne font qu'un. Mais je prétends qu'on finit toujours par se rendre, dès que les forces déclinent, et avec elles le désir de plaire. Et puisque cette discussion vous intéresse, j'ajouterai que le rôle du redresseur de mensonges est sans doute plus avantageux qu'utile. D'ailleurs, l'expérience a été faite déjà bien des fois, la méthode est connue. Pour mon ancien maître Durault de Séverac, la simulation...

— Je vous en prie! dit Mlle Chantal. J'ai agi spontané-

ment, sottement, au petit bonheur... Je serais bien confuse de me rencontrer tout à coup, comme nez à nez, avec ce professeur illustre. Sérieusement, reprit-elle aussitôt, ne croyez pas que je me moque, je suis une ignorante, voilà tout, et je n'entends pas l'être à demi, je veux m'en tenir là : il n'y a pas plus bête qu'un amateur de médecine, sinon un amateur de peinture.

— Il y a plus bête et plus cruel encore, fit M. de La Pérouse, c'est celui que j'appelle l'amateur d'âmes — le maniaque qui vous attribue une conscience pour avoir le plaisir de descendre dedans, d'y apporter son propre mobilier... Chacun de nous s'arrange avec sa part de vérité et de mensonge... Moi-même...

— Pourquoi parler de vous? demanda doucement Mlle de Clergerie. Je ne suis certainement pas capable de forcer la conscience de personne ! Que vous ai-je fait? A quoi bon vous défendre?...

— Permettez, je ne me défends pas ! Je refuse d'être dupe, simplement. Oui, mademoiselle, j'ai passé l'âge où l'on subit l'ascendant du premier venu, et après trente ans de ma vie employés à refaire une âme à tel ou tel grotesque avec les déchets de l'ancienne, je me méprise assez pour avoir le droit de m'épargner certaines expériences inutiles et humiliantes. Soyons francs : il m'est arrivé plus d'une fois de vous observer avec une curiosité... un intérêt dont votre sagacité s'est d'ailleurs avisée depuis longtemps, et soit par indifférence, soit par mépris, vous l'avez adroitement stimulée sans penser un moment la satisfaire. Un curieux, pour vous, pour ceux qui vous ressemblent, qu'est-ce que c'est? Un malotru. Aujourd'hui, ce matin même, Clergerie me questionnait à votre sujet... oh ! comme on interroge un vieil ami ! — Parbleu ! je vous ai connue gamine, avec vos cheveux sur le dos, et des mains de bébé, d'incroyables petites mains blanches, aiguës. Que lui répondre? Vous n'avez assurément besoin du secours de personne...

Déjà elle avançait vers lui, le front haut, avec son regard doré, presque impérieux — et toujours cet éclair de malice auquel l'extrême lassitude, la tristesse résignée du visage prêtait un sens comique, déchirant.

— Papa vous a questionné? fit-elle. Questionné? Décidément j'aurai tout vu ! Que me reproche-t-il? Ma vie est

des moins singulières, je la veux ainsi, je la tire même en bas autant que je peux, et sous prétexte que ma pauvre maman avait le gouvernement de son ménage en horreur, je finirai par passer à la cuisine le plus clair de mon temps. N'est-ce pas assez? Que pense-t-on que je cache? Un secret, un vrai secret, mais c'est un luxe! Je n'ai pas de loisir pour ça... Avouez d'ailleurs que papa est extraordinaire. Depuis deux ans, à peine s'était-il avisé de ma présence, et le voilà soudain qui passe aux extrêmes : il compte mes pas, il vous questionne, il imagine de me faire examiner par un professeur de psychiâtrie. Vous-même... Oh! ne m'interrompez pas, inutile de réveiller grand'mère... Je ne suis pas tellement sotte, je vous vois resserrer le cercle autour de ma modeste personne, je ne vous échapperai plus... Tant pis pour vous... Il arrive qu'on croit cerner dans la haute luzerne un coq magnifique, et c'est une faisane toute grise qui s'envole. Vous ne vous doutez pas à quel point je suis grise...

— Et après? fit grossièrement La Pérouse.

— Après... Vous n'aurez que la ressource d'inventer une belle histoire pour vous consoler : les légendes ne servent pas à autre chose... Aujourd'hui, vous en êtes encore à tâcher de surprendre un fait caractéristique, n'importe quoi qui vous permette de me classer. Je vous vois tendre de ces pauvres petits pièges innocents, avec la candeur du bonhomme entomologiste qui mettra vingt fois de suite sur le dos un malheureux scarabée. Il s'agit de savoir d'où je viens, où je vais... On me laisse libre, mais toutes les issues sont repérées — on verra bien! La porte du temporel est sous votre garde, et si je veux me sauver en paradis, c'est M. l'abbé Cénabre qui m'attend, à l'entrée du spirituel... Tout de même! Supposez qu'il me plaise de rester là, moi, et de n'aller nulle part? Je suis née pour vivre au jour le jour, comme un vieux corbeau sous la neige, qui lisse ses plumes et attend le printemps... Oui, un vieux corbeau! Ne me croyez pas tellement jeune... Je voudrais que vous ne vous affoliez pas plus que moi ; je perds rarement la tête, j'appartiens à une espèce très commune, très résistante, mûre avant l'âge, qui prend le bon de l'air en toute saison... Et puis, voyez-vous, je vais vous dire : il y a encore un détail que vous oubliez — vous êtes étonnant! Je vous observe, moi aussi, à la fin des fins! Si d'y penser de temps en temps pouvait vous donner un peu de discrétion, de pru-

dence ! Vous risqueriez moins de me faire souffrir sans profit.

— Qui donc vous a fait souffrir inutilement? Pourquoi?

Elle hésita, haussa les épaules, l'éclair de malice parut s'éteindre, recula au fond, tout au fond de son regard triste et tendre.

— Vous auriez peur d'être ridicule, fit-elle, suivant sa pensée. Oui, vous rougiriez de mettre, sous un prétexte ou sous un autre, même par amitié pour moi, du désordre dans ma vie... Il y a très peu de chose dans ma vie, entendez-vous ! Elle ressemble à une chambre d'étudiante, — le lit, la table, les deux chaises, — je puis la tenir propre et claire... De quel droit en ferait-on un bric-à-brac, un de ces magasins de curiosités que je déteste? Hé bien, je fermerai ma porte, voilà tout... On devra dire son nom, son vrai nom, montrer son visage... Désormais, n'entrera pas qui voudra.

— Vous auriez sagement agi, dit La Pérouse, en prenant cette élémentaire précaution plus tôt, et envers d'autres que moi.

Il avait lancé l'injure froidement, posément, avec une rage appliquée, lucide. Et néanmoins, dans la même fraction de seconde, il sentit monter en lui, comme de ses entrailles, une colère bien différente, une sorte de délire panique et furieux qui ressemblait à la révolte contre la mort.

Elle le regarda longtemps, d'un air de surprise inexprimable. Il eût cherché en vain le moindre signe de crainte ou d'embarras. Elle ne rougit même pas, l'arc de sa bouche resta tendu, rien ne frémit dans le fin visage attentif que l'ombre dorée des cils. Elle dit enfin :

— Monsieur La Pérouse, vous avez parlé trop tard. Oui, il est trop tard maintenant, vous ne m'offenserez pas. Mais si vous connaissez ce pauvre secret, que demander de plus? Vous en savez assez long.

— Non, fit-il. Fiodor est un imbécile, un fou. Ce qu'il a vu, ou n'a pas vu, qu'importe? C'est de vous, c'est de votre bouche que j'apprendrai s'il a menti.

Il venait d'approcher son visage du sien, presque à toucher sa joue. Son sourire était d'un maniaque, ou d'un homme qu'une déception fondamentale vient d'atteindre aux sources de la vie. Elle voyait peu à peu bouger son regard comme si deux minces lames de cristal, à peine brouillées, eussent lentement glissé l'une sur l'autre.

— Écoutez ! dit-il. J'ai été médecin, c'est vrai, je ne le suis plus ; demain, je ne serai plus rien... Oui, on vous verra encore jeune et forte, aussi fraîche, avec cette odeur de mûres sauvages, ce parfum, et moi j'entendrai l'eau tomber goutte à goutte sur mon cercueil, l'innombrable tassement de la terre, peut-être le bruit d'une petite source, à travers des mètres et des mètres de craie ou d'argile, qui s'en va, qui monte, qui se hâte vers le jour, qui sautera comme une petite bête entre deux pierres moussues, dans l'herbe... Je me moque de la science, des savants et, en vérité, d'ailleurs je n'ai jamais été des leurs ; qu'ils crèvent tous ! Réellement, je n'ai rien aimé... Qui aurais-je aimé? J'ai passé ma vie à me regarder dans la figure de mes toqués ainsi que dans un miroir... Je sais le sens particulier, immuable, de chacune de mes grimaces, je ne puis plus me faire rire ni pleurer... Mais je leur en remontrerais encore, mon enfant. Jadis un seul regard, un seul coup de pompe de ces yeux-là vous auraient vidé de son idée fixe un persécuté, un obsédé, comme d'une ponction à l'épigastre, vlan ! Les élèves voyaient sortir la chose par la bouche, ils se poussaient le coude, ils n'avaient plus envie de rigoler... Ce sont les bons moments de la vie. Bref, je sais ce que c'est qu'une malade, peut-être ! Hé bien, quand vous disiez tout à l'heure à la grand'mère : « La fourmi remplit son grenier, puis elle s'en va mourir derrière son petit caillou », — quelque chose comme ça — je pensais : elle a joué la comédie à Fiodor, elle se fiche de nous. Allons, avouez-le, vous vous êtes payé la tête du Russe !

— Oh ! monsieur La Pérouse, avez-vous donc juré de me pousser à bout, tous ! Quoi ! j'ai essayé de patienter, d'attendre, de cacher quelques semaines, quelques malheureuses semaines un... une... enfin des malaises... (Je ne suis pas la seule, voyons ! Marie de Saint-André était bien somnambule, elle, en pension ; vous l'avez soignée, — elle se sauvait sur les toits, puis elle restait une heure, deux heures, inerte, évanouie, que sais-je — raide comme un bâton.) Et voilà que tout me retombe sur la tête, parce qu'un vrai personnage de ballets russes s'est avisé de me suivre pas à pas, comme on suit le dompteur, dans l'espérance de le voir mangé. Car, enfin, je ne suis pas plus prude qu'une autre, mais il y a des moments où de plus solides que moi perdent le contact, s'affolent... Alors, on

envie celles qui peuvent aller faire ces sortes de confidences désagréables à leurs mamans... Raconter une histoire pareille à un père comme le mien !... Et même à supposer que j'aie été un peu hésitante, un peu lâche, j'en suis bien assez punie, je suppose? D'ailleurs, vous devais-je la vérité, à vous? Suis-je comptable de vous à Dieu?

— Nullement, dit La Pérouse. Comment vous feriez-vous la moindre idée de la dernière illusion d'un condamné? J'ai cru en vous. Le mot s'aimer n'a plus aucun sens pour moi, et cela ne saurait s'exprimer dans un autre langage : j'ai cru en vous. Même aujourd'hui, même à cet instant, je chercherais en vain dans votre visage une marque, un signe, la flétrissure imperceptible du passé ! Pour vous, il n'y a pas de passé, ô merveille ! Lorsqu'on a scruté tant de lippes, qui ont de loin l'air d'être vivantes, qui ne sont pourtant que des grimaces figées, depuis des siècles peut-être, par quelque mal héréditaire, quelle surprise de découvrir tout à coup un être, le plus humble des êtres, du moins en accord profond avec lui-même, libre, intact ! Vous étiez cet être. Je vous connaissais ainsi. Je n'ai rien vu de semblable, jamais... Vous étiez... vous étiez...

— Je sais ce que j'étais, fit-elle avec un si pathétique frémissement des lèvres que son admirable regard en parut s'assombrir. J'ai compris... Alors? C'est donc vrai? Quoi ! dans vingt ans, je serai peut-être l'une de ces malheureuses qu'on rencontre dans votre antichambre? Vous souvenez-vous? Mme Ascott, la pauvre Hélène Walsh, ou pis encore : une affreuse bigote de l'espèce qui faisait le désespoir de l'abbé Chevance : « Elles sont tout de même ennuyeuses ! disait-il... » Mon Dieu !

Elle l'interrogea des yeux, un instant, avec un misérable sourire qui, à son insu, l'implorait. Ce fut là son unique faiblesse.

— Hé quoi ! reprit-elle en secouant la tête, de ce même geste qu'elle avait lorsque sur la large route en palier de Dombreville à Trévières, elle lançait sa voiture, se penchait de côté pour mieux entendre monter peu à peu le grondement de l'air dans ses oreilles. Monsieur La Pérouse, nous aussi, il nous faut rendre les clefs.

Il la regardait avec stupeur ; il balbutia :

— Je n'ai rien dit de pareil... Vous êtes... vous êtes...

— Allons, fit-elle, ne cherchez pas. Il n'importe pas du

tout de savoir qui je suis, les définitions trompent toujours... Oui, j'eusse désiré une vie sans histoire, la plus claire possible, et d'être à la fin une petite vieille aux joues roses, qui rit toute seule dès le matin, rose comme une praline, et meurt aussi tranquillement qu'elle mettait jadis ses souliers dans la cheminée, la nuit de Noël. Me voici maintenant une espèce d'héroïne, je ne sais quoi de tragique, de suspect, condamnée à traîner dans son sillage des fols, et des monomanes, ainsi que des mouches. Ce n'est pas le chauffeur russe qu'il faut chasser, voyez-vous, c'est moi qui devrais m'en aller. M'en aller où?

— Vous en aller ! s'écria-t-il. Et nous? Et moi? Aurez-vous la prétention de me faire croire que vous ne vous êtes aperçue de rien? Non? Allons donc ! Passe encore à Paris, mais ici ! Cela crève les yeux. Vous disiez vous-même il y a un moment : on attend presque quelque chose de moi. Parbleu ! Vous avez fini par avoir raison de nous tous, un par un, nous sommes tous à votre merci. « Une vie sans histoire, une petite vieille aux joues roses. » Vous vous moquez de nous...

Elle ne semblait pas l'entendre, bien qu'elle ne le quittât pas de son regard sérieux, attentif. Et tout à coup sa voix s'éleva, remplit le silence d'un timbre si pur, si déchirant, qu'il ferma les yeux malgré lui, pour mieux en sentir la profonde vibration dans sa poitrine.

— C'est vrai, fit-elle. J'aurais dû être plus prudente, puisque je n'avais rien à donner. Oh ! ce sont là des choses que vous ne comprendrez pas aisément, je n'espère pas beaucoup de me justifier ! Au fond, je ne pensais qu'à Dieu, je n'étais simple et gaie que pour lui..., un enfant, un petit enfant... Mais les saints seuls sont des enfants ! Il y a les hommes, monsieur La Pérouse, nous tous... Les hommes sont tristes, si tristes ! Est-ce bizarre? J'ai mis des années et des années à l'apprendre, figurez-vous... On est trop habitué, on ne voit pas comment les hommes sont tristes... Du moins, je ne voulais pas le croire ; je ressemblais à ces imbéciles qui prennent un air de gaieté complice pour parler à des malades, on a envie de les gifler. Bien sûr, il y a la joie de Dieu, la joie tout court — chacun de nous s'en fait une idée... Mais les grands, les très grands saints gardent le secret de la laisser paraître sans dommage pour le prochain. Je me disais : Que ferais-je de mieux? Je suis aussi

insignifiante que possible, je ne peux tout de même pas me rendre invisible ! Qu'est-ce qui les étonne? Parce que, vous pensez bien, nous distinguons aisément dans l'attention d'autrui la part qui revient à la figure, à la taille, à la toilette — et l'autre, la part privilégiée, la part sacrée... Mon Dieu, je n'avais aucune expérience, aucune charge, et pas la moindre ambition non plus... J'étais simple, je l'étais trop. Vous autres, vous avez vécu, souffert, offensé Dieu, que sais-je? Vous avez vos regrets, vos remords, vous êtes comme de vieux militaires, avec leurs cicatrices... Notre-Seigneur ne se lasse pas de vous pardonner ; vous êtes tout ruisselants du sang de la Croix. Qu'avais-je à faire dans cette bataille d'hommes? Je ne réussis que les choses faciles. Et parce que je n'en tente jamais d'autres, on s'imagine que tout m'est possible, on voudrait de moi des merveilles. Alors, un jour vient forcément où l'on m'éprouve, et je ne suis à l'épreuve de rien.

— Taisez-vous, je vous en prie, dit-il. Je n'avais pas le droit de vous éprouver, je ne mérite que votre mépris.

— Vous ne me faites pas peur, reprit-elle, c'est le principal. Parce que je suis absolument sûre de ne mépriser personne. Oh non ! je ne méprise personne. Quoi que je fasse, moi-même je n'arriverais pas à me mépriser. Le mépris est le poison de la tristesse, monsieur La Pérouse. La tristesse bue, c'est lui qui reste au fond... une boue noire, amère. Et si malheureuse que je puisse être un jour, la tristesse n'aura pas de part en moi, jamais... Vous ne me faites plus peur, monsieur La Pérouse, ni vous, ni les autres. Jadis je craignais le mal — non pas comme on doit le craindre, j'en avais horreur. Je sais à présent qu'il ne faut avoir horreur de rien. Une fille pieuse, qui entend sa messe, communie, cela vous paraît bien sot, bien puéril ; vous avez vite fait de nous prendre pour des innocentes... Hé bien, nous en savons parfois plus long sur le mal que bien des gens qui n'ont appris qu'à offenser Dieu. J'ai vu mourir un saint, moi qui vous parle, et ce n'est pas ce qu'on imagine, cela ne ressemble pas à ce qu'on lit dans les livres ; il faut tenir ferme là devant : on sent craquer l'armure de l'âme. Alors, j'ai compris ce qu'était le péché... Le péché, nous sommes tous dedans, les uns pour en jouir, d'autres pour en souffrir, mais à la fin du compte, c'est le même pain que nous rompons au bord de la fontaine, en

retenant notre salive, le même dégoût. Sans doute, vous aviez tort d'attendre de moi quelque chose... Mais je vous donne ce que j'ai, le peu que j'ai, ni plus ni moins. Je disais tout à l'heure qu'il fallait vous méfier,que je ne porterais pas vos mensonges, que je me défendrais. Non ! je n'ai plus envie de me défendre, c'est fini... On n'a pas le droit de se défendre... Dieu ne garde aucun de nous comme un oiseau précieux, dans une volière... Il livre ses meilleurs amis, il les donne pour rien, aux bons, aux mauvais, à tout le monde, ainsi qu'Il a été donné par Pilate : « Tenez, prenez, voici l'homme ! »
— Oh ! monsieur La Pérouse, quelle chose extraordinaire, parmi ce carnaval de soldats, de prêtres juifs et de filles fardées, la première communion du genre humain !

Elle s'échappa sur la pointe des pieds jusqu'au seuil de la petite chambre, poussa doucement la porte.

— Entendez comme elle dort, pauvre mama, c'est effrayant... Monsieur La Pérouse, croyez-vous que je puisse à présent la réveiller sans risque? Je voudrais qu'elle rentrât tranquillement chez elle, par le vestibule, et se recouchât jusqu'au déjeuner. J'aurais le temps de me débrouiller.

— Vous oubliez seulement Fiodor, dit-il.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, c'est, ma foi, vrai... Il était là, il a tout entendu, il aura mis la maison sens dessus dessous. D'ailleurs, pauvre maison, elle est toujours sens dessus dessous... Telle est la nature de son équilibre, on n'arrivera pas à la mettre d'aplomb tout à fait, c'est une habitude à prendre. Je finirai par marcher exprès la tête en bas...

Elle posa la main sur son bras, et il reconnut avec une émotion indéfinissable, un pressentiment cruel et délicieux, la tendre malice du regard, son sourire muet.

— Quel bonheur d'être un jour couchée à plat, dans la terre, sur le dos, les bras croisés, comme tout le monde, nos malheureux os un peu délabrés, mais bien en ordre ! J'aime tellement l'ordre, monsieur La Pérouse, je l'aime trop peut-être? Personne n'ose l'aimer autant que moi.

— Comment riez-vous, dit-il, par quel prodige? Quand il n'est pas un être ici, — non, pas un seul être, — auquel vous puissiez vous fier sans risque. Et même...

— Même vous? Hé bien, non. C'était vrai il y a une heure, parce que vous ne saviez pas qui j'étais... Vous me croyiez hardie, tenace, ou même, qui sait, conseillée par les anges? Or, je ne suis qu'une pauvre fille très embarrassée. Embar-

rassée, il n'y a pas d'autre mot... les grands mots brouillent tout. J'aurais un séraphin à mon service, ou le don des miracles, que je serais encore embarrassée... Voyez-vous, monsieur La Pérouse, un bon chrétien n'aime pas tellement les miracles, parce qu'un miracle, c'est Dieu qui fait lui-même ses affaires, et nous aimons mieux faire les affaires de Dieu. Ainsi, j'ai commis faute sur faute, j'ai agi en étourdie, il faut maintenant que je me tire de là toute seule. Papa ne me sera d'aucun secours, vous pensez bien... Oh ! vous non plus, monsieur La Pérouse, vous moins que personne : nous nous sommes tout dit, nous n'avons plus rien à nous dire... Oui, vous et moi, nous sommes désormais hors de jeu... Mon Dieu, pourquoi pleurez-vous?

— Vraiment, dit-il, je pleure? Hé bien, ne regardez pas, ce sont des larmes de honte. Depuis cinq minutes, figurez-vous, je cherche en vain un moment, un seul moment de ma vie à vous offrir, qui soit digne de vous. Je ne me rappelle que des niaiseries ou des saletés... Toute la vie d'un homme ne ferait pas seulement de quoi remplir le creux de la main.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire? reprit-elle doucement. Il n'y a que le présent qui compte. Et tenez, pour l'instant, il serait déjà très utile que vous alliez prévenir papa. Dites-lui que grand'mère s'est trouvée mal au retour de sa promenade du matin, que nous l'avons couchée ici, qu'il ne se mette pas en peine, que nous la ramènerons dans sa chambre... Cela tiendra bien jusqu'à déjeuner? Après déjeuner, ce sera mon tour.

Elle s'arrêta sur le seuil, et hochant sa tête rieuse, les bras serrés sur sa poitrine, elle dit en haussant les épaules :

— Bah ! monsieur La Pérouse, à quoi bon se débattre? Notre tour est venu.

GEORGES BERNANOS.

*(A suivre.)*

# La Vie et les Amours d'Edgar A. Poe[1]

Après cette douloureuse séparation, à la suite de longues veilles nocturnes près de la tombe de Virginie, Poe, épuisé et désespéré, retomba malade : une fièvre intermittente se déclarait. Fidèle à sa promesse, Mrs. Shew le soigna et le rétablit ; mais, un nouveau procès à propos de plagiat amena une rechute si grave que les jours de Poe furent à nouveau en danger. Nouvelle souscription publique qui rapporta cent dollars. Mrs. Shew diagnostiqua une « lésion du cerveau ». « Comme il ne peut supporter ni stimulants ni toniques sans donner des signes d'insanité, dit-elle, je n'ai pas grand espoir qu'il puisse se remettre de cette fièvre cérébrale. » Parfois il délirait à propos de ses œuvres, de ses éditeurs, de duels, de voyages en France, etc. La nuit une invincible peur l'envahissait ; aussi redoutait-il plus la solitude que la mort.

Dès que fut venue la convalescence, lente et fragile : « En voilà assez, s'écrie l'inguérissable buveur ; les causes qui me poussaient à cette folie de boire n'existent plus ; j'ai fini de boire pour toujours. » « Plus d'irrégularités scandaleuses avec mes amis en ville, affirme-t-il ; je suis devenu strictement sobre : je ne bois plus que de l'eau. » Et pourtant, l'ancien membre du congrès Haskins, déclare l'avoir

(1) Voir *la Revue universelle* du 15 novembre 1928.

parfois trouvé ivre, au vieil hôtel de Fordham et l'avoir ramené jusqu'à sa porte ; « il avait, dit-il, besoin d'un bras vigoureux pour le tirer d'affaire. » De même, les Pères jésuites du proche collège Saint-Jean, qui parfois lui donnèrent l'hospitalité de nuit, disent qu'en ses crises de dépression il lui arrivait de céder à ses furieuses tentations alcooliques.

Par malheur, à « la folie de boire » s'ajoutait maintenant une « folie maniaque » des plus caractérisées : inquiétante exaltation de toute sa personnalité aussi bien dans l'expansion des sentiments que dans la suractivité de l'intelligence.

Au point de vue intellectuel, presque toute son attention se concentra brusquement sur la cosmogonie : il crut avoir trouvé « une nouvelle démonstration irréfutable du plus vaste problème qui soit : la création du monde ». Tantôt seul, dans le petit bois de pins ou sur l'aqueduc de Harlem, il déambulait en proie à d'enthousiastes méditations sur le chaos, les atomes, les nébuleuses, etc ; tantôt, la nuit surtout, enveloppé de son vieux manteau de soldat, s'appuyant sur le bras de la pauvre Mrs. Clemm, il allait et venait infatigable, lui expliquant ses merveilleuses théories jusqu'à ce que, épuisée, elle tombât de fatigue et lui donnât bonnement du café chaud... Enfin, au bout de six mois, il s'écria : « *Eurêka!* J'ai résolu le problème du monde, » et se mit en quête d'auditeurs plus compétents et plus nombreux. Le jour de sa conférence, au lieu des trois cents auditeurs escomptés, il lui en vint une soixantaine qu'il combla pendant plus de deux heures d'horloge de l'intarissable flot de ses déductions, inductions et surtout intuitions. « Il avait l'air inspiré, dit l'un d'eux, et son inspiration était ressentie par la maigre assemblée presque douloureusement. » Quelqu'un s'étant permis de faire objection à ses conclusions panthéistes, « une expression de méprisant orgueil, digne du Satan de Milton, illumina sa délicate face pâle et son large front ; un étrange frémissement parut agiter et amplifier sa mince personne ; finalement il s'écria : « Ma nature tout entière *se révolte* à l'idée qu'il peut y avoir dans l'univers quelque être qui soit supérieur à *moi.* » Quelques jours plus tard, autre manifestation typique. Il se présente chez l'éditeur Putnam « d'une manière quelque peu nerveuse et surexcitée » pour une affaire de « la plus

haute importance ». Il ne s'agissait de rien moins que de donner d'*Eurêka*, pour débuter, « une édition de 50 000 exemplaires, » laquelle, « du premier coup, aurait un succès si subit et si universel que l'éditeur pourrait renoncer à toutes ses autres entreprises et faire de ce seul livre l'affaire de toute sa vie. » M. Putnam, impressionné par ce ton « d'intensité sérieuse », tira à 500 et ce fut « un bouillon » auquel aucun savant ne prit jamais goût.

Même intrépidité optimiste à propos de la nouvelle revue, qui, sous le nouveau nom de *Stylus*, restait toujours « le grand but de sa vie ». Il lui viendrait, proclamait-il, articles et chroniques tant d'Europe que d'Amérique, de Londres, de Paris, de Vienne, de Rome, etc. ; elle aurait dès le début « au moins cinq cents abonnés ». « Si je réussis, je me trouve au bout de deux ans en possession de la fortune et d'infiniment plus... Or, réussir, je le veux. »

Comme toujours à cette exubérance vitale qui se manifestait en marches et démarches infatigables correspondait l'illusion d'une « excellente santé », alors qu'en fait l'exaltation factice du cerveau ne faisait que masquer le délabrement réel des organes. Un jour qu'épuisé pourtant, il se plaint de ne plus pouvoir écrire de vers, Mrs. Shew, entendant sonner des cloches voisines, griffonne sur une feuille blanche : « Les cloches, les petites cloches d'argent. » Machinalement il développe une strophe. Elle ajoute : « Les lourdes cloches de fer. » Nouvelle strophe à demi inconsciente ; et ainsi tout le poème des *Cloches*, maintenant fameux. Fatigué, Poe se retire dans une chambre voisine ; il y dort douze heures, le pouls battant à peine, la tête démente. Le lendemain, il ne se rappelle ni son travail de la veille ni son état morbide de la nuit. C'est vers la même époque qu'il écrivit sa funèbre élégie, *Ulalume*.

Un jour que Poe discourait devant Mrs. Shew à propos de ses vastes projets, de ses futurs succès triomphants, « sachant, dit-elle, qu'il ne vivrait pas longtemps, car son organisme était profondément atteint, je lui déclarai en toute candeur que rien ne pourrait le sauver d'une mort certaine, si ce n'est une vie prudente et calme avec une femme assez aimante et assez forte pour diriger ses affaires. » Naturellement, « la pauvre âme perdue » de Poe s'éprit aussitôt d'une si bienveillante conseillère. Mrs. Shew eut beau lui dire qu'elle ne comprenait rien à la littérature,

pas même ni surtout à ses poésies ni à ses autres œuvres : « C'est précisément à cause de votre ignorance, de votre indifférence aux honneurs du monde que je vous aime, proteste-t-il passionnément, que je trouve un repos en votre âme. » Aussi lui dédie-t-il un premier poème ; inquiète, elle lui remet vingt-cinq dollars pour que cette inopportune publication ne la compromette pas. En mars il n'en publie pas moins une autre déclaration en vers plus ardente encore, « née, disait-il, d'une gratitude qui ressemble de si près à un culte, née de la résurrection d'une foi, profondément ensevelie, en la vérité, en la vertu, en l'humanité... » C'était bien l'amour extatique qui renaissait, plus délirant que jamais, sous sa forme dénommée « érotique » : « folie chaste, disent les spécialistes, qui ne paraît inspirer que des sentiments purs, des pensées élevées ; culte exalté pour celui ou celle qui en est l'objet, tantôt un être réel, tantôt un être imaginaire, tantôt plusieurs êtres à la fois. » C'est bien ainsi que, désormais, après la douloureuse disparition de Virginie, nous n'aurons plus guère dans la vie sentimentale de Poe qu'un spectacle étrangement pathétique, celui d'un pauvre être désemparé qui, indifférent à toute considération sociale ou humaine, s'attache avec l'énergie désespérée d'un naufragé à toute femme mariée ou non, à toute jeune fille même, qui soit assez sensible ou assez imprudente pour lui témoigner la moindre sympathie, la moindre pitié.

Lorsque, alarmée des élans passionnés de son trop amoureux malade, Mrs. Shew essaya d'y mettre un frein, Poe, en une interminable lettre, la supplie de ne pas l'abandonner en sa détresse extrême. « De si tendres et si loyales natures sont fidèles jusqu'à la mort !... s'écrie-t-il. Oh ! Louise, que de douleurs il y a devant vous !... Hélas ! si quelque pur amour de femme loyale et tendre ne me sauve, à peine resterai-je une année de plus vivant... Pourquoi détourner votre âme de son vrai devoir à l'égard des affligés pour la donner au monde ingrat et avare?... La cruelle marée vous emporte flottante... Quelle terrible épreuve pour moi ! » La triste éloquence décousue de cette lettre sembla à la patiente bienfaitrice sans remèdes : « la moins égoïste de toutes les créatures » ne répondit pas ; et la « pauvre âme perdue » de Poe dut se mettre en quête d'autres sauveurs.

*
* *

Ce sauveur lui apparut sous la forme d'une femme de lettres qu'il n'avait, apparemment, jamais vue. De six années plus âgée que lui, Mrs. Sarah Helen Whitman, de Providence, depuis quinze ans veuve d'un avocat de Boston, s'était fait une certaine notoriété par ses vers et aussi, il faut bien le dire, par ses « excentricités » de mise, de manières et d'idées. Menue, le regard éperdu, « preste comme un oiseau », les traits irréguliers, sans aucun charme, elle était romanesque, mystique, théosophe même. En son salon plus ou moins littéraire, elle n'apparaissait guère qu'enveloppée de voiles flottants, « comme un être de l'autre monde ». L'éther, dont elle abusait pour atténuer une maladie de cœur, ajoutait encore à son étrangeté et l'entourait d'une atmosphère spéciale.

Or, ce fut précisément à cause de ses « excentricités » que Poe s'éprit d'elle : il les retrouvait, disait-il, en lui-même. « Dès cette heure je vous aimai. Je n'ai jamais lu ni entendu votre nom sans éprouver un frisson de ravissement et d'anxiété... Mon âme buvait avec une soif délirante tout ce qu'on disait de vous. » Que fut-ce, lorsque, le 14 février, Mrs. Whitman adressa au « sombre Corbeau » une « Valentine » l'invitant en son « aire sublime »? « Je suppose, dit une aimable intermédiaire, que son vol s'est déjà abattu sur votre petit colombier de Providence, car il a le plus éloquent croassement qu'on puisse imaginer. » « Je me perdis pendant des semaines, dit « ce glorieux démon au grand cœur », en un rêve où tout n'était que félicité. » Alors, relisant ses anciens vers à l'Hélène de ses quinze ans, « ils exprimaient tout, dit-il, *tout* ce que j'aurais voulu vous dire, si pleinement... qu'un frémissement de superstition intense parcourut tout mon être... Pour un homme accoutumé comme moi au calcul des probabilités, ils prenaient positivement un air de miracle. » Aussi les envoya-t-il à Mrs. Whitman en soulignant le vers : « Sur des mers désespérées depuis longtemps accoutumé à errer. » Pas de réponse. Alors, en mai, au plus fort de ses instances auprès de Mrs. Shew, il écrit à une Anglaise de séjour à Providence : « Connaissez-vous Mrs. Whitman?... son caractère romantique... Il y a du

génie en sa poésie... Pouvez-vous me renseigner à son sujet... secrètement... » Un soir, par un beau clair de lune, tout comme la Jessica du *Marchand de Venise*, la discrète Mrs. Blackwell n'eut rien de plus pressé que de confier à Mrs. Whitman le secret de Poe. C'est alors, en juin, au moment même où il écrit sa lettre désespérée à Mrs. Shew, qu'il compose son fameux poème à sa seconde Hélène, amante séraphique en son parterre de roses tranfigurées par l'extase. Le malheur est que ce merveilleux « jardin enchanté » n'exista jamais que dans l'âme plus ou moins hallucinée de Poe, nous dit le docteur Koopman, de Providence, vu que, derrière la maison de Mrs. Whitman, il n'y avait qu'une cour et que Mrs. Whitman elle-même déclare n'avoir pu se trouver que dans l'encadrement de sa porte. Ce ne fut, du reste, que vers le 10 juillet que Poe passa à Providence : car à cette date il fit une conférence dans le voisinage où, sans vergogne, il plaça hardiment Mrs. Whitman au premier rang des « poétesses » américaines pour la perfection de l'art, l'enthousiasme, l'imagination et, à proprement parler, le génie. A de telles avances répondant si magnifiquement à la sienne, la « nouvelle Hélène » ne put s'empêcher de répondre enfin par sa *Nuit d'Août*. « Une douce mélodie ensorcelante murmure à mes oreilles des accents qui, au crépuscule, font frémir le tremble des bois... »

Trop tard ! l'impatient Poe, désespéré ou emporté par une irrésistible impulsion vers d'autres amours ou des ambitions également chimériques, était déjà dans le Midi en sa ville natale de Richmond. De son passage à Philadelphie on n'a gardé que le souvenir d'un bohème « râpé », mais « d'aspect distingué ». Mais, à Richmond, dès la fin de juillet, on apprit que dans une taverne des bas quartiers était échoué un ivrogne, « horriblement ivre », qui, devant les habitués de ces bouges, « du haut de quelque tribune imaginaire », exposait les mystérieuses beautés d'*Eurêka* « à de vastes auditoires invisibles plongés dans une admiration attentive ». De ce fâcheux accès de grandiloquence délirante on retira le pauvre homme sans veste ni chapeau, les vêtements souillés et tant bien que mal on l'équipa à neuf. Dès lors, Poe parut chez son successeur du *South Literary Messenger* pauvrement mis, blême, mais lucide, correct, distingué même. Thompson lui proposa généreusement une chambre, — pour mieux veiller sur lui ; — mais

il préféra faire « ménage de garçon » avec un compère, Pleasants, du *Whig*.

Poe était « un être singulier », dit Thompson : « le besoin de stimulants s'emparait de lui comme un irrésistible accès de folie » ; « ses périodes de lucidité étaient trop rares pour qu'il pût rédiger rien (disons : grand'chose) pour la presse ». « Sa conversation, si attrayante qu'elle fût parfois, tenait trop du monologue, d'une rhapsodie frénétique, incompréhensible, n'ayant plus rien de terrestre, s'adressant au vide des airs apparemment peuplé de gens. Jamais il ne riait ni ne souriait. » Par contre, il mit en joue l'un de ses compagnons de taverne ; il provoqua en duel le rédacteur d'un journal rival, Daniel, qui s'était moqué de ses projets de mariage avec Mrs. Whitman ; mais de joyeux drilles terminèrent l'affaire en une grotesque scène de cabaret où Poe « leva sa coupe à un être qui n'est que charme ». C'est alors que survint le poétique appel de Mrs. Whitman et qu'on « réembarqua » Poe après cette fugue de près de huit semaines (16 juillet au 10 septembre 1848).

Dès son retour à New-York : « O Dieu, écrit-il à Mrs. Whitman qu'il n'avait encore pas vue, *que de temps*, j'ai attendu *en vain* espérant contre tout espoir... jusqu'à ce que je fusse enfin devenu la proie d'une humeur bien plus sombre... bien plus insensée que le désespoir... Ce jour-là même, j'allais prendre une voie qui m'aurait à jamais mené loin, bien loin *de vous*, ma douce, douce Hélène, loin du rêve divin de votre amour. » Peut-être faisait-il ainsi allusion à ses intentions, indiquées plus tard, d'épouser la « Lénore perdue » de son adolescence. Cette longue missive passionnée ne suffit pas au débordement de sa « sainte passion... céleste ». Muni d'une lettre d'introduction, — combien inutile après ses déclarations non équivoques à son « Hélène » ! — il accourt à Providence le 21 septembre et se présente chez sa bien-aimée. « Dès que vous êtes entrée dans la pièce, dit-il, pâle, timide, hésitante, le cœur manifestement oppressé, j'ai pour la première fois senti ; j'ai, tout tremblant, reconnu l'existence d'influences spirituelles qui échappent entièrement à la raison. Je vis que vous étiez *Hélène*, *mon Hélène*, l'Hélène de mille rêves, celle que le grand Donateur de tous les biens avait prédestinée à moi seul... Et toute mon âme frissonna d'une extase tremblante. » « Avec son éloquence habituelle, dit la pseudo « Hélène » qu'on appelait Sarah,

il s'efforça de me persuader que je pouvais arracher sa vie aux torpeurs du désespoir... et donner à son génie l'inspiration dont il n'avait pas encore fait preuve. » Il passa ainsi deux soirées, « heures célestes où sa tête vacillait sous le charme enivrant de sa présence. » Puis, dans un cimetière, les larmes aux yeux, « enlaçant sa taille », il lui dit : « Hélène, j'aime maintenant, j'aime pour la première et unique fois de ma vie. » (Oubliait-il donc si allégrement Virginie morte depuis sept mois, et Mrs. Shew, et tant d'autres?) Troublée, éperdue, Mrs. Whitman ne répond pas ; elle hésite, elle consent seulement à s'exprimer par écrit. Plus tard, en vers, elle dira : « Près d'une humble tombe sans nom, je me tenais debout près de toi, mon cœur accordant à ta prière murmurée la douce et pleine réponse que mes lèvres te refusaient. » Mais plus sage, en prose, dès le 28 septembre, elle lui écrivit entre autres choses : « Quoique ma révérence pour votre intelligence et mon admiration pour votre génie fassent que je me sens comme une enfant en votre présence, vous n'êtes peut-être pas sans savoir que je suis de bien des années plus âgée que vous? — Eh quoi ! *chérie*, lui répond-il le 1er octobre, ne sentez-vous pas que c'est ma nature la plus divine, mon être spirituel, qui brûle et languit de s'unir au vôtre? L'âme a-t-elle un âge? L'immortalité peut-elle envisager le temps?... Dites-moi au plus tôt... ces paroles ardemment désirées qui vont changer la terre en ciel... » Mrs. Whitman avoua des objections plus difficiles à exprimer : « Que de fois, écrit-elle, n'ai-je pas entendu dire de vous : « Il a de grandes facultés, mais pas de principes, pas de « sens moral. » Et Poe de répondre, le 18 octobre : « Est-il possible que de telles expressions aient pu m'être répétées, à moi, par celle que j'aimais, ah ! que j'aime... Par le Dieu qui règne aux cieux, je vous jure que mon âme est incapable de déshonneur, qu'à l'exception de folies et d'excès intermittents que je déplore amèrement... je ne puis me rappeler aucun acte de ma vie qui puisse faire monter de la rougeur à ma joue, ou à la vôtre... C'est par un sentiment don-quichottesque de l'honneur... que j'ai fait violence et me suis marié pour le bonheur d'une autre, alors que je savais impossible le mien... » Poe en son égarement pouvait-il ainsi, dans une phrase qui parle d' « honneur » et de « rougeur », profaner devant une femme si étrangement aimée son pur amour pour Virginie, quelle qu'en fût la

nature intime? Mrs. Whitman elle-même en fut choquée au point de mettre en doute de si lamentables exagérations.

En fait, des tiers, amis de Mrs. Whitman et ennemis de Poe, s'étaient interposés pour empêcher ce mariage insolite. « Connaissez-vous Sarah Whitman? écrit l'un d'eux à Griswold. Vous êtes au courant de son mariage avec Poe. Elle m'a paru une brave fille, et Poe vous savez ce qu'il est... Je sais bien, ajoute ce profane humoriste, qu'une veuve d'un certain âge épousera n'importe quel homme qui ne soit pas nègre ; mais cela me semble tout de même une terrible conjoncture. Mrs. Whitman n'a-t-elle pas des amis, à votre connaissance, qui puissent loyalement lui *expliquer* Poe?... Je crois qu'il faut la détromper. » Une belle-sœur de Mrs. Osgood, bien au courant des aventures plus ou moins extatiques de Poe, dut à ce propos intervenir, et d'autres encore ; car Poe ne tarda pas à écrire : « Mon cœur souffre, car je vois que vos amis ne sont pas les miens. »

Poe n'en renouvelle pas moins ses protestations enflammées. Il supplie la chimérique amante de réaliser les splendides rêves de gloire et de bonheur qui hantent son imagination : « Mon âme s'enflammait d'ambition en *votre* honneur, lui écrit-il. Je m'exaltais à l'idée de tout ce que je pourrais accomplir dans le monde des Lettres, le plus vaste et le plus noble champ offert à l'ambition humaine... » Puis, passant à un autre mode de séduction : « J'ai laissé ma fantaisie errer avec vous et avec ceux qui vous aiment vers les bords de quelque paisible rivière en quelque charmante vallée de notre pays. C'est là qu'en un coin de terre qui ne sera pas trop éloigné du monde, nous exercerons un goût que n'entraveront point des conventions banales, en bâtissant nous-mêmes une chaumière d'une beauté étrange, quoique simple. Oh ! les charmantes et magnifiques fleurs ! » Hélas ! la séraphique amante hésitait toujours à prendre pied en ce terrestre paradis de leurs célestes amours. N'y tenant plus, Poe lui annonce sa venue pour le samedi suivant (2 novembre).

Il ne vint pas : un subit accès de mélancolie l'avait terrassé en route, l'enveloppant comme « l'ombre de la mort ». « Je me mis au lit, écrit-il, et pleurai durant une longue, longue et hideuse nuit de désespoir. Quand le jour parut, je me levai et tâchai de calmer mon esprit ; mais rien n'y faisait : le démon me tourmentait encore. Enfin je me pro-

curai deux onces de laudanum, j'en avalai la moitié... je perdis entièrement la raison ;... laissez-moi omettre les affreuses horreurs qui suivirent... Un ami était là qui m'aida et — si l'on peut dire — me sauva... Il paraît qu'après que le laudanum fut rejeté, je redevins calme et, pour un observateur superficiel, sain d'esprit. »

Le mardi suivant (5 novembre), Poe se présente. Mrs. Whitman, attribuant son retard à un accès d'ivresse, refuse de le recevoir. Il insiste : nouveau refus. « Très chère Hélène, écrit-il, je *suis* très malade, tellement qu'il me faut rentrer chez moi au plus tôt ;... mais, si vous me dites : « Restez, » je tâcherai de le faire. Si vous ne pouvez me voir, écrivez *un seul mot* pour me dire que *oui*, vous m'aimez et qu'*en toutes circonstances* vous serez à moi. » A ce ton quelque peu impérieux, comme naguère avec Mrs. Osgood, elle cède : elle le reçoit l'après-midi même. Expliquant sa crise par l'inquiétude dans laquelle le jetaient ses indécisions, Poe se remet à plaider sa cause « avec l'éloquence qu'il savait déployer avec une puissance incroyable. » Malheureusement, le lendemain, Mrs. Whitman lui ayant lu une lettre qui la mettait en garde contre lui, il se retira « profondément affligé » et ne revint pas le soir, comme elle l'espérait. Non : « il passa la soirée dans le bar de son hôtel et, après une nuit de délire frénétique, revint le lendemain chez ma mère (c'est Mrs. Whitman qui parle), en un état de grande surexcitation et de grandes souffrances mentales, déclarant que son bonheur en ce monde et dans l'éternité dépendait de moi. » Les éclats de sa voix retentissaient dans toute la maison avec des accents déchirants. « Jamais je n'ai entendu rien de si effrayant, dit la pauvre femme, effrayant jusqu'à en être sublime. Il me saluait comme un ange envoyé du ciel pour le sauver de la perdition... Ma mère, émue de ses souffrances, me pria d'y mettre fin en lui promettant tout ce qu'il voulait... Dans l'après-midi, il se calma. » Un médecin convoqué, constatant des symptômes de « fièvre cérébrale », conseilla de le transporter chez un ami ; il y reçut les meilleurs soins jusqu'à sa guérison.

Or, qui le croirait? Si pleinement édifiée qu'elle fût sur l'état mental et moral de Poe, Mrs. Whitman, en dépit des supplications de sa mère et de ses amis, consentait quelques jours plus tard à devenir la femme de ce malade désespéré, sous la condition expresse, il est vrai, qu'il ne toucherait

désormais aucun stimulant. Poe jura une fois de plus. L'entente dut même dès lors être complète : car à une soirée chez Mrs. Whitman, où étaient réunis de nombreux invités, Poe, au milieu d'une conversation fort animée, fascinant du regard Mrs. Whitman qui semblait fort agitée, se leva ; elle aussi se leva ; ils se rencontrèrent au milieu du salon ; « il la prit en ses bras et l'embrassa, puis la re conduisit à son siège, au milieu d'un profond silence. » Si ce n'était pas là une ratification publique d'un mutuel engagement, qu'était-ce donc? Sinon, que faut-il penser du bon sens et de la décence de Mrs. Whitman. En ces mêmes jours Poe donna à sa « fiancée » (quel autre mot convient?) ses deux portraits daguerréotypés le 4 et le 14 novembre, en même temps qu'une de ses longues boucles de cheveux noirs qu'il aimait tant rejeter en arrière. Enfin le soir même (15 novembre) où il s'embarqua pour New-York, il écrivait : « Ma très chère Hélène, si bonne, si loyale, si généreuse, si inaccessible à tout ce qui aurait ému tout autre qu'un ange ; bien-aimée de mon cœur, de mon imagination, de mon intelligence ; vie de ma vie, âme de mon âme, chère Hélène, comment vous remercierai-je jamais comme je le devrais? Je suis calme et tranquille ; et, n'était une étrange ombre de malheur qui me hante, je serais heureux. Que je ne sois pas suprêmement heureux, alors même que je sens votre amour en mon cœur, me terrifie. Qu'est-ce que cela veut dire? Peut-être n'est-ce que l'inévitable réaction après tant de surexcitations. » A son arrivée à Fordham, Mrs. Clemm trouva Poe, en effet, « *tellement changé* qu'elle eut de la peine à le reconnaître ».

Alors se suivent, longues, fréquentes, presque quotidiennes, les lettres de Poe à Mrs. Whitman, toujours sur le même ton d'exaltation suprême. Le 22 novembre, il lui confie : « L'ombre du Mal me hante toujours, et, bien que tranquille, je suis malheureux. » Le 24, il la rassure : « Tout est sauf : car la terrible agonie, qui n'est connue que de mon Dieu et de moi, semble avoir fait passer mon âme par le feu et l'avoir purifiée de tout ce qui est faible. » « Je ne me donnerai de repos ni de jour ni de nuit, ajoute-t-il, avant d'avoir exposé en pleine lumière ceux qui m'ont calomnié. J'en ai les moyens et les emploierai sans pitié, surtout contre ce « démon » de Mrs. Ellet dont les lettres anonymes ont tué Virginie. » Ces lettres de Poe, dit Mrs. Whit-

man, « expliquent mieux que tout autre chose les singuliers éléments de sa complexe nature : l'intense superstition, la terreur obsédante, le tendre amour plein de remords, l'imagination prophétique, tantôt fière et triomphante, tantôt mélancolique et alarmée, l'extrême sensibilité au blâme, la protestation indignée et douloureuse contre les reproches injustes. » Elles expliquent, hélas! bien plus encore : elles sont autant d'irrécusables témoignages de démence, d'une démence faite d'exaltation maniaque qui, dans la même page, avec une mobilité vertigineuse, mêle, sans plus d'égard pour le sens commun que pour le sens moral, la dépression mélancolique, la folie des grandeurs, les idées de persécution et, il faut bien l'avouer, jusqu'à la plus flagrante duplicité, surtout si l'on songe à une autre intrigue amoureuse qui, nous le verrons, s'était nouée dès lors. Loin de les trouver stupidement « admirables » et « sublimes », « idéalement passionnées » et « parfaitement saines », nous en faisons grâce au lecteur; une dernière citation suffit : « *Si vous voulez avoir confiance en moi*, écrit-il un beau jour, je pourrai satisfaire vos plus extrêmes désirs. Ce serait un glorieux triomphe, Hélène, pour *nous*, *pour vous et pour moi*... Ne serait-ce pas « glorieux », chérie, de former en Amérique la seule aristocratie indiscutable, celle de l'intelligence, de s'en assurer la suprématie, de la mener et de la gouverner? Tout ceci, je puis le faire, Hélène, et je le ferai, si vous m'y conviez, et si vous m'aidez. » Et dire que ces lettres ont été par leur destinataire même allégées de leurs plus extrêmes exagérations et contradictions!

Les choses allaient donc pour le mieux, selon toute apparence, lorsqu'en décembre Poe, se rendant à Providence, rencontre en gare de New-York une amie de Mrs. Whitman qui lui dit : « Eh bien! monsieur Poe, allez-vous à Providence pour vous marier? — J'y vais faire une conférence sur la poésie, » dit-il; puis, après une pause et d'un air plein de réserve, il ajoute : « Peut-être ce mariage n'aura-t-il jamais lieu. » Qu'y avait-il donc? « Des circonstances qui menaçaient de retarder indéfiniment, sinon d'empêcher tout à fait ce mariage. » La mère et la sœur de Mrs. Whitman, en personnes positives, voyaient d'un très mauvais œil cette union qui ne leur paraissait pas purement platonique. En sa lettre du 17 décembre Poe écrivait à sa « très chère

Hélène » : « Courage ! tout ira bien. Ma mère, qui vous envoie ses plus tendres sentiments, dit qu'elle rendra le bien pour le mal, en vous traitant beaucoup mieux que votre mère ne m'a traité. » Or, dès le 18 octobre, Poe avait écrit : « Que vous soyez relativement riche, alors que je suis pauvre, cela crée entre nous un gouffre, qu'hélas ! la tristesse et la méchanceté du monde ont à jamais rendu pour moi infranchissable. » Mais, ajoute-t-il, « j'ai été soulagé de cette crainte si grande par l'assurance que vous dépendiez entièrement de votre mère. » En effet, sous l'influence apparemment d'un homme de loi ami de la famille, William Pabodie, peu favorable à ce mariage inquiétant, la mère et la sœur de Mrs. Whitman voulurent, du moins, mettre à l'abri d'aventures plus ou moins littéraires la fortune commune. Aussi le 15 décembre fut signé par Mrs. Whitman et sa sœur un acte par lequel elles remettaient tout leur héritage familial entre les mains de leur mère, Ann Power. Dès son arrivée, le 22 décembre, Poe dut contresigner cet acte. Ainsi se trouvaient compromis tous ses grands projets de revue littéraire, d'illumination intellectuelle, de suprématie mentale.

Poe n'en fit pas moins, ce jour même, sa conférence annoncée sur *la Poésie américaine*, avec plein succès devant près de 2 000 auditeurs. Lorsqu'il lut son toast favori, qu'il avait déjà porté dans le cabaret de Richmond : « Je lève cette coupe pour un être qui n'est que charme, » il ne cessa de fixer dans les yeux Mrs. Whitman assise en face de lui. « Vous pouvez vous imaginer, dit un témoin, de quel accent ce fut dit. » Mais, le soir, il céda au bar à la tentation de boire en compagnie de quelques jeunes gens et se présenta ainsi à Mrs. Whitman, « légèrement surexcité ». Le lendemain matin, contrit et prodigue de promesses, il persuada quand même Mrs. Whitman de fixer le lundi soir pour la cérémonie du mariage et écrivit aussitôt au Rev. Crocker pour le prier d'officier en ce jour et à Mrs. Clemm pour l'informer qu'elle aurait à recevoir à Fordham sa femme et lui le mardi suivant.

Radieux d'espoir, il revient l'après-midi, mais trouve un accueil glacial : Mrs. Whitman venait d'apprendre qu'il avait bu le matin même. « Rassemblant quelques papiers qu'il avait confiés à ma garde, dit-elle, je les mis en ses mains sans un mot d'explication ni de reproche ; et, toute

accablée et épuisée par ces luttes mentales... je mouillai d'éther mon mouchoir et me jetai sur un divan, espérant me plonger dans une complète inconscience. (N'avait-elle rien de mieux à faire, vraiment?) Se mettant à mes genoux, il me supplia de lui parler, de lui dire *un mot*, rien qu'*un seul mot*. Je répondis enfin presque indistinctement : « Que « puis-je dire? — Dites-moi que vous m'aimez, Hélène. — « *Je vous aime.* » (Était-ce bien le moment, en vérité?) Tels furent les derniers mots que je lui adressai. » Ce jour même (le 24 décembre), accompagné à la gare par M. Pabodie qui, au fond, le plaignait, Poe prenait le train pour New-York.

L'étrange rupture de cet engagement donna lieu aux plus « scandaleuses rumeurs »; elles finirent par irriter Poe à tel point que, trois semaines plus tard, il écrivait à Mrs. Whitman une lettre très digne, pour la supplier d'y mettre fin : « Je ne blâme que votre mère, dit-il... Il n'est pas de provocation qui m'induise à dire du mal de *vous*, même pour ma propre défense ; votre simple désaveu (de ces calomnies) est tout ce que je désire... Mon intention était de dire que notre mariage n'était que retardé... à cause de votre mauvaise santé. Si vous n'avez rien dit de contraire, je maintiendrai cette assertion, et ainsi cette malheureuse affaire s'éteindra d'elle-même. » Or « à cette lettre, dit étrangement Mrs. Whitman, je n'osai répondre ». Pourquoi? Avouons que Mrs. Whitman avait une singulière mentalité. Invitée à une dernière entrevue avec Poe, elle se déroba : « Mon cœur vibrait à l'idée de le revoir, » dit-elle. Elle se contenta en mars 1849 de glisser en ses *Stances pour musique* cette vague allusion : « Quand le temps dissipera les vapeurs du mensonge, il saura que je l'aimai, bien que jamais jusqu'à quel point ; » et en juin deux autres poèmes, dont une strophe au moins est étrange : « Je te conviai à rester. Je ne sais que trop que c'est moi qui suis coupable, moi seule. Je n'osais pas songer au passé, toute désolée et solitaire. » Tandis qu'inconséquent à son tour Poe oubliait ou feignait même de se réjouir d'une rupture désirée, « repoussait, dit-il, toute tentative de réconciliation », Mrs. Whitman gardait en son cœur pour le poète aimé un culte vraiment aveugle qui ne fit que grandir après la mort de Poe et finit par s'exprimer en vers comme en prose avec une mystique ferveur.

*
* *

Doute-t-on encore de l'état anormal de Poe? Eh bien! que l'on sache qu'à l'heure même où sa passion exaltée pour Mrs. Whitman semblait le prendre tout entier, Poe, qui n'avait pas encore tout à fait rompu avec Mrs. Osgood, dit Mr. Whitty, s'abandonnait avec une égale désinvolture à des sentiments non moins extrêmes pour une tout autre femme, une jeune femme de vingt-huit ans, apparemment très douce et très tendre, Mrs. Nancy Richmond, née Locke Heywood, dont le mari était tout aux affaires. « Bien que très décidée en son caractère, dit sa nièce, elle faisait preuve de sentimentalité et d'enthousiasme pour tout ce qui l'intéressait ; toute sa vie elle eut ainsi de nouvelles toquades. » Dès sa première conférence à Lowell, 10 juillet 1848, Poe avait fait chez ses hôtes, les Locke, parents aussi de Mrs. Osgood, la connaissance de la famille Heywood ; celle-ci le reçut à son tour dans le village voisin de Westford, lors de sa seconde conférence en octobre 1848. Les naïves descriptions de la jeune miss Sarah Heywood, alors âgée de dix-huit ans, montrent jusqu'à quel point le pauvre être hagard pouvait encore faire illusion auprès d'âmes crédules et enthousiastes. Poe lui apparaît plutôt petit de taille, mais bien pris, comme grandi par la noble expression et la royale attitude de sa tête ; ses yeux clairs si tristes semblaient regarder comme d'une éminence ; et sa voix sourde, qui scandait si harmonieusement le rythme des vers, semblait tomber d'une hauteur lointaine ; toujours calme et grave, il souriait rarement et ne riait jamais. « Son âme, comme une étoile, demeurait à l'écart, » dit cette jeune lectrice de Wordsworth. Longtemps elle ne put se représenter un poète sous un autre aspect que le sien : « En lui tout me semblait parfait : sa voix, ses manières, etc... »

Ses manières s'étaient, pourtant, étrangement libérées de toute contrainte sociale, tant dans les scènes intimes qu'en ses promenades solitaires « pour voir les collines ». Le soir, assis devant un grand feu de bois, « les regards fixés sur les charbons ardents, il tient la main de sa chère amie Annie (c'est ainsi que, dès le début, il appelait Mrs. Nancy Richmond), pendant les longs moments où personne ne causait. » Quinze jours après son départ, le 16 novembre,

c'est-à-dire deux jours après son engagement avec Mrs. Whitman, il lui écrivait de Fordham : « Ah ! Annie ! Annie ! *mon* Annie ! Quelles cruelles pensées ont dû torturer votre cœur durant cette terrible quinzaine pendant laquelle vous n'avez *rien* reçu de moi, pas même un seul petit mot pour vous dire que je vivais encore... Vous vous rappelez mon expression de sombre tristesse, d'affreux pressentiment de malheur... Comment vous expliquerais-je les *amères*, *amères* angoisses qui m'ont torturé depuis que je vous ai quittée?... Dès mon arrivée à Boston, je vous écrivis une longue lettre dans laquelle je vous ouvrais tout mon cœur, à *vous*... Je vous disais comment mes luttes étaient plus que je ne pouvais supporter... Je vous rappelais cette promesse sacrée qui fut la dernière que j'exigeai de vous en partant, la promesse que, quelles que fussent les circonstances, vous viendriez à mon lit de mort. Je vous implorais de venir *alors*. (Il raconte ici la scène du laudanum déjà citée, laquelle l'aurait empêché d'expédier sa lettre ; mais, se gardant bien de parler de son engagement avec Mrs. Whitman, il lui propose ou plutôt lui demande, à elle aussi, une chaumière et son cœur.) Est-ce trop vous demander, *douce sœur Annie?* Ma mère et moi nous prendrions une petite chaumière (à Westford), — oh ! si petite, si humble. — Je serais bien loin des tumultes du monde, loin de l'ambition que je déteste. (Et les rêves d'hégémonie intellectuelle? Ils n'avaient sans doute pas prise sur Mrs. Richmond qui n'était nullement femme de lettres.) Je travaillerais jour et nuit et, avec du zèle, je pourrais *tant* accomplir. Annie ! ce serait un paradis supérieur à mes plus folles espérances. Je pourrais chaque jour voir quelqu'un de votre famille bien-aimée, et vous souvent... Me voici chez ma chère mère qui s'efforce de me réconforter... Elle... vous a écrit pour vous prier de venir à Fordham. Ah ! Annie, *n'est-ce pas possible?* Je suis si *malade*, si affreusement, désespérément *malade* de corps et d'esprit que je sens que je *ne peux plus* vivre ! Ne vous serait-il pas *possible* de venir, ne serait-ce qu'une petite semaine, jusqu'à ce que je calme mon affreuse agitation, laquelle, prolongée, détruira ma vie ou me rendra désespérément fou. Adieu, — ici-bas et par delà, — je suis à jamais à vous. — EDDY. » La sage Mrs. Clemm joignit un mot, en effet, disant, au contraire, combien « ce serait incommode » (pour ne pas dire davantage, sans doute), de recevoir cette

jeune femme dans l'une des deux pièces du minuscule logis de Fordham ; mais, comme si elle ignorait l'engagement avec Mrs. Whitman, elle ajouta cette parole imprudente : « Écrivez-lui souvent, car il a passé toute la nuit à délirer à propos de vous. »

Si confiante qu'elle fût, la « douce sœur Annie » ne répondit pas à ces étranges propositions faites en un style si exalté. Au bout de huit jours, le 23 novembre, c'est-à-dire le lendemain et la veille même de protestations également amoureuses à Mrs. Whitman, Poe adressait à la jeune sœur d'Annie ce pressant message d'une indiscrétion non moins choquante : « Chère Sarah, ma chère sœur Sarah ! s'il y a quelque pitié en votre cœur, répondez de suite à cette lettre et dites-moi *pourquoi* je n'ai pas de nouvelles d'Annie... Si je n'aimais pas votre sœur de l'amour *le plus pur* et le moins exigeant, je n'oserais pas me confier à vous ; mais vous savez avec quelle sincérité et quelle *pureté* je l'aime, et vous me pardonnerez... Son silence remplit toute mon âme de terreur. Qu'elle m'écrive *une seule fois de plus* et je supporterai tout... Vous auriez pitié de moi, si vous connaissiez l'angoisse de mon cœur. *Ne manquez pas de me répondre de suite.* Dieu vous bénisse, ma douce sœur. — Edgar. »

Après sa rupture avec Mrs. Whitman, dès sa rentrée à Fordham, le 28 décembre, Poe s'empresse d'écrire à Annie : « *Tout* va bien... J'*espère* m'être distingué à ma conférence ; c'est pour vous que je m'y suis efforcé. » (Et ses regards à Mrs. Whitman, en portant le toast poétique?) Dans le même pli Mrs. Clemm ajoutait les « explications » annoncées par Poe : « Je suis si heureuse au milieu de *tous* mes ennuis. Eddy ne va pas épouser Mrs. W... Que de choses j'aurai à vous dire !... Les journaux disent... qu'il va mener à l'autel la riche, belle et talenteuse Mrs. W... Je vous dirai tout en ma prochaine lettre. » Le 11 janvier, elle ajoutait : « Ce mariage est entièrement rompu. Voilà trois semaines qu'il est ici, sans lui avoir écrit une seule fois... Eddy a rédigé un conte dans lequel il *vous* décrit sous le nom d'Annie chérie » (*Landor's Cottage*, l'un de ses plus charmants contes descriptifs où se trouve en quelque sorte « poétisé » le cottage même d'Annie à Westford ; mais combien inférieur à la *Vallée du gazon diapré* qu'avait évoquée Virginie !). Ce même pli contenait une lettre de Poe : « Il

me semble qu'il y a si longtemps que je ne vous ai écrit que je me sens condamné... Mais non, vous ne douterez jamais de moi... n'est-ce pas?... ô Annie, en dépit de tous les ennuis et de toutes les calomnies (si dures à supporter) que m'a depuis si longtemps infligés la pauvreté, en dépit de *tout* cela, je suis *tellement* heureux... Je n'ai pas besoin de vous dire, Annie, de quel grand poids mon cœur est soulagé par ma rupture avec Mrs. W... : car je suis pleinement décidé à rompre l'engagement. (C'était, au contraire, Mrs. W... qui avait depuis plus de quinze jours rompu avec lui.) *Rien* ne m'aurait détourné de cette union, sinon ce que je vous dis... »

Poe alla plus loin encore en cette voie des indiscrétions : le 23 janvier il envoie à sa « fidèle Annie » sa propre lettre d'adieu à Mrs. Whitman, en la priant de la lire, de la faire lire et de la mettre à la poste de Boston et en lui promettant de lui faire connaître la réponse : la confiance à l'égard d'une femme peut-elle pousser plus loin l'indélicatesse à l'égard d'une autre? Puis, il s'emporte contre « la peste sociale des femmes de lettres (dont étaient Mrs. Osgood et Mrs. Whitman), bande déshonorable d'êtres venimeux, dénaturés, sans cœur, sans autre principe qu'un amour-propre outré ». « Comment ne serais-je pas reconnaissant à Dieu, ajoute-t-il, de m'avoir donné en mon adversité une si sûre et si belle amie?... Je mets mon honneur entre vos mains; mais je ne voudrais pas confier mes intentions *à cet égard* à une autre que votre très chère sœur (de dix-huit ans!)... Il faut que je devienne riche, riche; alors tout ira bien; sinon, il faut que j'accepte d'être insulté... » Il met donc « Annie » au courant de ses projets littéraires, de ses magnifiques espérances et de ses déboires navrants, de ses émotions contradictoires et de son intime état d'âme; il proteste infatigablement de son amour si pur, si peu mondain, de sa joie divine, de son inexprimable bonheur. Le 8 février il attend une « douce lettre » de sa « chère Annie »; mais dès maintenant, en « une *longue* lettre », sa « mère Muddie » lui dira « combien il est sage... Nous irons tous deux vous voir une semaine au début du printemps ». Le 19 février, « le cœur lourd », il renonce à cette visite projetée... « car Mr. R[ichmond] s'est laissé influencer... par les malveillantes insinuations de Mrs. L[ocke] avec qui je me suis querellé à cause de vous et de Mr. R..., de vous

que j'aime de l'amour le plus sincère et le plus pur... Il ne faut donc pas que je vous revoie... Il faut même que je cesse ma correspondance avec vous et vous la vôtre. Je ne peux pas et je ne *veux* pas avoir sur la conscience le fait d'avoir troublé le bonheur domestique du seul être que... j'aie aimé à la fois en toute vérité et en toute pureté. (Et Virginie? Et Mrs. Whitman? Et les autres?...) J'avais l'intention de vous demander, ainsi qu'à Mr. R... ou peut-être à vos parents, de prendre en pension ma mère pendant mon absence dans le Midi et je voulais partir après être resté une semaine avec vous... Ayez bon courage, chère Annie ; j'aurai toujours présentes à l'esprit les *deux* solennelles promesses que je vous ai faites.

« Votre cher ami et frère pour toujours, — Edgar. »

Comme pour la correspondance avec Mrs. Whitman, le plus sage est, croyons-nous, (Miss Phillips s'en est, du reste, bien gardée), de ne pas trop citer ces longues lettres prolixes, bien qu'abrégées par leur destinataire même, décousues, rédigées en une hâte fébrile : toutes leurs exagérations, toutes leurs indiscrétions, toutes leurs perfides insinuations, toutes leurs suspectes déclamations, toutes leurs fades sentimentalités finiraient par révolter quiconque n'est pas prévenu du lamentable désarroi de leur auteur. Préservées par leur étrange platonisme de la vulgaire sensualité d'un Saint-Preux, elles appartiennent, par la vertigineuse succession de leurs sentiments affolés, à cette riche littérature démente qui est, en dépit de la complaisante erreur de certains fanatiques, sincères ou non, infiniment moins digne d'admiration que de pitié.

Si invraisemblable que cela puisse paraître, l'infatigable activité de Poe, loin de s'épuiser en cette volumineuse correspondance et dans les multiples intrigues qui l'accompagnaient, trouvait encore le moyen de se prodiguer en efforts intellectuels de toute nature. Poe s'en allait à Lowell, à Providence, à Newark et peut-être ailleurs encore, faire conférence sur conférence à propos du *Principe poétique*, des *Femmes poètes de l'Amérique*, etc.... A raison de cent dollars il revisait les très médiocres poésies, « vraiment banales », avoue-t-il secrètement, de Mrs. Lewis, dont il publia ensuite, moyennant finance, l'éloge dithyrambique en cinq ou six revues différentes. Par contre, il s'acharnait durement sur la *Fable for Critics* de Lowell qui lui attri-

buait, à lui Poe, deux cinquièmes de génie et trois de fatras. Au *Rationale of verse*, « trop bizarre » au gré de Thompson, succédait *Hop-Frog*, atrocement macabre. Puis venaient les beaux vers : *A ma Mère*, les pathétiquès strophes, *For Annie*, la dolente ballade *Annabel Lee*, *Eldorado* et bien d'autres œuvres qui ne parurent qu'après sa mort.

Le projet du *Stylus* l'avait repris, plus mirifique que jamais. Au plus fort de son double amour, le 20 novembre, il écrivait à Mr. Edward Valentine, de Richmond, par l'intermédiaire d'une autre confidentielle correspondante de dix-huit ans, Miss Susan Talley : « Après une longue et cruelle lutte contre la maladie, la pauvreté et les mille maux qui les accompagnent, je me trouve enfin en position... de triompher de toutes les difficultés, pour peu que j'obtienne... un léger secours pécuniaire... Je me risque donc à en appeler à votre générosité pour un prêt de deux cents dollars... » Il trouva mieux : un bailleur de fonds de l'Illinois, le jeune imprimeur Edward H. N. Patterson, d'Oquawka, qui, comme certain étudiant en médecine du Maine, Geo. W. Eveleth, de Portland, avait pour lui la plus aveugle admiration. « Il n'y a pas de raison, assure-t-il bravement à ce néophyte de la presse, pour laquelle, par une habile direction pleine de talent et d'énergie, la nouvelle revue n'atteigne pas en quelques années, mettons cinq, un tirage de 20 000 exemplaires, auquel cas elle donnerait un revenu net de 70 000 à 80 000 dollars. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'une telle revue exercerait en Amérique une influence littéraire comme il n'y en a jamais eu. » Pour commencer, il emprunte à son futur associé, sur ces merveilleuses recettes anticipées, 100 dollars, dont 50 envoyés à Richmond lui permettront d'entreprendre ses tournées dans le Midi et dans l'Est.

Jamais, à vrai dire, le déséquilibre de Poe n'avait été plus flagrant qu'en ce déclin de sa vie ; ce n'était plus alors que hauts et bas perpétuels, chimériques éblouissements et marasmes irrémédiables : « Ma santé est meilleure que je ne l'ai jamais connue, écrit-il à Thomas le 14 février 1849 ; je suis plein d'énergie et décidé à réussir... N'en doutez pas, la littérature est la plus noble des professions, la seule qui convienne à un homme... Je n'abandonnerais pas mes espérances pour tout l'or de la Californie » (vers lequel on se ruait alors). Même antienne avec Annie (8 février) : « Je

me mets à très bien réussir, à mesure que mon ardeur me revient, et j'espère bientôt, *très tôt*, me trouver hors de *toute* difficulté. Vous n'avez pas idée de mon activité. Je veux *être riche*, je veux triompher... Les invitations à écrire ne font que pleuvoir sur moi tous les jours... J'ai contracté un engagement avec toutes les revues d'Amérique, sauf *Paterson's National*... » Par malheur, le mois suivant, il fallut en rabattre : « Tout semble frustré ; je n'ai rencontré que déboire après déboire... » Presque toutes les revues se dérobent piteusement ; d'aucunes renvoient prose et vers. Le pauvre génie méconnu, — car il y avait toujours quelque génie en ses meilleures œuvres d'alors, — en est réduit aux plus misérables périodiques, aux plus vils expédients : il emprunte de petites sommes à un comptable d'imprimerie pour une copie d'*Annabel Lee* et à Griswold 50 dollars sur la publication éventuelle de ce poème, déjà payé par deux revues. Alors affaissement fatal : Poe se déclare « malade », ou plutôt « déprimé », « affreusement souffrant d'une sombre tristesse » due non pas aux « événements », dit-il. « Non ! ma tristesse est *inexplicable*, et je n'en suis que plus triste. Je suis plein de sombres pressentiments. *Rien* ne me ranime ni ne me console. Ma vie me semble gaspillée ; l'avenir m'apparaît comme un vide affreux. » « A plusieurs reprises, confirme Mrs. Clemm, j'ai cru qu'il allait *mourir*. Dieu sait si je désire que nous soyons tous deux dans nos tombes : cela vaudrait mieux, j'en suis sûre. » L'idée de la mort le hântait, en effet, plus que jamais, le provoquant au suicide ; elle se mêlait de plus en plus intimement à ses rêves d'amour ; elle inspirait ses vers délicieusement macabres. C'est alors, en effet, qu'il écrivit ces fameuses strophes à Annie venant le consoler et le caresser dans la tombe :

« Et ainsi (mon âme) repose, heureuse, — baignée en maint — rêve de la constance et de la beauté d'Annie, — noyée en un baiser des tresses d'Annie. — Annie m'a tendrement embrassé, — elle m'a amoureusement caressé, — et puis je suis doucement tombé endormi sur son sein, — tombé profondément endormi — du ciel de son sein. — (Ainsi) mon cœur il est plus brillant — que toutes les nombreuses — étoiles des cieux, — car il étincelle d'Annie, — il resplendit de la lueur — de l'amour de mon Annie — de la pensée de la lueur — des yeux de mon Annie. »

Ainsi bercé en ses funèbres pensées, alarmé, Poe se hâte de mettre en ordre toutes ses affaires et tous ses papiers, dit à Mrs. Clemm ce qu' « elle aurait à faire, s'il venait à mourir », et, par écrit, confie à Griswold, qui passa plusieurs heures avec lui à Fordham, la publication posthume de ses œuvres complètes et à Willis la rédaction d'une notice biographique.

Il n'en partira pas moins, dit-il, pour sa grande tournée en son cher Midi natal, « *il le veut* » ; mais l'argent manque ; enfin, par un habile stratagème, lui arrivent fin juin les avances de son futur associé. Alors, adieu à la Nouvelle Angleterre où il n'a subi que déceptions sentimentales, littéraires et pécuniaires ! Adieu à la pauvre chaumière de Fordham que hante le fantôme réprobateur de Virginie et dont il ne peut plus même payer le loyer ! Adieu à la très chère et très « généreuse » amie de Westford qui secrètement met de l'argent de côté pour la pauvre Muddie et la recueillera peut-être ! « La veille de son départ pour Richmond, dit une autre amie intime, sa « Stella », c'est-à-dire Mrs. Lewis, de Brooklyn, chez laquelle il passe sa dernière nuit en compagnie de l'inquiète Mrs. Clemm, il semblait fort triste... En me quittant, le lendemain matin, il prit ma main dans la sienne et, me regardant dans les yeux, il me dit : « Chère « Stella, ma bien chère amie, vous me comprenez et vous « m'appréciez vraiment : j'ai le sentiment que je ne vous « reverrai jamais... Si jamais je ne reviens, écrivez ma vie ; « vous pouvez me rendre justice et vous le ferez. » Oubliait-il qu'il avait déjà confié ce soin à son ami Willis, amplement pourvu de renseignements erronés. En tout cas, il embrassa Mrs. Lewis, tout comme Mrs. Clemm. Pourtant, le 30 juin, ajoute celle-ci, « au moment des adieux sur le paquebot, quoiqu'il fût si abattu, il tâcha encore de m'égayer : « Pour « la grâce de Dieu, ma chère mère, dit-il, ne craignez rien « pour votre Eddy ! Songez comme je serai sage tant que je « serai loin de vous, et que je reviendrai pour vous aimer et « vous consoler. » Et ainsi, tout agité par de vastes espoirs et de sombres pressentiments, tout plein de grands projets d'affaires et de vagues amours contradictoires, fort râpé en sa mise, mais très fier en son for intérieur, Poe retournait au pays de ses premiers rêves et de ses premières folies, l'instable Poe, aussi peu guéri de ses décevantes chimères qu'aux allègres jours des départs aventureux. Il y retournait cette fois pour n'en jamais revenir.

*
* *

« Voilà dix jours qu'Eddy est parti, écrit Mrs. Clemm le 6 juillet, et je n'ai pas reçu un mot de lui. *J'en perds la tête*, vous le pensez bien. Je crains tout... N'avons-nous pas souffert de la plus noire trahison?... J'ai bien peur qu'il ne lui soit arrivé malheur : il m'avait tant promis de m'écrire de Philadelphie... Oh ! s'il lui est arrivé du mal, qui pourra m'en consoler?... Une riche amie, qui m'avait fait bien des promesses... m'a proposé d'abandonner Eddy, me disant qu'il se tirerait très bien d'affaire lui-même... Me proposer à moi d'abandonner mon Eddy... quelle insulte cruelle ! Personne autre que moi pour le consoler et le réconforter ; personne pour le soigner et veiller sur lui quand il est malade et impuissant ! Puis-je donc oublier cette douce face chérie, si paisible, si pâle, et ces chers yeux qui me regardaient si tristement, quand elle disait : « Muddy, Muddy chérie, vous « consolerez mon pauvre Eddy ; vous veillerez sur lui ; « *jamais, au grand jamais*, vous ne l'abandonnerez. Pro- « mettez-le-moi, ma chère Muddy, et je pourrai alors mourir « en paix. » Et *j'ai bien promis*. Et, quand je la retrouverai aux cieux, je pourrai dire : « J'ai tenu ma promesse, ma « chérie... »

Eh ! oui : la pauvre femme débonnaire avait bien raison en son pathétique émoi : il était arrivé malheur au « pauvre Eddy ». A Philadelphie, sous l'influence de spiritueux ou de narcotiques, peut-être même spontanément, un véritable accès de folie s'était emparé du malheureux prédisposé. Arrêté pour ivresse et incarcéré à la prison de Moyamensing, il n'avait été relâché par le maire, sans amende, que parce qu'on avait reconnu en lui « le poète Poe ». Eddy avoua à Muddy son emprisonnement, en l'attribuant non pas à l'ivresse, mais à la maladie ; à vrai dire, les ivresses de Poe n'étaient-elles pas maintenant de véritables maladies? « Un lundi, de bonne heure l'après-midi (donc une quarantaine d'heures après son départ de New-York), dit le directeur de l'*Union Magazine*, il se présenta, l'air pâle et hagard, avec de l'effroi dans les yeux : « Mr Sartain, me dit-il, je viens « vous demander refuge et protection : pour mon salut il « me faut rester quelque temps caché chez vous... Comment « de pareilles choses peuvent-elles se produire au dix-neu-

« vième siècle?... » Un peu calmé, il me raconta que, durant son voyage de New-York, il avait, grâce à l'acuité de son ouïe, surpris la conversation de gens qui, assis à quelque distance de lui, complotaient de le tuer et de le précipiter du wagon ; mais il avait pu leur échapper... Je lui dis qu'à mon avis cette panique venait de son imagination : car quel intérêt ces gens-là avaient-ils à lui prendre sa vie? « Par vengeance, « me dit-il. — Vengeance de quoi? — Affaire de femmes, » me dit-il. Bientôt je m'aperçus qu'il en était venu à l'idée de se tuer lui-même. Soudain il me dit après un long silence : « Si je faisais disparaître ces moustaches, il ne serait plus « facile de me reconnaître. Voulez-vous me prêter un « rasoir? » Je lui dis que, ne me rasant jamais moi-même, je n'en avais pas ; mais que, s'il le voulait, je pourrais les lui couper presque aussi court avec des ciseaux, ce que je fis, en effet. »

« Après le thé, comme il faisait nuit, il se prépara à sortir « pour aller, disait-il, au Schuijlkill ». Je lui dis que je voudrais bien l'accompagner ; il n'y fit pas d'objection, mais il se mit mes pantoufles, parce que ses souliers lui faisaient mal, me dit-il... Durant cette inquiétante et périlleuse promenade dans les ténèbres sur les bords du haut réservoir de Fairmount, il se mit à parler de visions en la cellule de sa prison : une jeune femme, toute radieuse par elle-même et par l'atmosphère qui l'enveloppait, lui adressait la parole du haut d'une tour crénelée... Je lui demandai pourquoi il se trouvait en cette prison ; il me dit qu'on l'avait soupçonné de vouloir faire passer un faux billet de cinquante dollars... Je le ramenai sain et sauf... Mais la nuit il ne cessa de réclamer du laudanum... Enfin, après avoir dormi, le surlendemain il recouvra peu à peu conscience et reconnut en ses cauchemars des illusions. » Il n'y a pas de doute : nous sommes ici en présence d'une véritable crise délirante, caractérisée par la multiplicité des formes ; c'est, comme nous l'avons signalé, le délire polymorphe propre aux dégénérés. Le pauvre déséquilibré, qui depuis si longtemps se démenait sur les confins de la folie, en a cette fois nettement franchi les bornes.

La correspondance de Poe (apparemment retrouvée par Miss Phillips) manifeste assez son état mental pour dispenser de longs commentaires. Le 7 juillet, il date de « New-York » *(sic)* cette lamentable lettre : « Ma chère, chère mère,

j'ai été tellement malade ; j'ai eu le choléra ou des spasmes tout aussi mauvais. C'est à peine si je puis tenir ma plume. Dès que vous aurez reçu cette lettre, venez ici. La joie de me voir compensera presque vos chagrins. Nous ne pouvons que mourir ensemble. Cela ne sert à rien de me raisonner maintenant ; il faut que je meure. Je ne désire plus vivre depuis que j'ai fini *Eurêka*... A cause de vous il serait bien doux de vivre... Vous avez été tout pour moi, bien chère mère tendrement aimée, vous la plus chère et la plus fidèle des amies. Je n'ai jamais été réellement insensé qu'en des moments où mon cœur était atteint. On m'a mis en prison une fois, depuis que je suis ici, pour ivresse ; mais je n'étais pas ivre alors. C'était à propos de Virginie. » Peut-être était-ce Virginie qui sembla lui apparaître du haut de la tour crénelée. N'empêche qu'en cette incohérence et cette impuissance qui le poussent au suicide survit le sentiment touchant de sa profonde affection pour Mrs. Clemm.

Le 13, avec quelque argent complaisamment prêté par Sartain entre autres, le malheureux Poe quitte Philadelphie pour Baltimore. A bord du bateau, il écrit encore à Mrs. Clemm : « J'ai une telle nostalgie que je ne sais que faire. Je n'ai jamais si tristement désiré voir quelqu'un que je désire vous voir, ma bien chère mère. Il me semble que je ferais n'importe quel sacrifice pour vous tenir encore une fois par la main et vous laisser me réconforter : car je suis terriblement déprimé. Je crois bien que jamais conjonctures ne m'amèneront plus jamais à vous quitter. Quand je suis avec vous, je puis tout supporter ; mais, séparé de vous, je me sens trop malheureux pour vivre. » Et dans la nuit même de son arrivée à Richmond : « Oh ! ma mère chérie, reprend-il, voilà plus de trois semaines (il n'y en avait que deux) que je ne vous ai vue et, pendant tout ce temps, votre pauvre Eddy n'a guère respiré qu'un souffle d'intense agonie. Peut-être êtes-vous malade et partie de Fordham par désespoir, ou morte... Si je vous revois, tout le reste ne sera rien. Je vous aime mieux que dix mille vies ; si bien que c'est cruel de votre part de me laisser vous quitter ; il n'en résulte que du chagrin. Oh ! mère, je suis tellement malade, pendant que je vous écris, mais je me suis décidé, advienne que pourra, à ne pas m'endormir avant d'avoir autant que possible soulagé votre cher cœur. (Il se plaint amèrement que sa valise ait été égarée pen-

dant dix jours et que ses deux conférences aient été volées.) Le but de mon voyage ici est perdu, si je ne peux les recouvrer ou en écrire une.

« Je dois à Burr (le Rév. Chauncey Burr, de Philadelphie) plus que la vie. Ne l'oubliez jamais, tant que vous vivrez. Alors que tous m'abandonnaient, il resta mon ami, me procura de l'argent et m'accompagna jusqu'au train... J'arrive ici avec deux dollars, dont je vous envoie un ci-joint. Oh ! mon Dieu ! mère, nous retrouverons-nous jamais ! S'il est possible, oh ! *venez!* mes vêtements sont dans un état si horrible et je suis si malade... Écrivez-moi tout de suite. Oh ! n'y manquez pas. Dieu vous bénisse à jamais ! — Eddy. »

Enfin le 19 il écrit encore : « Ma mère bien-aimée, je vais mieux, bien mieux, tant pour la santé que pour l'ardeur. Oh ! si vous saviez comme votre chère lettre m'a réconforté ! Elle a produit un effet magique. La plupart de mes souffrances sont venues de l'idée... que vous étiez morte. Pendant plus de dix jours j'ai été complètement détraqué, bien que *je n'eusse pas bu une goutte* (Miss Phillips ne peut s'empêcher de dire que ses excès furent peut-être « subconscients ») ; et pendant cette période je m'imaginais les plus horribles calamités. Tout n'était qu'hallucinations provenant d'une attaque de mania-à-potu. (expression archaïque qui, en effet, correspond à peu près à dipsomanie). Le ciel fasse que ce soit là un avertissement pour le reste de mes jours. Dans ce cas, je ne regretterai pas... les horribles tortures indicibles que j'ai subies... » (Il répète comment il doit « plus que la vie au Révérend Burr, au bohème erratique George Lippard et à Mr. Sartain, grâce auxquels « il a recouvré ses sens », qu'il a reçu de Graham cinq dollars, de Peterson cinq autres, de Burr un billet pour Baltimore.) Depuis vendredi matin, je n'ai bu qu'un petit verre de porto... S'il est possible, très chère mère, je vais me tirer de cette difficulté à cause de vous, de votre chère personne. Donc courage... Tout peut encore se rétablir. Je vais y mettre toute mon énergie... Oh ! exprimez ma plus chère... affection à Mrs. L[ewis]. Dites lui que... jamais je n'oublierai sa bonté pour ma mère chérie. »

Mrs. Clemm blâma beaucoup Mrs. Lewis de ne pas lui avoir communiqué la première de ces lettres dès qu'elle l'eut reçue. A supposer qu'elle l'eût reçue conformément

à la date d'envoi et qu'elle en eût pris connaissance, nous nous demandons s'il n'y avait pas plus de charité à maintenir en l'esprit de Mrs. Clemm l'inquiétude d'un silence énigmatique qu'à l'accabler sous l'intolérable poids d'une preuve si manifeste de folie délirante et de détresse angoissante.

Pour la durée de son séjour à Richmond, Poe se fixa dans un vieil hôtel, au nom symbolique : *the Old Swan* (le vieux Cygne) ; jadis à la mode, désormais déchu, il lui rappelait, disait-il, sa jeunesse et les vieilles coutumes virginiennes. Le changement de milieu et l'heureuse influence du pays natal produisirent peu à peu, pour la dernière fois, leur effet salutaire : il y eut, après ces lamentables journées d'agonie morale, comme un réveil de tout son être qui fit illusion à tous et à lui-même. Le futur évêque Fitzgerald nous le décrit : « Bien pris, ferme, droit comme une flèche, sous son large chapeau Panama, en sa veste et ses pantalons de toile blanche et son gilet de velours noir, il avait les traits fins, mais l'air triste ; son regard restait étrangement magnétique. Sa distinction portait l'empreinte du génie et avait le charme de la mélancolie. » Il avait, en effet, dit un de ses compagnons, « de profondes crises de sombre tristesse. » C'est alors que, tournant vers lui « ses lumineux regards pleins d'angoisse », Poe lui dit cette juste parole qui éclaire toute sa nature et tout son destin : « Je crois bien que Dieu m'a donné une étincelle de génie, mais il l'a étouffée sous tant de misère ! » « Sa conversation était brillante, ajoute cet ami, mais parfois détraquée. » Ainsi accueilli avec sympathie par ses compatriotes qui le fêtèrent mainte et mainte fois, Poe fut, durant tout cet été, chose invraisemblable pour qui ne connaît ces sortes de malades, comme le lion de la saison, et il ne cessait de parler de ce séjour en Virginie comme de la plus heureuse période de son existence.

A Richmond, à Norfolk et peut-être ailleurs, il fit sur ses sujets habituels des conférences qui, à part la première, n'eurent pas moins de succès qu'en Nouvelle Angleterre. La dernière en septembre, à raison de cinq dollars la place, réunit trois cents auditeurs ; d'où une recette de 1 500 dollars, dont on ne sait ce qu'il advint. Le caractère étrange de l'homme était, à vrai dire, pour beaucoup en ces succès, autant faits de curiosité que de sympathie. Un de ses audi-

teurs, le professeur Valentine, fut frappé de l'inquiétante pâleur de son visage, accentuée par le sombre éclat de ses yeux et de ses cheveux noirs et par l'expression de mécontentement et de mépris de sa bouche nerveusement contractée. « Il y avait peu de variété, dit-il, et beaucoup de tristesse dans l'intonation de sa voix ; mais cette tristesse même était en une harmonie si parfaite avec l'histoire de sa vie qu'elle excitait dans l'assemblée un profond intérêt pour la personne du conférencier. » Aussi, en septembre, Poe écrivait-il à Mrs. Clemm : « *Jamais* je n'ai été reçu avec autant d'enthousiasme. Les journaux n'ont fait que me louer avant et après ma conférence... On m'invite beaucoup en ville... Je ne trouve que preuves de bienveillance depuis mon arrivée. » Pour le *Stylus* il ne se montra pas moins heureux en ses démarches : « Presque tous ses vieux amis de Virginie promirent, disait-il, de lui fournir les fonds nécessaires, il avait confiance dans le succès. Parlant ainsi de ce rêve chéri de sa vie, il redressait la tête et, les yeux brillants d'enthousiasme, s'écriait : « Je dois et je veux réussir ! » L'honnête associé d'Oquawka, auquel Poe expliquait ses retards tour à tour par des attaques de choléra et par des abus de calomel, lui demeurait, du reste, aveuglément fidèle, attendant impatiemment à Saint-Louis le secours providentiel de son « intelligence gigantesque ». Enfin, de même que pour Mrs. Lewis, il accepta d'une dame Saint-Léon Loud, de Philadelphie, la revision de ses poèmes à raison de cent dollars.

Au début de son séjour, Poe fréquenta surtout à Duncan Lodge chez les Mackenzie qui hébergeaient toujours sa sœur Rosalie. C'est ainsi qu'il retrouva, en ces derniers jours, la pauvre innocente : elle s'éprit follement de ce frère fameux ; elle l'écoutait et l'admirait comme un prophète, tandis qu'il la taquinait sans cesse à propos de ses bizarreries. Un soir qu'il déclamait *le Corbeau* avec son intensité effarante, elle s'en vint de son air endormi s'asseoir sur ses genoux en naïf « oiseau du destin » ; d'où rire des auditeurs qui, d'abord étouffé, éclata bientôt bruyamment. Mais une attraction sentimentale l'attira, surtout vers la fin de son séjour, dans une autre famille, celle des Talley : là, une jeune fille, miss Susan Talley, fut à son tour, tout comme Sarah Heywood, fascinée, dès l'abord, par « le charme indéfinissable », par « ce mystérieux magnétisme » que

devait garder jusqu'au dernier jour de sa vie cet étonnant séducteur. « En ses conversations avec moi, dit-elle naïvement, il s'exprimait avec une liberté et une franchise qui me permirent de pénétrer plus profondément dans l'histoire de sa vie et dans son caractère. » Nous voudrions pouvoir donner ici, en même temps que le charmant récit de cette gracieuse narratrice, le plus sympathique portrait de Poe avant sa mort et voir la vie de ce « génie de lumière et de ténèbres » s'achever dans le symbolique décor qui lui convient. Malheureusement la réalité n'a pas de ces tendresses virginales.

« D'après ce que je vis, dit une autre jeune fille, Miss Ingram, de Norfolk, jamais je n'aurais cru à son intempérance si l'on ne m'en avait parlé ou si je ne l'avais lu ! » « D'ordinaire compagnon charmant et, au point de vue intellectuel, des plus séduisants, dit un autre témoin d'alors, il devenait tout le contraire sous l'influence des stimulants. » « Pour peu qu'il cédât à sa tentation habituelle, avoue Susan Talley, il semblait perdre tout empire sur lui-même ; et, deux fois durant son séjour à Richmond, sa vie courut ainsi de sérieux dangers. » Plus de deux fois, hélas ! « Je fis tout ce que je pus, affirme Thompson, du *South Literary Messenger*, pour réprimer ses excès et pour subvenir à ses plus urgents besoins ; mais il n'y avait pas d'influence capable d'enrayer cette maudite passion pour la boisson, et tout son séjour à Richmond ne fut qu'une suite de folies déplorables. » « Il parlait de lui-même comme d'une victime prédestinée à la damnation, comme d'une « *âme perdue* », hors de tout espoir de rédemption. » « En toutes ses visites, sauf la dernière, confirme le journaliste Daniel, il était dans un état voisin de la manie. Chaque fois qu'il goûtait de l'alcool, il cessait rarement de boire tant qu'il en avait la force... Son goût pour les boissons était pure maladie, et non une source de plaisir ou d'excitation. » En sa très sensible organisation, dit l'évêque Fitzgerald, l'excitation alcoolique dégénérait chez lui en folie. » Au début de sa longue crise morbide, un certain docteur Rawlings ayant été appelé à le soigner, « Poe en son délire prit un pistolet et tenta de tirer sur lui. » Une autre fois, « la rechute étant plus sérieuse, » deux autres médecins, convoqués, ne le sauvèrent que par « des soins assidus » et lui prédirent qu' « un autre accès serait sûrement fatal ». Une fois de plus Poe, ému

jusqu'aux larmes, déclara de la manière le plus solennelle qu'il *voulait* désormais se contraindre, qu'il *voulait* résister à toute tentation. « Il tint parole, dit Susan Talley, tant qu'il resta à Richmond. » « Pendant les trois semaines antérieures à son départ, atteste Thompson, il fut sobre, un « Enfant de la Tempérance ». Il s'était, en effet, inscrit dès juillet à la société antialcoolique ainsi dénommée ; il en avait même envoyé la feuille dûment signée à Mrs. Clemm qui écrivit à Annie : « Dieu fasse en sa miséricorde qu'il puisse rester fidèle à son serment ! » Ardent vœu dont l'intensité même implique le doute.

Or, Poe, qui le croirait? était de nouveau sur le point de se marier. Eh ! oui, dès son retour à Richmond, il avait repris avec l'Elmire de ses dix-huit ans, celle dont il avait jadis, en prose et en vers, tant flétri la cruelle inconstance ; il avait repris ce beau duo de jeunesse qu'avait, quelques mois plus tôt, si fâcheusement interrompu, semble-t-il, le poétique appel de Mrs. Whitman. Veuve désormais de son riche marchand et apparemment propriétaire de 50 000 dollars et usufruitière de 50 000 autres, Mrs. E. Shelton, née Royster, se montra, en dépit de « l'humeur rassise » qu'on lui attribue, fort accueillante pour cet ancien adorateur, indigent à vrai dire, mais fameux. Dès la première fois qu'il se présenta, dit-elle, « il vint à moi de la manière la plus enthousiaste et me dit : « Oh ! Elmire, est-ce vous?... » Lorsqu'il revint, il renouvela ses déclarations. Je ris ; il prit un air fort sérieux, me disant qu'il était de bonne foi, qu'il n'avait cessé de penser à cela depuis longtemps... Je lui demandai le temps de réfléchir. « Un amour qui hésite, me dit-il, n'est pas de l'amour... » Il resta très longtemps et fut très agréable et très gai. Il revint souvent me voir et j'allai avec lui à l'*Exchange Concert Room*, où je l'entendis déclamer... Lorsque Edgar déclamait *le Corbeau*, il se surexcitait d'une manière si effrayante que j'en avais peur... Il me dit qu'il ne pouvait pas s'en empêcher, tant cela lui mettait la tête en feu... Il n'en était pas moins un gentleman dans toute l'acception du mot... des plus séduisants et des plus raffinés. »

Il est fâcheux que, pour achever de convaincre une amante si crédule, le poétique don Juan se crût obligé de recourir à un artifice assez peu délicat : il fit écrire par Mrs. Clemm, dûment stylée, une lettre attestant qu'il n'avait toute sa

vie cessé de pieusement thésauriser un croquis de son Elmire adolescente. Mrs. Clemm écrivit ; et, au reçu du message truqué, la bonne dame de s'écrier : « Cette délicieuse lettre est si précieuse que j'en aime déjà l'auteur. » Elle aimait, en effet, son cher Edgar plus qu'elle ne pensait ; mais lui aimait-il autant son Elmire? La petite confidente d'alors en doute ; elle voit en cette liaison plus de calcul que d'affection. « Pour son projet du *Stylus*, insinue-t-elle non sans quelque secrète pointe de jalousie peut-être, il lui fallait avant tout de l'argent ; et cet argent, il le lui fallait coûte que coûte, au prix de n'importe quel sacrifice. De là cette affaire avec Mrs. Shelton. » Poe n'avait, en effet, cessé de répéter à Annie et à d'autres : « Il faut que je sois riche ; je veux être riche. » Informée de ses calculs, la riche veuve fit tout comme Mrs. Whithman : elle eut recours à toutes mesures légales pour mettre son bien à l'abri d'aventures trop téméraires.

En son dépit, Susan Talley ajoute : « C'était une dame fort respectable, mais de manières communes et d'un tour d'esprit positif, plus âgée que Poe (d'un an seulement, comme elle le savait fort bien, en dépit des notices biographiques qui rajeunissaient de quatre ans son camarade d'enfance), n'ayant aucun de ces traits qu'on pourrait croire capables d'attirer un homme de son goût et de son tempérament exceptionnel. » Or, un témoin, plus désintéressé et mieux renseigné, nous dit : « Mrs. Shelton (après avoir été très belle en sa jeunesse) avait conservé un visage charmant, d'une expression presque sainte. Ses yeux étaient d'un bleu foncé, ses cheveux bruns grisonnaient à peine ; elle avait le nez mince et noble, le front haut et bien développé, le menton ferme et finement modelé, les joues rondes et pleines. Elle parlait d'une voix atténuée, agréable, très douce ; ses manières étaient très raffinées ; au point de vue intellectuel, elle avait de l'éducation et de la force de caractère... Très douce et très féminine, voilà ses qualités dominantes. C'était tout à fait la femme en laquelle une âme profondément troublée, comme celle de Poe, pouvait chercher et trouver le repos. » Loin d'avoir oublié son prétendant de jadis, elle se serait même à plusieurs reprises informée de lui chez les Mackenzie. Pour mieux répondre à ses sentiments, Poe lui aurait assuré, ainsi qu'au journaliste Daniel de Richmond, qu'elle était la « Lénore perdue » de son *Corbeau* et son « Annabel Lee ».

Il faut croire que, même du côté de Poe, était née une certaine affection, si l'on s'en fie à ces lignes qu'il écrivait à Mrs. Clemm : « J'ai passé avec Elmire la soirée d'hier. Je crois qu'elle m'aime avec plus de ferveur qu'aucune personne que j'aie connue, et je ne puis m'empêcher de l'aimer en retour. » Mais cette affection de complaisance, qui remplaçait d'une manière si imprévue les grandes passions de parade, ne fut jamais, il faut l'avouer, assez forte pour bannir le tendre souvenir d'Annie ; et, au moment même où les projets de mariage promettaient de se réaliser, Poe écrivait assez étrangement à Mrs. Clemm : « Serions-nous plus heureux à Richmond ou à Lowell? Il faut que je sois quelque part où je puisse voir Annie... J'ai besoin de vivre *près d'Annie*. .. Mais ne parlez pas d'elle, je ne puis en entendre parler maintenant, à moins que vous ne me disiez que Mr. R[ichmond] est mort. »

Quoi que l'on puisse penser de cet inquiétant aveu, le mariage fut, en principe, décidé : Poe se procura l'alliance et offrit à sa « fiancée » (comment l'appeler autrement, elle aussi?) son nouveau daguerréotype exécuté à son intention et un médaillon d'or contenant une boucle de ses cheveux. « *S'il est possible*, écrit-il à Mrs. Clemm le 18 septembre, je vais me marier avant de partir (pour New-York) ; mais on ne peut encore rien dire... car rien n'a encore été fixé d'une manière définitive, et mieux vaut ne rien brusquer. » « Il n'y eut pas engagement, affirme Mrs. Shelton, mais entente partielle. » Le 22, elle n'en écrivit pas moins à Mrs. Clemm cette lettre qui fait plus d'honneur à ses bons sentiments qu'à sa perspicacité : « Ma chère Mrs. Clemm, vous ne serez sans doute pas peu surprise de recevoir une lettre de quelqu'un que vous n'avez jamais vu, bien qu'il me semble que j'écrive à une personne que j'aime déjà très tendrement : car la *connaître*, c'est l'*aimer*... Mr. Poe s'est montré très désireux que je vous écrive et je puis vous assurer que je le fais avec plaisir... Je viens de passer une très agréable soirée avec votre cher Edgar ; il vous sera très agréable, je le sais, d'apprendre qu'il est tout ce que vous pouvez désirer qu'il soit : sobre, calme, moral et fort aimé. Il m'a montré une de vos lettres où vous parlez très affectueusement de moi ; j'en suis très touchée et très honorée... » Enfin, le mariage ayant été fixé au 17 octobre, Poe s'apprêta à partir pour New-York, afin de ramener Mrs. Clemm que

retenaient, entre autres embarras pécuniaires, plusieurs termes arriérés. Malgré d'importantes recettes, il avait, en effet, totalement négligé en ces derniers temps d'envoyer à la pauvre femme le moindre dollar, alors que, « privée des choses les plus nécessaires », elle sollicitait de tous côtés, même Griswold, et refusait si noblement d'abandonner à « son triste sort », comme on le lui conseillait, son « cher Eddy ».

*
* *

La veille de son départ, Poe, en « une longue conversation intime » avec sa chère petite Susan, l'entretint de « son avenir, tel qu'il l'anticipait, avec une joie très vive, toute juvénile : « Je vais recommencer ma vie », disait-il. » Le lendemain (27 septembre), il passa la journée en ville avec des amis intimes, entre autres les docteurs Carter et Mackenzie. Le soir, il vint dire adieu à sa « fiancée », ayant « comme un pressentiment qu'il ne la reverrait plus ». « Il était fort triste, dit-elle, et se plaignait d'être souffrant. Je lui tâtai le pouls et lui trouvai beaucoup de fièvre. » Tard dans la soirée, il soupa avec quelques amis qui l'accompagnèrent jusqu'au bateau. D'après eux, il fut parfaitement sobre et de bonne humeur jusqu'au dernier moment, leur promettant d'être bientôt de retour, « dans trois semaines ». Chose étrange, pourtant, il oublia sa valise à l'hôtel et, par contre, emporta la « belle canne-épée » du Dr Carter.

Comment se passèrent les cinq ou six jours qui suivirent, nul ne le sait exactement. On parle de joyeux dîner à Baltimore avec d'anciens camarades de West-Point, de son passage en cette même ville chez une cabaretière de sa connaissance, la veuve Meagher, etc... Tout ce que l'on sait de certain, c'est qu'à Baltimore, un après-midi, il vint chez un ami, le docteur Brooks, et que, ne le trouvant pas, il s'en alla. Il était alors, paraît-il, un peu pris de boisson. Son cas s'aggrava à Philadelphie avec un compagnon de taverne, James Moss. Une tradition confirmée en partie par le témoignage du docteur John Moran, un peu erronée quant aux dates, veut que, parti de son hôtel, Bradshaw's, il fût trouvé, étendu et inconscient, dans le fourgon aux bagages du train de Philadelphie et renvoyé par le conducteur dans un autre train vers Baltimore. Là, arrivé dans la nuit du mercredi 2 octobre, au lieu de rentrer à son hôtel il erra par les rues

et fut, dans un état de stupeur, saisi par une bande de politiciens qui, dès le matin, en ce jour d'élection, promenèrent le malheureux être inconscient de salle de vote en salle de vote, le faisant voter à leur guise. Un ouvrier imprimeur, qui le découvrit plus mort que vif dans une de ces tavernes, eut pitié de lui et envoya un mot à l'un des anciens correspondants de Poe, au Dr Snodgrass, dont il put se réclamer. « Il y a, dit cette note, un monsieur en assez piteux état, à Ryan's Fourth Ward Polls, du nom d'Edgar A. Poe, il semble être en une grande détresse. Il se dit connu de vous. Je vous assure qu'il a grand besoin de secours immédiats. A vous en toute hâte. — Jos. W. Walker. » Le docteur accourut à Ryans'Polls et y trouva le pauvre poète dans un état d'horreur digne du *Chat noir* : souliers usés, vêtements souillés et déchirés, chapeau sans rebords ni ruban, cheveux en désordre, visage bouffi, yeux hagards, voix inarticulée ; il le fit aussitôt transporter à Washington Hospital où il fut admis d'urgence à cinq heures. Il resta en cet état d'inconscience jusqu'à trois heures du matin. « A cet état, dit d'après le rapport officiel le docteur Moran qui était de service, succéda un tremblement des membres et un délire incessant sans violence ni agitation, un bavardage continuel s'adressant à des êtres imaginaires et fantastiques sur les murs. Le visage était pâle et le corps entier couvert de transpiration. Nous fûmes impuissants à rétablir le calme avant le second jour de son admission. »

Les cousins de Poe, Neilson Poe et Henry Herring, dûment informés, se présentèrent pour le voir, mais ne furent pas admis, étant donné l'état de surexcitation du malade : « ses réponses étaient incohérentes » ; ils durent se contenter d'envoyer du linge et autres choses. « Désirant ranimer et entretenir ses espérances qui déclinaient vite, dit le Dr Moran, je lui dis que j'espérais qu'il pourrait jouir dans quelques jours de la société de ses amis de Baltimore... A ces mots il éclata avec force, disant que la meilleure chose qu'un ami pût faire, c'était de lui faire sauter la cervelle, qu'à la vue de sa dégradation il souhaitait de disparaître sous terre, etc... »

Après un court sommeil survint « un violent délire », le malade « s'opposait aux efforts des deux infirmiers qui voulaient le maintenir au lit. Cet état dura jusqu'au samedi soir ; il se mit alors à appeler un certain Reynolds toute la

nuit jusqu'à trois heures du matin le dimanche. A ce moment se produisit un changement très sensible. Affaibli par ses efforts, il s'affaissa et sembla reposer quelque temps ; puis, tournant la tête, il dit : « Le Seigneur vienne en aide à mon âme ! » et il expira, vers cinq heures du matin, du *delirium tremens*, précisa bientôt le docteur Moran, forme bien connue de l' « encéphalite » alcoolique. « Fin tragique causée par les boissons fortes, » confirme le Rév. William Clemm, cousin de Virginie. C'était le 7 octobre 1849 ; Poe avait quarante ans. *Lonesome October* ! avait gémi *Ulalume.*

Dès le lendemain, à quatre heures, « par un temps triste et sombre », après le service funèbre célébré par le susdit pasteur méthodiste de Baltimore, le corps du poète fut accompagné par Neilson Poe, la « cousine Élisabeth » Smith et quatre ou cinq autres parents et amis jusqu'à la tombe ancestrale des Poe. Après tant de navrantes et glorieuses vicissitudes, le génial aventurier des lettres venait enfin rejoindre en son dernier abri le vaillant ancêtre des guerres de l'Indépendance.

« Edgar avait connu tant de misères, avoue le cousin Neilson ; il avait si peu de raisons d'aimer la vie qu'on ne peut dire que ce changement ait été pour lui un malheur. » Qu'y avait-il, en effet, de plus désirable pour un malheureux voué aux pires déchéances physiques et mentales que cet éternel repos de la tombe? Victime consciente de la vie, Poe, malgré tous ses impulsifs retours à l'espoir, souhaitait du fond du cœur cette fin suprême de ses maux et à l'avance en avait célébré les bienfaits : « Les gémissements et les plaintes, confiait-il à celle qu'il avait convoquée à son lit de mort, les soupirs et les sanglots — sont apaisés maintenant — avec cet horrible battement — au cœur, ah ! cet horrible, — horrible battement. — Le malaise, la nausée, — l'impitoyable souffrance — ont cessé avec la fièvre — qui affolait mon cerveau. — Mais oh ! de toutes les tortures, — celle qui torture le plus, — s'est calmée avec la terrible — torture de la soif, — la soif de cette onde naphtaline — d'une passion maudite ; — *j'ai bu d'une eau — qui étanche toute soif.* »

« Annie, mon cher Eddy est mort, écrivait Mrs. Clemm au reçu de la fatale nouvelle. Annie, priez pour moi, votre amie désolée. Mes sens m'abandonnent... Dites-moi que faire ! Votre amie éperdue. » Annie, non moins éperdue,

accueillit chez elle à plusieurs reprises la pauvre femme sans ressources ; pendant des semaines, elles pleurèrent ensemble l'être qu'elles aimaient de l'amour le plus pur. Mrs. Richmond renonça même à son nom de Nancy pour adopter à jamais celui sous lequel Poe l'avait rendue immortelle. Deux fiancées pleurèrent également le disparu : « Il était pour moi l'être le plus cher ici-bas, » écrivit dès le 11 octobre Mrs. Shelton à Mrs. Clemm ; Mrs. Whitman, plus réservée à l'égard de Mrs. Clemm, quoique très généreuse, consacra le reste de sa vie au culte de Poe, tant en prose qu'en vers. Un des derniers biographes de Poe, M. J.-H. Whitty, va plus loin : « Les trois femmes qui croyaient avoir le mieux compris Poe pendant sa vie se trouvèrent fort en peine après sa mort : car chacune s'imaginait être l'unique et pur amour du poète. Aucune n'ayant rien compris à sa situation, chacune fut singulièrement vexée ; mais toutes firent bonne contenance dans le culte de sa mémoire. Mrs. Whitman publia les lettres de Poe, dûment expurgées, mais veilla bien à ce que les siennes fussent détruites pour que rien n'en fût publié, ce qui n'était pas très équitable. De même Mrs. Richmond envoya copie des lettres de Poe, mais non les siennes, au biographe anglais de Poe, John Ingram. Naturellement l'une et l'autre voulaient que le monde adoptât leur interprétation partiale de ces affaires de cœur. En étudiant ces lettres, il faut donc tenir compte de cette situation délicate. »

Pauvre Mrs. Clemm ! qu'allait-elle devenir? Mrs. Lewis paya largement la gloire éphémère que le grand critique lui avait fabriquée au tarif de cent dollars : pendant huit ans elle recueillit chez elle, en son ménage désuni, la survivante sans ressources qui ne lui en sut pas, à vrai dire, tout le gré voulu. Enfin, après bien des vicissitudes, en 1863, la « pauvre Muddy » fut admise à l'hôpital même de Baltimore où Poe était mort, cet hôpital ayant été transformé en asile pour les vieillards ; elle y mourut en 1871 pour rejoindre dans le même cimetière les restes de son « cher Eddy » et ceux de sa non moins chère Virginie dûment ramenés de Fordham en 1885. En 1921, dans un parc de Baltimore, fut érigée au poète du *Corbeau* une statue de bronze ornée d'une palme, également de bronze, de « ses amis français » ; le 7 octobre de la même année fut solennellement inauguré, à Richmond, le « sanctuaire d'Edgar Allan Poe ».

*
* *

En somme, les vingt-cinq années de recherches de « cent vingt-sept collaborateurs » condensées dans les deux amples volumes de Miss Phillips, en apportant leur appréciable récolte de documents bien plutôt complémentaires que contradictoires, n'ont fait que renforcer les conclusions de notre thèse de 1903 : pour l'explication de ce « phénomène psychologique » que fut Poe, la « dégénérescence supérieure » bien connue des spécialistes dépasse en sa complexité adéquate la simpliste conception d'une hypothétique « congestion nerveuse ».

Né dans les pires conditions hygiéniques de parents misérables, phtisiques et héréditairement alcooliques, le précoce enfant de Richmond manifesta dès le début, en même temps qu'une intelligence prématurée et une sentimentalité exaltée, cette brusque énergie intermittente qui fut la base fragile de son caractère indisciplinable. Sa personnalité orgueilleusement outrée passa bientôt, en une jeunesse qui ne fut qu'instabilité continue, des transes morbides de l'extase hantée de visions mystiques et de folles idées de grandeur aux coups de tête les plus aveuglément aventureux. Dès lors, échecs, soucis et misère font rapidement de l'heureux enfant adoptif de la veille, du fier poète de l'orgueil, du radieux rêveur idéaliste, un soldat égaré à la caserne, un bohème sans feu ni lieu, un déclassé, un détraqué ; car, de cette déséquilibrante adolescence est déjà sortie la tare tyrannique, l'impulsion dipsomaniaque, qu'aggravent de malsaines passions pour les jouissances artificielles. C'est en vain que viennent succès, fortune, mariage, le bonheur, en même temps que le bien-être, de la vie de famille ; c'est en vain qu'à plusieurs reprises la victime alarmée se ressaisit, se jure solennellement victoire, lutte énergiquement contre le mortel ennemi attaché à sa chair : la tare persiste, accomplit sournoisement son œuvre meurtrière, mine lentement et non moins sûrement la pauvre personnalité de plus en plus profondément désagrégée. Ce n'est bientôt plus, au dedans, qu'anarchie intellectuelle, insensibilité morale ou raffinement sentimental, haines acharnées ou passions platoniques, activité fébrile jusqu'au délire incohérent ou marasme morne jusqu'à l'impuissance irré-

médiable, et, au dehors, que plaintes navrantes ou réclames retentissantes, critiques farouches ou louanges exagérées, mystifications sensationnelles ou tenaces poursuites de projets gigantesques, monomanies de persécuté persécuteur ou éclatantes étincelles de génie rare et suprême. Est-ce un fou ou un être génial que cet inquiétant déséquilibré dont l'étrange mentalité se plaît à errer sur les confins du crime et du génie? Ces distinctions en leur rigueur absolue, affirment Claude Bernard et bien d'autres spécialistes des maladies mentales, ne sont que vieilleries philosophiques, génie et folie n'étant qu'exagérations divergentes d'une médiocrité saine. Et pourtant, il n'est guère douteux que, vers la fin de sa carrière sinistrement cahotante, à partir de son séjour à New-York et surtout de la mort de sa chère Virginie, ce pauvre dégénéré supérieur n'était plus guère qu'une sorte de fou partiellement raisonnant, un demi-insensé, dont la folie circulaire à double forme, pour user du langage technique, laissait de mieux en mieux se greffer sur ses phases de dépression mélancolique les impulsions dipsomaniaques et sur ses crises d'exaltation maniaque les fugues d'érotomanie mystique.

Avec plus de précision encore et d'ampleur, l'étude de l'œuvre amène aux mêmes conclusions. Le génie morbide de Poe est doué de cette instinctive précocité et de cette fatale fixité qui caractérisent des tendances innées. Il a pour base fragile une sensibilité outrée, aussi avide que susceptible d'émotions intenses. Il oscille, de l'enfance à la mort, entre les phases extrêmes de l'extase et de la mélancolie, double source alternante de ses inspirations poétiques et de ses fantastiques créations, de ses dogmes littéraires et de ses synthèses métaphysiques. De là, en prose comme en vers, ces brusques passages du plus morne désespoir aux plus vibrantes exaltations ; de là, ce fervent culte mystique qui, à force d'unir la beauté et la mort, finit par les confondre en ses prières ; de là, ces séraphiques amantes pétries d'idéal platonique bien plus que de matière vivante ; de là, ces macabres apparitions qu'amplifient les fumées de l'opium ou les vapeurs de l'alcool ; de là l'outrance trépidante d'une nature pervertie en proie aux tiraillements les plus contradictoires. Sur ce double fond instable, la poésie fait, de ses premiers bégaiements jusqu'à ses ultimes divagations, chanter sa dolente mélodie qui, sortie des profondeurs inconscientes,

survit à la raison qu'elle a précédée ; la critique y mêle l'âpre intolérance d'un égotisme aussi plein d'orgueil que de soupçons ; les contes y prodiguent tantôt les plus hallucinantes visions de la peur et les plus obsédantes impulsions du crime, tantôt les plus aventureuses envolées de l'intuition et les plus saisissantes ou les plus insaisissables chimères de l'imagination ; il n'est pas jusqu'à l'humour le plus grotesque qui ne vienne derrière le rictus d'un masque grimaçant cacher ses hantises macabres, ni la plus enragée des dialectiques qui n'aille intrépidement improviser sur une frêle base de science et de divination ses plus fantasques constructions de panthéisme occulte. Sous un vent de folie tremble toute cette œuvre étrangement monstrueuse, qui ne se soutient que par l'invisible logique d'heureuses proportions et par la secrète vertu d'artifices subtils. Mais tel est le prestige de tant d'art, victorieux de tant de frénésie, qu'aux plus récalcitrants des juges échappe l'irrésistible aveu : « Non, cet homme extraordinaire, qui a, en plusieurs chefs-d'œuvre, si magistralement révélé à l'humanité quelques-uns de ses plus rares aspects et quelques-unes de ses plus suprêmes émotions, n'était point que folie ; ou bien, si le mot génie veut vraiment dire originalité supérieure, il y avait en sa folie une inséparable autant qu'une indéniable dose de génie. »

C'était bien là, du reste, l'opinion de Poe lui-même : « Les hommes m'ont appelé fou, dit l'amant d'Éléonore ; mais la science n'a pas encore décidé si la folie est ou n'est pas la plus haute intelligence, si tout ce qui est profondeur ne vient pas d'une maladie de la pensée, de modes de l'âme exaltés aux dépens de l'intellect général » ; et, pour son propre compte, il ajoute : « Ce que le monde appelle génie est une maladie mentale qui résulte de la prédominance excessive de quelques facultés, » « une malformation organique de l'intelligence ». « Le génie, conclut-il avec bien des penseurs anciens et modernes, est proche parent de la folie. »

**Émile Lauvrière.**

# Le Ministère du 11 novembre

## Histoire d'une crise.

Les livres ont leur destin — leurs caprices aussi. Au lendemain même du jour où il a envoyé à M. Pierre de Nolhac une lettre tout imprégnée de sérénité littéraire pour le remercier d'une dédicace du *Testament d'un Latin*, voilà que M. Poincaré rédige un testament à son tour : la lettre de démission collective du ministère. Testament révocable, sans doute, et de nature souvent transitoire, mais pourquoi se soustraire au charme symbolique d'un tel rapprochement? Au matin du mardi 6 novembre 1928, les événements politiques se présentent avec une âpre brusquerie.

Le président du Conseil n'a pas encore quitté, rue Marbeau, les limbes du sommeil, quand un coup de téléphone le réveille en sursaut. Au bout du fil, une voix connue, un peu rauque, volontiers autoritaire, toujours précise : celle de M. Albert Sarraut, son ministre de l'Intérieur.

— Allo, monsieur le président?... Ici, Sarraut...

— C'est moi, cher ami...

— Le congrès radical se termine par une déclaration qui me cause le pire embarras. Êtes-vous au courant?

— Non, mais je me doute de quelque manœuvre...

— Nocturne...

— J'allais le dire...

— Voulez-vous me permettre de lire la déclaration du parti? Ce sera plus simple.

Et M. Sarraut — comme il a mal dormi! — énumère, dans l'appareil de son cabinet de la place Beauvau, les six points draconiens : disjonction des articles 70 et 71 — et 71 *bis* (ô trouvaille!) ; école unique ; justice fiscale (on sait ce que cela veut dire) ; service d'un an ; établissement immédiat d'un système définitif des réparations ; reconnaissance du droit syndical sans réserve sous l'égide de la C. G. T.

— Ce sont là les points, les six points de Montigny, accompagnés de considérants dont...

La voix du ministre de l'Intérieur hésite.

— Continuez, cher ami...

M. Sarraut continue. Il aimerait mieux s'occuper d'autre chose, bien sûr. A peine se rend-il compte qu'il a terminé et une voix lui répond : « C'est bien, cher ami... Je finirai avec Herriot, tout à l'heure... »

*
* *

Les agents de service dans la rue Pergolèse, à l'entrée de la villa Dupont, n'en reviennent pas... Quoi! le président quitte son domicile à sept heures? Que se passe-t-il? Les inspecteurs de la police judiciaire, fidèles guetteurs, ne sont pas même arrivés... Mais déjà la voiture de M. Poincaré a disparu, par la rue Laurent-Pichat, dans la direction de l'Étoile, vers le Louvre.

Pendant le trajet, le chef du « gouvernement du franc » médite. Pas sur sa détermination, certes. Elle a été prise dès les premiers mots de M. Sarraut; elle l'était même avant. Il s'en doutait, de ce traquenard! Le point qui l'irrite le plus, c'est de tomber à droite. Car enfin il tombe à droite, c'est-à-dire à l'antipode de tous ses vœux secrets, de ses précautions prises. Les ministres radicaux sont mis en demeure d'opter entre sa politique et *leur* parti, parti de gauche. Sans doute un mot, un seul mot les retiendrait. Mais non, il ne veut pas le prononcer. Et puis, malgré tout, il n'est pas sûr d'Herriot. Quel a été exactement, à Angers, le rôle du ministre de l'Instruction publique? Ses déclarations, immanquablement sentimentales, étaient gênées. Quant à Queuille et à Perrier...

La place des Pyramides, la façade du ministère, le pas-

sage, la cour, le perron, le vaste cabinet du premier étage, derrière la large « entrée » silencieuse que balaie aigrement, dans l'heure matinale, la visite des courants d'air.

Deux huissiers s'empressent, en bras de chemise, essayant vainement de retrouver l'attitude solennelle. Bruit du récepteur.

— M. Grignon?

Le chef de cabinet ne répond pas lui-même, mais, une minute après, il prend place : « Oui, Auteuil. » A 7 h. 30, M. Herriot sait qu'il est convoqué de toute urgence au ministère des Finances où M. Poincaré l'attend. L'entretien est court et vif.

— Ma position est nette, s'efforce d'articuler M. Herriot. J'ai opté clairement, hautement, samedi soir, à 8 heures, contre l'additif de Garnier. J'en ai montré le péril, l'inopportunité... Je ne suis pas solidaire, je ne l'ai jamais été, de la manœuvre qui a abouti hors de ma présence, après mon départ... Daladier était d'accord avec moi... Il m'a soutenu. Il n'a pas voulu que Garnier parlât...

Mais dans ce vaste cabinet qu'aucune rumeur du dehors ne vient encore troubler, devant le bureau méthodique qui sépare M. Herriot de M. Poincaré, assis, et qui n'a pas prié son collaborateur de prendre un siège, l'atmosphère est peu propice à une argumentation vacillante.

— La décision est prise, en tout cas, pour ce qui concerne le gouvernement, coupe sèchement le président du Conseil, qui ajoute : « Ce qui m'intéresse, c'est ce qui s'est passé au congrès pendant que vous y assistiez ; j'en reste à ce point des délibérations — sur lequel, d'ailleurs, des réserves s'imposent. Un nouveau pas est franchi dans la voie de l'hostilité. La solidarité ministérielle n'existe plus, ni l'autorité. La démission du cabinet est rendue inévitable. Je crois que Sarraut s'accordera aisément avec vous, Perrier et Queuille, sur les termes de la lettre de démission commune *que j'attends.*

C'est tout. M. Poincaré n'a pas besoin de définir l'esprit d'un tel document. Cet homme malléable mais patriote, et capable d'un entêtement soudain, a, ce matin, une voix particulièrement âpre. Chacun de ses mots semble composé des syllabes acérées. C'est l'irrévocable. M. Herriot part. Il s'attarde, une seconde, inconsciemment, à regarder les hautes fenêtres silencieuses, provinciales, si blanches, si

hautes derrière leur tulle. Puis il s'en va, un pli aux coins des lèvres.

*
* *

A la présidence de la République, cela ne va pas tout seul. Le chef de l'État, l'homme qui, en 1913, ne connaissait dans l'univers créé que les « républicains de goche », prend presque figure, à cette heure, de mainteneur national.

— Il faut rester avec tous les ministres non démissionnaires, répète M. Doumergue au président du Conseil, et, contre une habitude qu'il respecte scrupuleusement lors de chaque délibération gouvernementale, il est en simple veston bleu ; il taquine son monocle avec une nervosité familière, abandonnée, comme s'il voulait bien montrer que tout cela n'est pas sérieux, qu'il se refuse à y croire, et que d'ailleurs il a son mot à dire avant tout, et à faire écouter... Le chef de l'État ajoute : « Pourquoi ne vous présenteriez-vous pas, cet après-midi, devant les Chambres, sans vos collègues défaillants? »

Un instant après, M. Doumergue laisse M. Poincaré présider seul son cabinet amputé des quatre membres marqués d'un triangle rouge, à l'épaule, par la rue de Valois.

Un conseil de cabinet à l'Élysée, et tenu par un ancien président de la République, cela ne s'était jamais vu... mais qu'est la coutume quand le jeu constitutionnel est foulé aux pieds par quelques comitards d'arrondissement — et qui font loi !...

Pendant ce temps, un homme traverse, à la Chambre, la salle des Pas-Perdus, celle des Quatre-Colonnes, pénètre dans les couloirs intérieurs, et, après avoir téléphoné à Angers pour annoncer la réussite du « coup », effectue le même trajet en sens inverse, narquois et congestionné, gagne la cour du Palais-Bourbon, franchit les grilles, monte dans un taxi qui l'attend, et disparaît par le boulevard Saint-Germain. Cet homme, c'est M. Léon Meyer.

*
* *

L'après-midi au Parlement. Rentrée animée. Séance morne. Côté couloirs : au Sénat, colère et stupeur ; à la Chambre, où les exterminateurs d'Angers font défaut, c'est la confusion la plus grande, l'atmosphère médiocre et trouble particulière aux heures de crise. Un coup de Caillaux? Un

coup de Briand? Visiblement, cette législature amorphe est désaxée par la nouvelle. Et, plus que vers les réactions de groupes, que MM. Malvy et Daladier, absents, ne galvanisent point, les préoccupations se tournent du côté de la Bourse, car les souvenirs de 1926 sont plus proches qu'on ne croit. M. Vincent Auriol passe, le cheveu en bataille, le regard inégal mais luisant, les bras en l'air. « Participer, nous? Vous n'y pensez pas... » La succession apparaît déjà lourde.

Pour éviter toute panique sur le marché français et sur les transactions à l'intérieur, un mot d'ordre parcourt les milieux économiques et bancaires, ainsi que les salles de rédaction : « Poincaré restera... » Alors tout se borne à une baisse légère des fonds d'État français et des établissements de crédit. Pourtant des achats massifs de livres sterling ayant été effectués, la Banque a dû freiner avec des dollars. A combien se monte la note? Des émissaires mystérieux, qui ne paraissent à la Chambre qu'en période incertaine mais que les journalistes connaissent bien, signalent que la transmission des dépêches annonçant à l'étranger la crise ministérielle a subi plus de deux heures de retard. Censure en prévision des ordres de Bourse...

Le petit jeu des noms, des pronostics, vient de s'ouvrir. Mais M. Doumergue, qui s'est borné à faire mander MM. Doumer et Bouisson, ne commencera que demain ses consultations.

Onze heures du soir. Toute la vie publique s'est réfugiée dans les imprimeries des journaux. Les rotatives seules ont la parole. Les éditoriaux « roulent ».

Les journées du mardi, du mercredi, se passent dans l'attente. Sans angoisse précise, définie. L'opinion publique, qui ne sait pas combien la vie des politiciens est peu ouverte sur celle de la rue, ne croit pas que la crise soit sérieuse. « Poincaré, répète le Français moyen, reviendra dans huit jours, quand les autres essais de combinaison auront échoué... » Et, paisible, il attend...

Seuls, les professionnels de la politique et du journalisme enregistrent les rumeurs que l'on propage. Un cabinet d'affaires Clémentel? Les « affaires » sont trop graves pour que l'on y songe. Un cabinet Steeg? A tous, cela semble une gageure. Un cabinet Raoul Péret? Les fantaisistes seuls retiennent cette hypothèse. Un cabinet Briand? Hé, hé... Avec Loucheur, Tardieu, Chéron... Et l'on voit, justement,

la silhouette négligée et matoise de M. Pierre Laval qui, la main facile, vient tâter le terrain, prendre le vent, recueillir les bruits, enregistrer les tendances dans les couloirs.

Pendant ce temps, à l'Élysée, M. Doumergue reçoit, reçoit, reçoit. Il amuse le tapis. Les députés, les sénateurs se succèdent, sans interruption, en théorie banale, dans la brume grise et sans âme ; tous s'obstinent à ne rien dire, mais ils s'attachent à poser opportunément devant l'objectif des photographes. Un seul visiteur part si brusquement qu'il n'a pu être « pris » : M. Moreau, gouverneur de la Banque de France.

Sauf les socialistes, tous les appelés — dans l'espoir d'être élus? — désignent M. Poincaré pour résoudre les difficultés de l'heure.

*
* *

Jeudi. Les choses se gâtent. Les chefs de file de l'ancien Cartel, convoqués par M. Violette, n'ont même pas réussi à se mettre d'accord sur les conditions de leur délibération. Chaque groupe, depuis la gauche radicale jusqu'aux affidés de M. Blum, a piétiné, hésité, discuté dans une stérile atmosphère de haine, de méfiance, de suspicion et de marchandage, ne cherchant que le plus profitable moyen de traîner le pays sur la claie et de vider les caisses de l'État.

Et il y a séance. Une séance pré-révolutionnaire, exactement.

Le cas Rossé-Ricklin est à l'ordre du jour. La déchéance des deux autonomistes va être prononcée, en l'absence de tout gouvernement. Le Parlement étale sans vergogne le spectacle de sa décomposition jusque sur le banc des ministres qu'occupent, tour à tour, des députés de droite et des députés communistes, au milieu d'un tapage infernal, sous l'œil du « président technicien » débordé, et qui, finalement, lève la séance sans fixer de date pour la reprise...

Le soir, à Magic-City, un certain nombre de membres de l'Union républicaine démocratique et de divers groupements nationaux tiennent une réunion « de protestation contre le coup de force d'Angers ». Quoique improvisée, la manifestation obtient un réel succès de foule, et la journée finit, nerveuse, presque brutale, sous l'éclat électrique de soixante lustres forains...

Que s'est-il passé, depuis trois jours, derrière la toile du

décor? Rien. Un article académique de M. Blum, au *Populaire*. Mais quelque chose se prépare...

*
* *

Vendredi, sept heures du soir. M. Poincaré ayant accepté à midi de former le ministère, a convoqué tous ses anciens collaborateurs (sauf M. Herriot) et le maréchal Foch, qui, venu en civil, alors que nul ne l'attendait, n'est pas immédiatement reconnu par les journalistes, sur ce large perron du ministère des Finances qu'il gravit lestement, seul.

L'expression « ministère de l'Armistice » est envisagée pour la première fois. Un familier de M. Poincaré nous accueille dans son bureau du Louvre et nous dit textuellement ceci : « Je suis en mesure de vous assurer que le président fera tout son possible pour que la France n'achève pas la célébration de l'armistice en pleine carence du pouvoir. »

Sept heures trente. MM. Queuille et Chéron paraissent sur le grand palier de l'escalier du ministère, au premier étage. Ils partent. Déjà?

Le fait sera officiel demain : M. Queuille a été mandaté par M. Poincaré pour servir d'agent de liaison entre ses amis radicaux-socialistes et le chef du gouvernement éventuel. Désormais les événements vont se précipiter.

M. Queuille ne perd pas de temps. Après avoir dîné avec M. Daladier dans un restaurant voisin de la place de l'Alma, tous deux se rendent à la Chambre où ils doivent se retrouver avec MM. Malvy, Montigny et, exceptionnellement, M. Caillaux. Ce dernier, redoutant que l'entrevue soit connue de la presse, s'abstient, à la réflexion, d'y participer. Il ne tient pas trop à être mêlé aux polémiques qui suivent l'affaire d'Angers. De mauvais bruits lui sont parvenus, du Sénat, sur son siège à la Commission des finances.

*
* *

MM. Daladier, Malvy, Montigny, Queuille et plusieurs autres membres du groupe radical — les plus acharnés, par quel hasard? — délibèrent, dans le sixième bureau. M. Montigny fait tache par son élégance. Il est en smoking, ayant quitté, pour venir, un cinéma des grands boulevards. La liaison téléphonique est établie, en permanence, avec M. Albert Sarraut, la participation de MM. Herriot et Per-

rier au cabinet de demain étant, elle, mise tout à fait hors de cause.

— Il faudrait avoir l'avis de Lamoureux, suggère M. Daladier.

Mais le téléphone est muet chez le député de l'Allier, qui est allé chasser près d'Orléans.

Enfin, à minuit, les « conjurés » se séparent. Tous sont d'accord en principe pour demander à M. Poincaré de fournir au groupe des précisions sur les six points suivants directement inspirés du vœu adopté à Angers :

Remise à un examen de techniciens de la question des fortifications de l'Est et des crédits militaires : école unique ; prise en considération, comme base de réformes sociales, du programme minimum de la C. G. T. ; disjonction des articles 70 et 71 de la loi de finances ; accentuation d'une politique locarnienne ; admission des propositions retenues par la Commission des finances en ce qui concerne les abattements à la base relatifs aux petits commerçants et aux petits agriculteurs. M. Queuille est chargé de porter cette réponse, dès le lendemain, à 9 heures, à la présidence du Conseil : M. Daladier l'a rédigée sous forme de note-aide-mémoire, dont il conserve un double.

Les radicaux ne pourront écarter le calice : les articles 70 et 71 mis au point par MM. Tardieu et Canet sur une table du restaurant Larue (déjeuner du 31 octobre).

Les « plénipotentiaires » quittent la Chambre par la place du Palais-Bourbon, solitaire et froide, autour de cette déesse sculptée sans art, la Loi, qui tourne obstinément le dos au Palais-Bourbon...

Les deux huissiers de service cessent de tambouriner les vitres du salon des Quatre-Colonnes... Une minute après, la tache lumineuse des fenêtres reflétées en face, sur le gravier de la cour, a disparu.

Samedi après-midi. Pendant que les radicaux examinent les concessions accordées par M. Poincaré sur les points qui lui ont été soumis, deux faits capitaux modifient la situation ; d'abord M. Briand a fait venir ce matin son médecin, le docteur Emery, et lui a demandé : « Suis-je physiquement capable d'assumer le pouvoir? » Le diagnostic porté a été prompt : « Vous allez mieux, beaucoup mieux. Mais un surcroît de fatigue compromettrait tout, irrémédiablement. » Le ministre des Affaires étrangères, que son

état de santé préoccupe, n'insiste pas. Ensuite les ministres « non démissionnaires » décident de mettre leur portefeuille respectif à la disposition de M. Poincaré « pour le faciliter dans sa tâche ». Certains parlementaires voient là, aussitôt, une manœuvre de politique intérieure contre M. Marin. C'est, en effet, le député de la Meurthe-et-Moselle qui est visé, dans la mesure où on le sait irréductible sur la question des dettes, qui domine toute la crise... La tactique, utilisée pour de basses fins partisanes, répugne à M. Tardieu, qui ne le dissimule point.

Cinq heures. Le groupe radical discute, encore, toujours... C'est sa raison d'être. M. Malvy est demandé, en qualité de président de la Commission des finances, à la présidence du Conseil. Il part aussitôt, accompagné de M. de Chappedelaine.

L'entretien se prolonge. Les journalistes s'impatientent. Vainement, d'ailleurs... M. Malvy se méfie d'eux, et, à 7 heures, il quitte le ministère par l'escalier D, qui aboutit sous la voûte d'entrée, afin d'échapper aux questions que la presse s'apprête à lui poser...

L'ancien condamné de la Haute-Cour n'a pas l'air content. Chargé par ses amis de demander des « précisions » — on imagine ce qu'elles pouvaient être — il ne réussit pas à cacher sa déconvenue et se borne à déclarer que les pourparlers ne subissent pas d'interruption... Ce qu'il n'avoue pas, c'est qu'en sortant de chez M. Poincaré il a rencontré deux membres influents du cabinet éventuel qui ne lui ont pas caché leur volonté de faire aboutir la combinaison, coûte que coûte.

Un bruit circule, résumé en une formule qui deviendra celle de demain : la « concorde républicaine » — mais non plus « l'union nationale » — sera réalisée malgré les radicaux.

*
* *

Neuf heures. Tous les ministres d'hier arrivent rue de Rivoli, sauf MM. Périer, Herriot et Marin. Là, M. Poincaré s'épuise à convaincre ses collaborateurs, dont la plupart demeurent sceptiques, de la possibilité d'aboutir avec le concours des radicaux. Trois heures s'écoulent ainsi. A minuit, le « conseil de cabinet » prend fin. MM. Leygues et Chéron sortent les premiers. Ils résument ainsi leur opinion : « Tout est *réglé*. Tout sera terminé demain. Notre impression est bonne. »

Bientôt paraît M. Poincaré, qu'escorte M. Ribière. Le président du Conseil porte sur son visage les traces d'une fatigue mélancolique, sinon désabusée. Aux journalistes qui l'entourent, M. Poincaré déclare avec un petit geste de la main droite où se trahit son combat intérieur, sinon quelque désarroi : « Tardieu va vous remettre un communiqué... — Est-il bon? — On ne peut pas dire qu'il soit mauvais... »

M. Lucien Lamoureux, député de l'Allier, tient, de son terroir natal, la simplicité retorse et la ténacité paisible. Il s'est fait, dans les divers milieux parlementaires, une réputation de radical pondéré et de technicien financier à laquelle il tient. En outre, fils d'un proscrit du Deux-Décembre, sa position au sein des Valoisiens n'est pas dépourvue d'un certain panache qui lui vaut quelque indépendance. Il est bien loin des adroits marchandages, en ce moment ! Voyez comme il dort, à Orléans, dans la chambre d'hôtel où il prend un copieux repos afin de chasser, dès l'aube, dans les taillis qu'entoure la boucle de la Loire !... Minuit dix... Soudain, un coup de téléphone retentit, et, dans un demi-sommeil, M. Lamoureux reconnaît la voix de M. Loucheur : « Dites-moi, cher ami, vous acceptez le portefeuille des Travaux publics, n'est-ce pas? » Un instant d' « ébrouement », puis : « Mais, aurai-je l'assentiment de mon groupe? — Vous l'aurez, et, d'ailleurs, le président ne vous recevra, demain, que lorsque vous aurez consulté vos amis. — Entendu, alors, je serai à Paris à 8 heures. » Ici la voix de l'interlocuteur, au bout du fil, change. M. Tardieu parle : « Prends une auto, dit-il à M. Lamoureux. J'ai consulté l'indicateur, tu ne pourrais pas être à Paris en temps utile... »

*
* *

Dix heures du matin. Paris s'apprête à fêter l'armistice. Une bise aigre ; la pluie enveloppe les places, les boulevards, les rues... Une atmosphère triste et grave règne sur la ville.

Dans la salle des Pas-Perdus, au Palais-Bourbon, un homme se promène, seul : M. Pfeiffer, secrétaire général du parti radical-socialiste. A son regard, quand on l'interroge, on discerne bien vite que la collaboration de ses amis sera définitivement refusée, au cinquième ministère Poincaré,

et que l'autorisation ne sera pas donnée à MM. Queuille, Lamoureux, André Hesse et Sarraut, d'accepter respectivement les portefeuilles de l'Agriculture, de l'Instruction publique, des Colonies et de l'Intérieur.

Toussant, reniflant, pestant, M. Daladier survient, puis M. Hesse, qui frémit à l'idée de voir échapper un portefeuille, et M. Ducos, et M. Malvy, M. François-Albert, M. Montigny, d'autres encore, sans oublier M. Jacques-Louis Dumesnil, auquel on n'a rien offert.

Onze heures. La minute de silence... Partout, l'immobilité subite de la vie publique étreint les choses et les hommes... Dix ans depuis l'armistice... C'est l'heure que cinquante radicaux, tyranneaux d'un parti sans âme mais que ses appétits poignent, ont choisie pour palabrer sur l'Union nationale, et pour tenter de l'anéantir...

Mais deux heures avant, il s'est passé à l'Élysée, une scène qui va déterminer et précipiter l'issue de la crise !

M. Poincaré est venu rendre compte à M. Doumergue de l'état de ses pourparlers. Ici se place une entrevue historique que certains informateurs ont située sous l'Arc-de-Triomphe, ce qui est inexact.

Le président du Conseil expose au chef de l'État les motifs de l'incertitude où il est encore, et son intention de renoncer à former le cabinet si les radicaux lui refusent leur concours. Le président de la République passe à l'offensive, et répond : « Ce n'est pas pour le Parlement que vous faites un gouvernement, c'est pour le pays. Après tout, les radicaux-socialistes vous ont toujours tendu des chausse-trapes... *Vous ne leur devez rien, ni moi non plus.* (M. Doumergue se souvient du 13 juin 1924.) Les affaires d'Europe, l'état actuel de la vie politique en France, vous rendent en ce moment indispensable. Nulle autorité ne peut rivaliser avec la vôtre ; il y a à résoudre la question des réparations et celle des dettes, sans parler du redressement financier à poursuivre : si vous persistiez dans votre résolution d'abandonner la partie, je saisirais les Chambres d'un appel avant de pressentir qui que ce soit pour vous succéder...»

Ces déclarations ont fortement ému M. Poincaré. Mais l'historien devra noter qu'un idéal politique cher au président du Conseil vient d'être détruit, et qu'il en ressent une lourde amertume. Revenu au Louvre, il ne fait part de ses impressions à personne, et, jusqu'à midi dix, heure à laquelle

prend fin son examen de la situation avec MM. Chéron, Tardieu, Barthou, Leygues, Briand, Oberkirch et Loucheur, il ne souffle mot de sa décision, qui est prise.

Elle est prise... Néanmoins M. Poincaré met encore tout en œuvre pour éviter de s'y résoudre. A 11 h. 40, il s'est momentanément séparé de ses collaborateurs pour recevoir MM. Queuille et Lamoureux. Il est tombé d'accord avec eux sur l'essentiel du « marché ». La Commission des Finances, notamment, recevra satisfaction, et il est entendu que M. Lamoureux, s'installant rue de Grenelle, pourra affirmer : « Je continue la politique d'Herriot ». Sur le point précis de l'école unique, un instant abordé, M. Poincaré s'est borné à dire : « C'est une formule équivoque qu'il est préférable de ne point employer... »

Midi. Le président fait introduire, à nouveau, les ministres « sûrs ». Puis, tous se séparent afin d'aller à la cérémonie commémorative de l'armistice qui doit se dérouler à une heure et demie, à l'Étoile. « La crise ne va pas nous empêcher de déjeuner, » a dit M. Tardieu en souriant.

*
* *

Midi 25. Un coup de sonnette, suivi d'une quadruple visite, interrompt le repas de M. Poincaré, rue Marbeau. MM. Queuille, Hesse et Sarraut viennent lui apporter la réponse définitive de leur groupe : « Non. » La conversation, en conséquence, est vite terminée...

Les quatre délégués quittent le domicile du président avec des attitudes diverses. Sous son ample pardessus gris clair, M. Lamoureux reste un philosophe rural du Bourbonnais. M. Queuille sourit, il sourit toujours ; M. Sarraut ne songe pas à dissimuler son irritation. Quant à M. Hesse, il a presque les larmes aux yeux, les larmes d'un vieil enfant dont l'ambition toujours docile est refoulée. M. Poincaré a dit : « Je ferai le ministère sans les radicaux, » exécutant l'engagement pris avec M. Doumergue, en prévision de circonstances qu'il ne croyait pas voir se réaliser...

Midi 55. L'Étoile... Arrivée de MM. Doumergue, Doumer, Bouisson... Le « gouvernement provisoire », sauf MM. Herriot, Queuille, Perrier, Marin... Les maréchaux : voici Foch et Pétain... Après l'hommage devant la Flamme, les officiels, répartis dans deux tribunes, dressées sur le terre-plein, assistent au défilé des troupes : musique, Polytechnique,

Saint-Cyr, les troupes du gouvernement militaire, les deux cents drapeaux des régiments dissous, les Portugais groupés autour de leur étendard vert et rouge, et les mutilés...

La cérémonie s'achève. Pendant que M. Poincaré se dirige vers sa voiture, il se trouve près de M. Doumergue, qui se rend à la sienne. Le public, tout proche, acclame le président du Conseil, à qui les mutilés, il y a deux minutes, ont adressé de discrets vivats. Le président de la République dit alors au sénateur de la Meuse : « Vous entendez ces applaudissements, ces cris? C'est pour vous. Donnez-leur satisfaction. » Et, accentuant son instance de ce matin, il ajoute affectueusement : « J'y compte... »

A quelques mètres de là, M. Sarraut confie à M. Tardieu ses craintes et, en termes assez crus, il demande : « Quel successeur aurai-je dans le fauteuil de l'Intérieur? » M. Chéron, qui est près d'eux, a entendu ; il prête l'oreille. M. Sarraut ajoute : « Au fait, Tardieu, pourquoi pas toi? » Tiens ! M. Chéron a disparu. Il est allé soumettre cette suggestion ingénieuse et hardie au président du Conseil, qui l'accueille favorablement. Dès ce moment, contre toutes les règles d'un jeu suranné, mais érigé en dogme démocratique, la place Beauvau échappe au parti radical...

Très loin, là-bas, vers la place de la Concorde, la foule énorme, dense, paisible — irrésistible, si elle voulait — jette son enthousiasme, à brassées, vers les coloniaux kaki qui défilent, trapus, solides, fidèles, sur le rythme de la *Sidi-Brahim*. Tout va aller vite, maintenant.

*
* *

Si l'intervention de M. Doumergue a été, dès le matin, le fait capital de la journée, la désignation éventuelle de M. Tardieu, à l'Intérieur, est un autre événement d'importance. Mais le principal intéressé hésite. A quatre heures, il est au ministère des Finances, avec M. Poincaré. Longuement, il arpente le cabinet du président du Conseil : Marraud est plus désigné que lui pour l'Intérieur, et Maginot n'y songe-t-il pas? Puis, brusquement, par un de ces revirements soudains, par un de ces réflexes audacieux dont il est coutumier, Tardieu accepte. A-t-il entrevu un rôle à jouer, une gageure à tenir, une possibilité de discipliner les puissances de presse et de finance, un moyen d'avoir la maîtrise de l'administration, de la police, de tenir la machine électorale,

les leviers de commande de l'État? Jouer les Constans serait assez dans sa manière, mais un Constans plus national, plus jeune, sans boulangisme et sans Toulouse, et qui a fait la guerre. Allons ! « Il faut accepter, Tardieu, » insiste M. Poincaré. Tous les ministres, qui arrivent tour à tour : M. Bonnefous, son télégramme de convocation à la main ; M. Marraud, qui doute de sa compétence universitaire ; M. Loucheur, plus agité que jamais, font chorus... C'est fait. Le député de Belfort, à qui n'échappent pas les risques personnels de l'entreprise, l'accepte, et il est permis de croire que ce lieutenant de Clemenceau, écœuré par sept jours de tractations obscures, obéit alors à l'appel intérieur de son patriotisme.

Alors, les coups de téléphone se succèdent. MM. Tardieu et Poincaré, penchés sur l'Annuaire, cherchent des numéros car il faut aboutir vite. Pour donner au cabinet l'orientation à gauche qui est nécessaire on va, jetant un pont pardessus les radicaux (et après les refus de MM. Louis Soulié et René Besnard), incorporer au gouvernement cinq républicains socialistes. Deux en font déjà partie : MM. Tardieu et Briand. Trois autres vont être priés de se joindre à eux : MM. Forgeot, Antériou, Hennessy...

M. Forgeot, absent de Paris, est atteint, par hasard, dans les Ardennes, où il chassait (Saint Hubert a joué un grand rôle dans cette crise). M. Antériou est rejoint sur un quai de gare de la Drôme, à Valence exactement ; il était six heures du soir. M. Hennessy prend immédiatement le train à Berne. M. A. François-Poncet, désigné comme sous-secrétaire d'État, apprend la nouvelle au cours d'un dîner chez sa mère, et c'est un neveu de M. Germain Martin, expert sans-filiste, qui, ayant su par radio la « promotion » de son oncle, la lui téléphone, à 6 h. 40. Les méthodes modernes ont accéléré le dénouement de la partie.

Sept heures vingt. M. Poincaré repart pour l'Élysée. Il quitte le ministère des Finances, après tous ses collaborateurs. Sa voiture franchit le porche au milieu d'une double haie de curieux — public du dimanche — qui l'acclame.

Reconnu place des Pyramides, il est l'objet d'une manifestation spontanée de sympathie. Le même fait se renouvelle lors du passage de l'automobile du président du Conseil sur la place de la Concorde. Un encombrement de voitures oblige l'auto à ralentir. La foule des promeneurs,

assez nombreuse en cet endroit, reconnaît M. Poincaré et entoure la voiture en criant sa joie, car déjà la nouvelle du succès de la combinaison a précédé le communiqué officiel, annoncé pour ce soir. Le président du Conseil doit se pencher à la portière et, de la main, remercie. Puis, la voiture du président repart vers l'Élysée, où elle arrive à 7 heures.

M. Poincaré est immédiatement introduit auprès de M. Doumergue. L'entretien dure jusqu'à 7 h. 30. La crise est finie.

*
* *

Neuf heures. Après une brève délibération rue de Rivoli, tous les ministres, sauf M. Bonnefous, empêché par des obligations de famille, et MM. Hennessy, Forgeot et Antériou qui n'ont point encore regagné Paris, mais dont l'acceptation est officielle, se préparent à se rendre à l'Élysée. Pendant ce temps, sur l'écran des cinémas des boulevards la liste des membres du nouveau cabinet est projetée. M. Caillaux est hué copieusement, partout...

A 11 heures la visite protocolaire à l'Élysée prend fin. Une détente heureuse se lit sur les visages. Entre les membres de la presse, sur la brèche depuis sept jours pleins, et les ministres règne la plus franche cordialité... Les voitures avancent ; les phares balaient le sable de la cour d'honneur. M. Chéron, qui n'a pas quitté son « tube » depuis le matin, a l'air d'un notaire qui vient de signer un bon contrat. M. Tardieu est harcelé de questions auxquelles il répond sans les satisfaire et M. Poincaré baptise son cinquième cabinet en le nommant « le ministère de l'Armistice ».

*
* *

15 novembre. Le gouvernement se présente devant les Chambres. Attaques de MM. Renaudel et Vincent-Auriol. Abstention des radicaux, en masse. Mais la gauche radicale a voté, presque tout entière, la confiance. La majorité est acquise. Les manœuvres sont préparées ailleurs, hors de l'hémicycle. Demain M. Paul-Boncour passera une corde, que des comparses espèrent mortelle, au cou du gouvernement.

GAETAN SANVOISIN.

# Aimer après la mort

Cécile Sauvage (1883-1927) — en qui Léon Daudet saluait naguère une poétesse unique, « la première de ce temps » — n'a publié, pendant sa courte vie, que deux recueils de vers : *Tandis que la terre tourne* et *le Vallon*, qui nous la montrent bucolique et amoureuse d'un pur et simple amour. Mais elle a laissé des pages inédites qui nous révèlent, par delà le tombeau, sous quel signe céleste Cécile Sauvage plaça son dernier chant ; tel ce drame lyrique *Aimer après la mort*, dont nous publions ici l'une des plus émouvantes scènes.

Le titre en est emprunté à Calderon et l'idée en a été fournie par un récit de Ginès Pérès de Hita. Cécile Sauvage a transformé le sujet en lui donnant une atmosphère mystique et en faisant de ses héros, nés dans la religion musulmane, des chrétiens tout récemment convertis. Ainsi, bien qu'elle fût devenue chrétienne, Maléha, fiancée de Touzani, a été tuée par un soldat espagnol, lors du sac de Galéra. Touzani, devenu chrétien lui aussi, a juré de la venger. L'âme de Maléha lui apparaît parmi le chœur des anges et lui rappelle le précepte divin du pardon des offenses :

LE CHŒUR DES ANGES

*A l'horizon des temps, sur les pures collines,*
*Dans la sainte splendeur des campagnes divines,*
*Mêlons légèrement notre angélique accord;*
*Célébrons le bonheur qui transporte le corps,*
*L'être enfin dépouillé de sa robe charnelle*
*Et qui monte tout droit vers le jour comme une aile.*

*Célébrons les matins du printemps éternel;*
*Il est des lis, il est des jacinthes du ciel*
*Dont nos pieds lumineux n'inclinent pas la grâce;*
*L'herbe d'en haut ne peut flétrir quand on y passe.*
*Mais qu'il est beau d'ouïr les musiques que font*
*Nos immatériels et rêveurs violons,*
*Nos harpes et nos luths, nos flûtes immortelles.*
*Anges, couronnons-nous de la fleur des prunelles,*
*De la fleur d'amandier, de celle du pêcher,*
*Teintes du feu d'aurore au sublime verger.*
*L'invisible rayon de nos hautes pensées*
*Prend la terre et la vie et les tient embrasées.*

TOUZANI

*Quel est ce chant lointain d'amour surnaturel*
*Qui descend sur mon cœur comme un souffle du ciel?*
*Est-ce un rêve qui vient consoler ma misère?*

(Maléha apparaît au-devant des anges.)

*Te vois-je, Maléha, debout dans la lumière?*
*Est-ce bien toi, ma sœur, ou mes yeux abusés*
*Dessinent-ils en l'air l'objet de mes pensées?*
*C'est ta forme que vêt une splendeur nouvelle.*

MALÉHA

*Tu ne te trompes pas, c'est ma forme immortelle.*

TOUZANI

*Oh! ta voix, qu'elle est pure, on dirait la chanson*
*Muette sur les fleurs d'un céleste rayon.*

MALÉHA

*Dieu permet que la voix du ciel passe en ma bouche*
*Afin de mettre un baume à ton mal qui le touche.*
*Je me souviens, ami, de nos jeunes bonheurs.*
*Regarde mon sourire au-dessus de tes pleurs.*

TOUZANI

*Je te vois, mais l'éclat de tes grâces hautaines*
*Abaisse, malgré moi, mes paupières humaines.*
*Je suis saisi d'effroi dans mon nouveau bonheur,*
*Un étrange mystère environne mon cœur;*
*Plus que je ne la vois, je ressens ta présence.*

MALÉHA

*Vois mon corps glorieux dans sa divine essence.*
*Dieu m'a donné le ciel, mérité par ma mort,*
*Et de plus de beauté voulut combler le corps.*

TOUZANI

*Toi qui fus, Maléha, sur la terre aussi belle,*
*Sois proche, prends pitié de ma lourdeur charnelle;*
*Ma chair est lourde auprès des rayons de ta chair,*
*Et je crains de troubler d'un regard ton front clair.*

MALÉHA

*Si tu ne peux me voir dans toute ma lumière,*
*C'est qu'un ressentiment étouffe ta prière.*
*Seul l'élan d'un cœur pur arrive jusqu'à Dieu,*
*Et je sais quelle nuit pèse encor sur tes yeux.*

TOUZANI

*Que veux-tu dire, ô Maléha, ma bien-aimée?*
*Ne dois-je pas pleurer ta mort prématurée?*
*Ne sens-tu plus toi-même et l'outrage et l'horreur*
*D'une pareille fin?*

MALÉHA

*Rien ne pèse à mon cœur,*
*Sinon le triste émoi de sentir ta misère.*
*Tu ne sais pas encor que la mort est légère.*
*La douleur d'ici-bas et sa félicité*
*Ne sont rien pour mon âme; au-dessus de l'été*
*Et des terrestres jours vole ma destinée.*

TOUZANI

*Tu n'as donc plus d'amour?*

MALÉHA

*Vois, pauvre âme enchaînée,*
*Mon regard lumineux et tu me comprendras.*
*Je t'aime plus qu'au jour, dans un si noble état*
*Que rien n'existe plus de tendre sur la terre*
*S'il le faut comparer à mon tendre mystère.*
*Je te vois comme une eau transparente en son cours,*
*Je mêle ma ferveur à tes regrets d'amour.*
*Je vois, mon Touzani, comme ton âme est belle :*
*Elle brillait devant ma dépouille mortelle*

*Où tu fus si tremblant et si respectueux*
*Et mon âme a béni l'émoi mystérieux*
*De pudeur et d'effroi qui retint sur ta bouche*
*Les baisers que l'amour rêvait pour notre couche.*

TOUZANI

*Ah! ne m'évoque pas ce souvenir cruel;*
*En moi l'âme est saignante et l'amour est charnel.*
*Au seul mot de baiser tout mon être s'enivre;*
*Je ne suis pas guéri de la douceur de vivre.*
*C'est un amour farouche et du ciel inconnu*
*Qui fait pleurer ma chair et ronge mon sein nu.*
*Vois la soif de mes yeux et la soif de mes veines;*
*Oh! boire, Maléha, dans tes sources sereines,*
*Me perdre dans l'exil de toute ta beauté!*

MALÉHA

*Ton âme doit atteindre à la sérénité.*
*Mon amour, tu viendras, las de tes pauvres gestes,*
*Goûter l'effusion des sentiments célestes;*
*Encor tout possédé des biens matériels,*
*Un jour tu connaîtras les vœux incorporels;*
*Ton oreille vivra d'une autre mélodie*
*Que celle fugitive et triste de la vie.*
*Effusion de sang, effusion d'amour,*
*Effusion de pleurs s'épandent tour à tour*
*Au pied de Dieu pour que la chair s'évanouisse;*
*La chair doit se flétrir pour que l'amour fleurisse,*
*Qu'elle fleurisse au pur séjour de la clarté*
*Et qu'elle goûte en Dieu toute félicité.*

TOUZANI

*Mais alors notre vie est inutile et vaine?*

MALÉHA

*Qui mesure l'amour a mesuré la haine;*
*Il faut avoir vécu pour comprendre la mort*
*Et pour avoir une âme il faut avoir un corps.*

TOUZANI

*Pourquoi naître et marcher sur la terre accablée?*

MALÉHA

*Pour connaître l'amour, pour emplir la pensée*
*Du chant de l'univers et que ce chant devienne*
*L'hymne au pied du Seigneur de toute l'âme humaine.*

TOUZANI

*Je ne peux suivre encor ton parler merveilleux;*
*Et je suis comme aveugle, hélas! malgré mes yeux.*

MALÊHA

*Mais tu sauras un jour quelles sont mes délices*
*Et comment de l'amour céleste les prémices*
*Ont transporté mon âme en des parfums si doux.*
*C'est dans le sein de Dieu que tu vis, mon époux;*
*J'y retrouve le chant de toute créature,*
*Il m'embrasse et son cœur m'est toute la nature.*

LE CHŒUR DES ANGES

*A ce parler divin joignons nos flûtes pures,*
*Sur l'horizon lointain des célestes bonheurs,*
*Plus haut que le soleil, plus haut que les douleurs,*
*Où s'écoule et s'éveille en d'autres harmonies*
*Que celles d'ici-bas le concert de la vie.*
*Salut, vie éternelle où les cœurs et les cœurs*
*Se mirent dans l'amour de leurs propres lueurs!*
*Invisibles baisers de l'âme que les nôtres!*
*Transparent à lui-même et transparent aux autres,*
*Le regard s'y repaît d'un suave rayon;*
*Tout lui devient lumière en la seule raison;*
*L'univers se dévoile, il nage en l'onde pure*
*De cet esprit d'amour qui contient la nature.*

TOUZANI

*Vers les cimes du ciel je me sens transporté.*
*Mais j'ai le cœur empli des fêtes de l'été,*
*Je songe aux raisins bleus dans leur riche feuillage,*
*Aux roses de l'amour, au printemps de mon âge.*
*Le jardin de la terre aurait été si doux*
*Si j'avais pu rêver, mon front sur tes genoux.*
*Ton être est rayonnant au-dessus de ma fange,*
*Tout te paraît léger d'un bonheur sans mélange;*

*Le chant pur de l'idée et l'éclair de l'amour*
*Sont ton unique soin dans le divin séjour;*
*Moi, je suis lourd de vie et je tiens à la terre,*
*Je suis enfant d'un ciel où le soleil m'éclaire*
*Et l'ombre de la chair m'empêche de te voir,*
*O toi dont l'être au jour paraît comme un miroir.*
*Les baisers retenus me dévorent les lèvres,*
*Mes regards sont chargés de langueurs et de fièvres,*
*Ils t'environnent de caresses, mes deux bras*
*Cherchent ta taille d'ange et, je le dis plus bas,*
*Je songe à ton beau sein aussi pur que la lune.*

MALÉHA

*Ta voix devient lointaine, hélas!*

TOUZANI

*Quelle infortune!*
*Tu me souris, j'implore et demeure étranger*
*Au cercle qui te prend dans son halo léger.*
*Ah! beau sylphe du ciel, souviens-toi que je t'aime,*
*Lumineuse clarté de ta tendresse même,*
*Suave esprit gardant la forme de ce corps*
*Qui ne s'est point flétri dans l'ombre de la mort.*
*Oui, je suivrai tes pas si doux dans la vallée*
*De l'harmonie où va notre âme désolée,*
*Mais pour me soutenir d'un rêve, embrasse-moi,*
*Que je sente un instant l'appuiement de tes doigts*
*Sur ma main et l'effleurement de ton haleine.*

MALÉHA

*Les morts sont sans baisers, ton espérance est vaine;*
*Le baiser que je donne est celui de l'esprit;*
*Tout cet esprit d'amour t'embrasse et te conduit;*
*Ne sens-tu pas comme il transsude de moi-même,*
*En longue effusion, vers ton être que j'aime?*
*Mon Touzani, réveille-toi dans ma clarté,*
*Renonce au bien terrestre, au Dieu de vérité*
*Fais-en le sacrifice, et ton âme légère*
*Montera d'un seul coup dans la pleine lumière.*
*D'un coup tu me verras, comme tu verras Dieu,*
*Oh! sans effort suprême et sans lever les yeux :*
*Tu nous verras, mon Touzani, comme on respire,*
*Ce sera le ciel nu quand la nuit se retire,*

*Tu nous contempleras, muet d'enivrement,*
*Et n'auras nul bonheur hors de ce sentiment.*

TOUZANI

*De Dieu viennent aussi nos tendresses humaines;*
*L'amour met un transport céleste dans nos veines.*

MALÉHA

*Oui, l'amour d'ici-bas est agréable au ciel;*
*Plus un cœur a d'amour, plus il est éternel*
*Et mieux fait pour se fondre aux ivresses célestes.*

TOUZANI

*Aimons-nous dans la mort comme aux heures terrestres.*

MALÉHA

*Devenons, toi sur terre, et moi qui tiens au ciel,*
*L'âme unique d'un corps qui se veut immortel.*
*Mêlons nos vœux d'amour ainsi qu'une prière*
*Qui s'élève plus haut et cherche la lumière,*
*En toute pureté, le cœur vivant du cœur,*
*Comme un parfum divin se nourrit de la fleur.*
*Tu me rendras l'émoi du soleil, des abeilles,*
*Mais par moi tu sauras de plus pures merveilles;*
*Je te ferai connaître en suaves accords*
*La musique d'en-haut qui transporte les corps,*
*Je mettrai dans ton cœur la science des anges*
*Dont les marches du jour supportent les phalanges,*
*Tu toucheras du doigt la plus haute beauté*
*Faite de tout l'amour dans toute la clarté.*

TOUZANI

*Hélas! Esprit du ciel, mon âme encore obscure*
*Peut-elle pénétrer ta sublime nature?*

MALÉHA

*Ne crois pas qu'au séjour où rayonnent les corps*
*La terre soit pour nous la poussière des morts*
*Telle que la conçoit ton humaine pensée.*
*De vos pures beautés le ciel garde l'idée.*
*De ce qui fut créé rien ne se perd en Dieu,*
*Du brin d'herbe au rayon qui passe dans les yeux.*
*Notre amour n'est pas mort parce que je suis morte;*
*Il ouvre devant toi sa lumineuse porte*

*Et dirige tes pas dans un monde inconnu*
*Où tu le trouveras dans son rêve absolu.*
*Tu connaîtras l'amour dans son plus vaste empire,*
*Sans vain baiser, sans voix; ma forme, mon sourire*
*Seront ta forme et ton sourire. Dans ton sein*
*Vivra le mouvement de mon souffle serein;*
*Nous serons un soupir, une seule pensée,*
*Une flamme qui monte à la flamme enlacée,*
*Dans une conscience, une lucidité*
*Dont seul l'éclair limpide a la rapidité.*
*Comme un souffle sur l'onde émet des cercles d'onde,*
*Mon âme éveillera la retraite profonde*
*De ton âme; de cercle en cercle lentement*
*Ton être vibrera de ce prolongement;*
*Un seul geste de moi déplaçant l'harmonie*
*Se répercutera dans l'onde de la vie,*
*Un seul geste de toi viendra me réveiller*
*Comme à l'aube levante ensemble on voit briller*
*Du même feu d'amour les perles de rosée*
*Où soudain la lueur du ciel s'est infusée.*

TOUZANI

*Mais comment concevoir l'être déshabillé*
*Du vêtement de chair dont l'amour l'a paré?*

MALÉHA

*L'amour céleste voit par l'âme souveraine*
*Se muer en clarté notre apparence humaine.*
*L'Écriture l'a dit : Tes yeux seront ouverts,*
*Rien ne te troublera du céleste univers.*

TOUZANI

*Je t'aime, Maléha, comme tu veux qu'on t'aime;*
*Je n'aurai plus vers toi, si blanche, un seul blasphème;*
*Tout mon être est prière, et aussi désespoir*
*Car je t'ai retrouvée et ne sais plus te voir.*

MALÉHA

*Ton âme est jeune en Dieu; tu ne peux me comprendre,*
*Mais mon chant de ton cœur saura se faire entendre.*
*Ne désespère pas, sois docile à ma voix.*

TOUZANI

*Ne puis-je t'embrasser une dernière fois?*

MALÉHA

*Je ne suis que pensée et la forme d'une âme.*

TOUZANI

*Ah! devais-tu mourir, mon seul bonheur, ma femme!*
*Pourquoi m'as-tu quitté? Quel mal avais-je fait?*

MALÉHA

*Dieu voulait qu'il en fût ainsi!*

TOUZANI

*Mais Il savait*
*Que mon cœur déchiré n'aurait plus de refuge.*

MALÉHA

*Souviens-toi que son cœur est ouvert au transfuge.*

TOUZANI

*Ah! je retrouverai le meurtrier maudit.*
*Tout finirait pour moi sans qu'il en fût puni!*

MALÉHA

*Si tu pouvais savoir qu'une tache en ton âme*
*Ternit mon vœu d'amour que ton amour réclame,*
*Mon Touzani; pourtant si tu pouvais savoir*
*Que ton être à mes yeux s'efface et devient noir*
*Si ton âme en beauté ne passe ton visage.*
*Je ne peux adorer que ta parfaite image :*
*Sois beau, sois pur afin de goûter dans ton cœur*
*L'unique amour qu'on trouve en la paix du Seigneur.*
*Sur les jours imparfaits notre âme se replie;*
*Elle rêve d'aller plus haut dans l'harmonie.*
*Nous voulons une joie, une âme, une beauté*
*Plus voisines toujours de notre éternité.*
*Notre cœur pour jamais envolé vers les cimes*
*Ne peut plus se nourrir qu'à des tables sublimes.*
*Rappelle, Touzani, tes matins innocents,*
*Sois sans haine et pareil aux sources du printemps,*
*Sois sans projets subtils ni sans vaines idées.*
*Hélas! je disparais de ces tristes vallées*
*Où Dieu me permettait de marcher sur tes pas,*
*Puisque ton âme hésite et ne me connaît pas.*

(Elle disparaît. Les anges s'évanouissent.)

CÉCILE SAUVAGE.

# Service de Renseignements

Le commandant Devilaine débarqua seul à Beyrouth, retour de congé. Mme Devilaine, malade au moment du départ, devait le rejoindre par le bateau suivant.

Le printemps de 1926 unissait les neiges du Liban aux neiges parfumées des arbres en fleurs. La naissante chaleur sortait de la mer comme une déesse heureuse. Le ciel calme s'appuyait dans le lointain à des côtes floues. Si Devilaine n'avait pas su par la lecture des radios du bord les difficultés chaque jour accrues de la situation, il aurait pu se laisser toucher par cette grâce molle et ce charme flexible du printemps levantin, croire les hommes aussi apaisés que la nature. Mais le Service des Renseignements forme son monde et un chef de bureau, après deux séjours, ne croit plus aux sourires d'une terre trop vieille.

Pendant son congé, le commandant lisait à peine les journaux. On n'y imprime sur la Syrie que des bêtises. On dirait que la France ne veut pas savoir et se contente éternellement de notions toutes faites. A quoi bon, n'est-ce pas, lire tous les jours que les troubles vont s'apaisant, que les chefs druses se ruent à la soumission en se frappant la poitrine et en chantant les louanges de la puissance mandataire, que la Syrie entière, à part quelques poignées d'extrémistes, ne souhaite que vivre en plein accord avec les représentants du mandat? Devilaine sait pour l'avoir appris de source sûre que tout n'est pas si facile, qu'il ne faut accuser absolument ni les mandataires ni les meneurs, qu'il y a sur le sol d'Orient des causes plus profondes que les fautes des uns ou les rancunes des autres, des fatalités venues du

fond des siècles, et que les yeux occidentaux savent rarement discerner.

Et puis Devilaine est triste, sa femme est souffrante à Marseille d'on ne sait pas bien quoi. Les femmes, comme la Syrie, sont compliquées et ne savent pas souffrir simplement. Pourrait-elle prendre le prochain bateau?

Dans le bureau du colonel directeur du S. R. du Levant, Devilaine écoutait sans surprise son chef dire des choses graves. Il savait bien que la situation n'était pas rétablie. Sa tristesse en ce moment se complaisait aux mauvaises nouvelles et y trouvait un secret réconfort. Un instant, le goût des catastrophes que chaque homme porte en soi se satisfit à pousser aux extrêmes de sombres pronostics. Puis le sens du commandement, le plaisir du métier éclaircirent ces brumes et rien ne lui parut plus naturel que la conclusion de ce grand et mince colonel inflexible et courtois. « Tout semble désespéré, donc tous les espoirs sont permis au S. R. ! Il faut travailler, je vous envoie à Hama. Pas ou peu de troupes, une ville fanatique, des bandes presque dans les faubourgs. La paix à tout prix, pas de coups durs si possible... débrouillez-vous ! »

Devilaine avait passé quelques jours à Hama en 1922. Il en gardait trois souvenirs : la plainte des roues géantes qui élèvent l'eau de l'Oronte, le silence brûlant des rues, l'hostilité des êtres et plus encore des choses. Un Occidental débrouillard se sent partout chez lui. Non, pas à Hama ! Impossible de ne pas le comprendre. Les souks eux-mêmes sont calmes et silencieux quand vous passez. Personne ne vous regarde, mais tout le monde vous voit. La stricte politesse des notables ne parvient pas à dissimuler tout à fait le mépris dans lequel ils vous tiennent et quatre galons sur les manches n'en imposent que si l'on commande à quelques porteurs de fusils. Au fait, qu'est-ce qu'il y a exactement à Hama comme force armée? Le colonel répond avec un petit geste léger : « Oh ! une compagnie alaouite et quelques chars ! — Tout de même, les chars, c'est quelque chose ! — Oui, dit encore le colonel, mais à condition de ne pas s'en servir ! »

Devilaine arriva à Hama le lendemain au coucher du soleil. La ville reposait immobile dans son trou. Le soleil frappait sur de vieilles maisons adossées au versant de l'entonnoir, exposé à sa lumière. Il chauffait les pierres au rouge sombre et les dévorait d'un incendie silencieux. Dans la masse ardente une vitre éclatait soudain d'un flamboiement insoutenable. On s'étonnait de ne pas entendre la détonation. Et tout de suite Hama, par ce spectacle, vous avertissait. Ces hauts murs incandescents se dressaient presque sans fenêtres et supportaient l'ardeur du couchant avec une aveugle rigidité. Rien

ne transparaissait d'une vie intérieure, même pas la tache blanche ou rouge d'un linge étendu. Parfois le vert d'un volet fermé, le treillis brun d'un moucharabieh ne servaient qu'à accroître cette impression de cécité volontaire des maisons. Le jaune orangé des murs incendiés, le blanc violet des terrasses envahies par l'ombre, le bleu des ruelles s'offraient aux regards, dans une harmonie sévère, presque monastique... Des lignes se continuaient ou se brisaient avec sécheresse, mais avec une pureté excessive. Hama se révélait ainsi différente de toutes les villes molles et courbes de l'Orient. L'Islam y régnait sans partage, et son amère grandeur.

Devilaine n'avait pas averti du jour de son arrivée. Il s'était proposé d'abord d'aller à Damas se renseigner, puis il renonça au dernier moment à un voyage inutile : il aimait d'ailleurs arriver sans être attendu, surprendre sa ville dans son état habituel et les hommes dépouillés de leurs mensonges. Une Ford de louage le transporta au sérail. Sur son passage, il voyait les rares passants s'écarter sans un regard ni un salut. Au dernier détour avant le sérail, il entendit un bruit épouvantable et deux petits tanks Renault apparurent cahin-caha, emplissant la ruelle de leur ferraille bariolée. La mitrailleuse perchée sous la coupole promenait son bec insolent sous le nez des promeneurs. Les moteurs pétaradaient en vain. Ils étaient laids et même grotesques dans ce décor solennel à force d'être sobre. Nul n'y prêtait attention et il fallait un effort pour imaginer que ces jouets mécaniques pussent se ruer dans les devantures, donner dans les murs du nez et du derrière, et cracher la mort.

Cette indifférence des choses et des gens pesait encore sur l'officier quand il pénétra dans le sérail. Il trouva le commandant Feugerot, qu'il remplaçait, en conférence avec des personnages importants ; il voulut se retirer, mais Feugerot protesta :

— Mon cher camarade, je vous passerai le service demain, mais comme ce qui va se décider ce soir aura sa répercussion les jours ou les semaines qui suivront, nous avons besoin de prendre votre avis.

Devilaine acquiesça. Feugerot lui présenta un personnage extrêmement bien mis, à l'occidentale, sauf le tarbouch : le mutessarif. Ce Syrien avait un clair visage intelligent et rusé taillé dans une chair agréable et ferme. Feugerot expliqua :

— Hamdi bey est un mutessarif comme on n'en voit plus. Il est vrai que nous l'avons imposé, mais c'est un collaborateur précieux et la France a en lui un ami.

Devilaine, très peu liant d'habitude, se sentait attiré vers le haut fonctionnaire syrien. Cependant il fit en lui-même la réflexion qu'un

mutessarif qui s'entendait si bien avec les Français, devait s'entendre beaucoup moins avec ses compatriotes et par là même rendre peu de services.

Feugerot présenta ensuite le commandant de la gendarmerie et le commissaire de police. — Quelconques !... jugea Devilaine.

— Et maintenant, dit Feugerot, voici l'affaire. Depuis quelques semaines, une bande terrorise les villages chrétiens au nord de Hama. Il y en a deux ou trois importants. Nous leur avons donné des armes. Les habitants de l'un d'eux, qui ont du cran, ont laissé entrer la bande et se sont jetés sur elle, qui ne les savait pas armés. Casse réciproque, quelques paysans au tableau, mais douze bandits prisonniers. Ils les ont ficelés convenablement et viennent de nous le faire savoir. Qu'en faire, mon cher camarade?

Devilaine savourait un café bédouin, amer comme le diable, et fumait une cigarette, peu décidé à se mêler de ce qui ne le regardait pas encore. Il dit d'un air détaché :

— Ces braves gens sont bien respectueux des autorités établies !...

Feugerot haussa les épaules :

— Ils ont dû massacrer les trois quarts de la bande. Je ne sais pas ce qui leur a pris de nous mettre ces douze types sur les bras : naturellement mes douze bandits sont des Hamiotes à tout faire du quartier pauvre. Nous en connaissons quelques-uns. Ils ont au moins vingt gendarmes à leur actif, quatre légionnaires alaouites, six Sénégalais et quelques agents de police.

— Mais, fit remarquer Devilaine étonné, il y a le conseil de guerre !

— Ah ! oui, s'écria Feugerot, le conseil de guerre : vous croyez que c'est simple en ce moment ! Il faut d'abord un escadron de gendarmes pour aller les chercher à Barine. Il faudra tout un régiment pour les garder ici à la prison de Hama. Dans le train de Rayak à Damas, ils s'échapperont ou le train sera attaqué : quelle histoire ! Ces paysans sont complètement idiots.

Le mutessarif intervint d'une voix déférente mais ferme :

— Je ne puis répondre d'eux à Hama. La prison est vieille et les gardiens ne sont pas sûrs. Ce sont des gens qui savent que la mort les attend au conseil de guerre. Leurs proches ou leurs amis le savent aussi. Je crains un mouvement des souks.

— Les embarquer à la plus proche petite gare après Hama, dit Devilaine.

— Pire, répondit Feugerot. Une bande les délivrerait avant qu'ils n'arrivent à la gare !

— Alors qu'est-ce que vous allez en faire?

— Je vous le demande, mon cher camarade. Car enfin, si je donne

encore des ordres ce soir, c'est vous qui demain en serez responsable.

— Mon cher camarade, dit Devilaine en appuyant sur les mots, les responsabilités ne m'effrayent pas : mais est-ce bien le lieu d'en discuter?

— Il n'y a que le mutessarif qui comprenne le français, répondit Feugerot. Enfin, continua-t-il, il faut en sortir. Le commandant de gendarmerie va partir avec un escadron. En marchant bien, ils peuvent être ici au matin. Que le diable leur torde le cou avant qu'ils arrivent !

A ce moment Devilaine vit le commandant de gendarmerie esquisser un petit sourire sous sa moustache brune.

— Eh ! eh ! se dit-il, le mutessarif parle le français et les autres le comprennent !

— Hamdi bey, demanda Feugerot d'un air excédé, dites à Rouchdi de prendre tout son monde et d'amener ces animaux ici avant le jour.

Hamdi bey traduisit. Le commandant de gendarmerie répondit par une question qui amena sur les lèvres du mutessarif un autre sourire :

— Le commandant Rouchdi demande ce qu'il faudra faire si les prisonniers tentent de s'enfuir en cours de route.

Feugerot regarda Devilaine. Celui-ci fumait et suivait d'un regard immobile les calmes spirales à peine visibles dans l'obscurité naissante. Il y eut un silence que deux ou trois coups de fusil déchirèrent brusquement.

— Comme tous les soirs, dit Feugerot, il y a quelques saligauds qui tirent sur le caracol. Eh bien, Hamdi, quelle est la consigne d'une troupe lorsque les captifs qu'elle escorte essayent de s'évader?

Il se tourna tout à fait vers Devilaine et demanda :

— N'est-ce pas, mon cher camarade?

Devilaine souffla sur la fumée et regarda à son tour Feugerot. Il réfléchit une seconde : « Pas d'histoires, » avait dit le colonel.

— Parfaitement ! répondit-il.

*
* *

Devilaine passa sa première nuit dans la maison, haut perchée, qu'habitait le commandant Feugerot. Sa chambre donnait sur une terrasse. Sous la lune taillée en croissant, clouée au haut du ciel comme un emblème, Hama s'étendait blanche et morne. La voix lente des roues élévatrices versait sur la ville une mélodie puissante, un chant mourant et renaissant qui était aussi triste, aussi éternel

que la lumière de la lune. La plus grande roue tirait de ses bois humides un sanglot presque grinçant qu'elle achevait en plainte prolongée. Dans les intervalles, les autres roues élevaient leur murmure et le laissait retomber comme leur eau ruisselante. L'étendue vibrait, emplie jusqu'aux bords de l'horizon par ce tumulte calme de sons répandus en ondes incessantes. A certaines dissonances harmonieuses, le corps de Devilaine se rétractait, tordu d'une angoisse bizarre, parcouru d'un frisson animal. Cette musique lugubre se mêlait à la lumière de l'astre, se fondait avec elle, bleue et froide comme elle, et retombait en neige lente sur les terrasses.

Devilaine se réveilla de bonne heure. Le soleil donnait sur son lit et le couvrit tout à coup d'une couverture brûlante. Aucune rumeur violente ne montait de la ville et cependant la chanson des roues s'était tue. Du moins il semblait que le jour eût réduit cette voix au silence. A peine, en prêtant l'oreille, retrouvait-on de loin en loin un gémissement à son paroxysme. Le soleil levant n'obtenait pas de Hama plus de révélations que le soleil couchant. La jeune lumière baignait des façades muettes et des terrasses mortes. Son prédécesseur, entouré de malles et de caisses, attendait Devilaine. Il se promenait en pyjama, l'air soucieux.

— Nos types sont à Hama, dit-il.

Comme Devilaine croyait devoir prendre un air satisfait, il ajouta :

— Ou du moins la moitié — les autres ont été envoyés *ad patres* par l'escorte.

— Ah...

— Oui, la gendarmerie prétend qu'ils ont voulu prendre le large à quelques kilomètres de Hama.

— Eh bien, demanda Devilaine, n'aviez-vous pas prévu que s'ils essayaient de fuir...

Feugerot interrompit :

— Sans doute nous avions prévu... En tout cas, c'est un bon débarras... Seulement... ces idiots auraient pu opérer plus loin de Hama et surtout ne pas laisser les cadavres en plein sur la piste. Enfin c'est fait ! Je crois que leurs camarades de Hama ne réagiront pas...

— Je n'ai pas l'intention de me laisser intimider.

— N'est-ce pas?... Vous savez, mon cher camarade, que je pars ce soir. J'aurai à peine le temps de vous mettre au courant. Il est vrai qu'avec le mutessarif !... Il faudra tout de même faire parler ceux qui restent. J'ai donné des ordres...

— Les derniers, ajouta-t-il en souriant.

Devilaine eut l'impression que le prédécesseur était pressé de décamper et sourit à son tour.

La journée se passa en palabres au sérail, en visite aux principaux notables et aux autorités locales. Feugerot partit pour Beyrouth par le train du soir. Devilaine, au moment où le train s'ébranlait, vit son prédécesseur montrer à la portière un visage heureux, soudain délivré. Demeuré seul sur le quai, il sentit la lourdeur de Hama lui peser sur les épaules.

Le lendemain, le mutessarif, vers dix heures, se fit annoncer dans son bureau. Devilaine se revêtait de méfiance et de politesse, mais le haut fonctionnaire syrien, sans exorde ni détour, le mit au courant de choses graves. Les parents des bandits tués avaient enlevé les corps gisant sur la route, les avaient transportés la nuit dernière à Hama et ce matin même des obsèques solennelles leur seraient faites à la mosquée. Le mutessarif savait que des discours violents seraient prononcés. Les gens des souks manifesteraient sans doute au passage.

L'officier, habitué à écouter au delà des paroles, devinait l'inquiétude du mutessarif, une inquiétude fiévreuse où il entrait de la peur. Il téléphona à l'officier supérieur qui avait le commandement des faibles troupes de la garnison; puis, encore hésitant sur la façon de réagir devant un fonctionnaire indigène qu'il ne connaissait que par les éloges de Feugerot, il interrogea d'un air détaché et supérieur :

— Il faut que la ville sache que je ne tolérerai aucun désordre. J'en rendrai les fonctionnaires responsables à tous les degrés. Êtes-vous persuadé que la racaille des souks tentera de délivrer les autres?

Le mutessarif leva sur l'officier des yeux résignés :

— Les fonctionnaires, mon commandant? Il y a ceux qui le sont pour vivre, et avec le papier syrien, n'est-ce pas?... et ceux qui le sont parce qu'ils croient rendre service à leur pays et au vôtre... Leur responsabilité, dès lors...

Le Syrien n'osait pas achever ses phrases, mais on le sentait si las qu'on les achevait à sa place. Le sens en était facile à trouver. Devilaine avait déjà reçu dans la matinée des coups de téléphone désastreux. Homs, Alep agitées, les bandes maîtresses de Nebek, la voie ferrée Damas-Rayak coupée presque journellement, Damas assiégée par ses faubourgs, le Djebel Druse, Rachaya... « Du moment que tout semble perdu, avait dit le colonel, c'est alors que tous les espoirs sont permis à un officier du S. R... » Il examina rapidement en lui-même la conduite à tenir. C'était bien simple, avoir confiance, donner confiance, rester le maître.

Il eut recours aux gestes simples qui stabilisent un instant les âmes inquiètes. Il commanda cafés et narghilés et attendit que les rites du verre d'eau fraîche, de la petite tasse et des premiers glouglous fussent terminés, puis il parla :

— Hamdi bey, mon prédécesseur vous tenait pour un ami. Vous et moi sommes chargés de l'ordre à Hama. Il est toujours facile de se révolter mais la répression vient toujours et coûte cher à tout le monde. Pour Hama et pour la France, il faut tout faire pour que la ville reste calme. Je ne laisserai rien passer, aucune provocation, aucun défi. Les individus pèsent peu quand le sort d'une ville est en jeu. Voici mes instructions :

1° Les obsèques auront lieu dans le calme, je ne m'inquiéterai pas des discours ;

2° Je veux savoir la composition des bandes autour de Hama et, dans Hama même, le nom de ceux qui les ravitaillent ou leur donnent asile. On a gardé six de nos prisonniers. Ce n'est pas pour rien ;

3° Si l'on fait le moindre geste pour les délivrer, je les envoie à Damas. Les voyages à notre époque ne sont pas sûrs.

En attendant, allons faire un tour à la prison, nous passerons du côté de la mosquée.

Devilaine se leva et prit familièrement le mutessarif par l'épaule en le regardant avec un sourire. Hamdi bey se cambra, devint rouge de plaisir. Les deux hommes sortirent.

Le soleil tombait presque d'aplomb sur Hama et les ombres étaient rares. Sur l'Oronte étalé à plat sur son sable comme un serpent gris, les roues jetaient la fraîcheur d'un brouillard lumineux. Devilaine, arrêté près de la plus haute, admirait comme ce mince petit fleuve s'y prenait pour mettre en mouvement cette lourde machine de bois. Il se perdait les quatre cinquièmes de l'eau soulevée par les palettes ; le cinquième qui demeurait se déversait au sommet de la roue dans un aqueduc à douze mètres de hauteur. L'eau courait ainsi du haut en bas dans toute la ville.

— C'est l'image de l'effort indiscipliné de cette race, pensait le Français, mais ces roues sont bien belles et une mécanique à moteur n'atteindrait jamais à cette beauté.

Devilaine admirait toujours. Le soleil jouait dans la chevelure d'eau que les roues agitaient à la brise. Les couleurs du prisme y nouaient toutes les perles de l'Orient. Non, décidément, dans ce pays, on ne pouvait pas monter l'eau d'une autre façon. Ce serait un sacrilège.

Le mutessarif tira Devilaine de sa contemplation et ils se dirigèrent vers la mosquée. Une foule silencieuse encombrait les abords. L'offi-

cier jugea peu opportun d'aller plus avant. On entendait les répons des fidèles invisibles dans l'enceinte, le sourd grondement du mot divin « Allah »... Le peuple qui n'avait pu pénétrer à l'intérieur répétait l'invocation. Nul ne regardait l'étranger et ce dédain le rayait du monde visible, le rejetait hors de la foi, au rang des impies et des oppresseurs. Devilaine en avait assez vu pour se convaincre que l'affaire était sérieuse. Il dit au mutessarif :

— Je vais à la prison. Ne m'accompagnez pas. Il est bon que je sois seul aujourd'hui.

Quand il pénétra dans le réduit des prisonniers, Devilaine eut devant lui six hommes épuisés qui le regardaient avec un mélange de soumission et de haine. Quelques-uns d'entre eux ne se levèrent pas, allongés sur le sol comme des chiens battus à mort. La pitié se ruait dans le cœur de l'officier et un instant l'horreur et la tristesse le disputaient à la cruelle intelligence du devoir. Cette faiblesse ne se traduisit que par l'ordre qu'il donna à un gendarme de laisser les misérables tranquilles. L'officier de gendarmerie interrogé répondit :

— Les prisonniers n'ont pas parlé. Ils prétendent avoir été recrutés par force et être devenus bandits pour sauver leur peau.

Devilaine se tourna vers le commissaire de police qui, à mi-voix, se dit certain de l'identité de deux d'entre eux, habitants du quartier Ader. C'était l'occasion de connaître les noms des complices qui, dans Hama même, logeaient les bandits et désignaient les coups à faire, notables à enlever ou soldats à assassiner.

Devilaine regarda les deux hommes bien en face. Il les connaissait par leur dossier. On pouvait compter sur l'officier de gendarmerie.

— Alors, il faut qu'ils parlent, dit-il, je vous donne jusqu'à ce soir.

La journée se passa dans un calme relatif. Les tanks, tortues bigarrées, cheminèrent dans les rues. L'un d'eux, sans le faire exprès, entra dans une boutique, écrasa quelques douzaines de citrons, puis se secoua et repartit. Le boutiquier ramassa son étalage effondré, mais il n'y eut aucun rassemblement.

— Ce calme, dit l'officier au mutessarif qui lui rapportait l'incident, est excessif. J'aurais aimé un peu plus de bruit !...

A la nuit tombante, le commissaire de police vint annoncer que la foule s'agitait dans le quartier Ader, excitée par les parents des prisonniers tués. Les agents de police n'étaient pas sûrs. Un indicateur bien informé d'habitude prédisait l'attaque de la prison pour cette nuit. Devilaine pensait : « Si j'avertis le commandant des troupes, il y aura du grabuge ! »

Le capitaine de gendarmerie entra à son tour et annonça que les

prisonniers avaient parlé, donné des noms de complices. Au passage, Devilaine reconnut des noms de notables, dont un qualifié de francophile par son prédécesseur. La bande avait assassiné bon nombre de gendarmes, percepteurs et paysans. Les révélations confirmaient l'existence d'un plan méthodique, un complot dirigé d'en haut de la ville même. Il s'assura que les déclarations avaient été prises par écrit. Les jours suivants on ferait son profit de tout cela, sans rien casser.

A dix heures, le message d'un indicateur annonça des mouvements dans le quartier voisin de la prison. Devilaine tint conseil avec le mutessarif et le commandant de gendarmerie. Il décida la conduite à tenir. Les prisonniers seraient conduits immédiatement à la gare de Hama par une escorte de gendarmerie peu nombreuse. On ferait tout pour ne pas attirer l'attention. Si l'escorte était attaquée en route, son premier devoir serait de mettre les prisonniers hors d'état de nuire.

Devilaine ne dormit pas cette nuit-là. Il n'avait voulu dans sa maison aucun poste de gendarmerie. Il fallait être beau joueur. Le mutessarif veilla avec lui jusqu'à deux heures du matin. Par les fenêtres grandes ouvertes le chant des roues entrait avec de soudaines brusqueries. Les deux hommes fumaient silencieux. Le Français suivait avec un effort presque physique le labeur des machines séculaires, il respirait à leur cadence, montant son souffle au paroxysme pour le laisser retomber lorsque, dans un « ahan », les roues semblaient s'arrêter avant de reprendre leur labeur monotone. La vibration mineure emplissait la pièce comme de la plainte d'un violoncelle géant. L'esprit s'attachait à elle et en devenait le captif, y cherchait un sens, peut-être même des paroles. Devilaine rêva d'un Hama désormais silencieux, muet, d'un Hama qui ne gémirait plus, guéri du mal des siècles...

— Ah ! dit-il au mutessarif, arrêter ces roues, ne fût-ce qu'un jour, une heure...

— Je ne les entends plus, répondit le Syrien. Personne ne les entend à Hama...

Une fusillade plus vive que les autres lui coupa la parole.

— C'est du côté de la gare, expliqua l'officier en prêtant l'oreille.

On entendit encore quelques crépitements :

— Ils ont été attaqués, ajouta-t-il.

Comme le silence se rétablissait, ils attendirent, nerveux. Enfin un courrier vint annoncer que l'escorte avait été assaillie à la sortie de la ville par une petite bande facilement repoussée. Le poste de la Marsouille n'avait pas eu à intervenir. L'escorte venait de rentrer

sans pertes. Les prisonniers qui avaient voulu profiter du tumulte avaient été tués par les gendarmes.

— Un incident comme il en arrive toutes les nuits, somme toute, dit Devilaine au mutessarif.

Dans la nuit désertée par la lune, les roues élevaient, infatigables, leur eau et leur gémissement. L'officier, resté seul, ferma ses fenêtres malgré l'épaisse chaleur.

Mme Devilaine arriva quelques semaines plus tard. Le commandant alla la chercher à Beyrouth. Les médiocres plaisirs du port levantin, les cinémas, la vue de la mer offerte aux navires, le tirèrent de la hantise de Hama, de ses roues et de ses bandits. Il lui parut qu'il exagérait les risques du métier et il fit à sa femme, de la vie à Hama, un tableau point trop poussé au noir. Mme Devilaine était une petite femme, jolie, souffrante et cultivée. Autant de raisons de se plaire dans une solitude traversée par l'Oronte.

Hama les attendait, ruisselante d'un soleil déjà chaud. Tout était calme en apparence, de ce calme que l'officier du S. R. n'aimait pas. Le mutessarif, à sa première visite, tira de sa poche un papier assez sale, couvert de cette terrible écriture arabe au bas de laquelle s'étalait, pour toute signature, une main armée d'un poignard.

— Ça signifie? demanda Devilaine.

— Je vais vous traduire, dit le mutessarif :

« Le prophète a dit : « Faites comme Gédéon, qui choisit ses « hommes pour le combat. » Toi que les Français ont nommé mutessarif du sandjak de Hama, pour les aider dans leur œuvre d'asservissement. Toi qui es responsable de la mort de douze de nos frères égorgés, sans défense, écoute ceci : Les frères de la vengeance t'ont jugé, et condamné, toi, le Français que tu as servi et tous ceux qui vous ont aidés. La bénédiction d'Allah se retirera de toi, ton heure est proche ! »

Devilaine, en écoutant ces phrases sinistres, souriait et regardait le traducteur lire avec gravité. Quand il eut achevé, le mutessarif leva les yeux sur l'officier. Il vit son sourire et lui-même sourit, mais d'une autre façon, contrainte et résignée. L'ambiguïté de son rôle l'emplissait d'une détresse que sa politesse excessive d'Oriental l'empêchait d'exprimer. Au train que menait la révolution syrienne, il se demandait s'il ne devenait pas chaque jour plus exact qu'il trahissait une patrie. La menace que renfermait cette lettre, il la savait réelle et inéluctable, peut-être méritée. A quel degré de la lutte un bandit commence-t-il d'être un patriote? Cependant il aimait les

Français qui l'avaient élevé à son poste, et il eût considéré comme une inélégance et une autre trahison de leur être infidèle. Il comprenait qu'il ne pouvait plus choisir, que l'heure était passée et qu'il était tout désigné pour devenir une victime. Son fatalisme l'inclinait à sourire, mais il tremblait en son cœur devant le destin entrevu.

Le Français n'était pas assez subtil pour suivre sur le visage du Syrien le jeu complexe de ces pensées. Il se dit seulement que le mutessarif avait peur et qu'il était bon de fortifier son courage. Il sentait vaguement qu'il avait dans tout cela une sorte de responsabilité, mais il s'affirmait à lui-même que son devoir lui commandait d'agir sans avoir égard aux instruments de son action. Il le prit sur un ton gai :

— Mon cher monsieur le mutessarif, les gens qu'on tue par lettres se portent bien. Il me semble que l'on s'occupe aussi de moi dans cet aimable poulet. Nous prendrons quelques précautions. D'ailleurs, ce sont des fanfaronnades. Ils n'oseront jamais...

— Inch Allah!... répondit rêveusement le mutessarif.

Circuler dans Hama à visage découvert, alors que dans cette ville les chrétiennes elles-mêmes se voilent, était une entreprise risquée. Mme Devilaine s'en aperçut sans délai. Accompagnée de gendarmes ou d'agents de police, elle obtenait une indifférence sans amabilité, mais si elle s'aventurait seule au delà des quartiers qui avoisinent le grand pont de l'Oronte, elle sentait sur son passage la haine se lever et la suivre, parfois l'insulter avec des mots dont ses vagues connaissances en arabe lui permettaient d'entrevoir l'abjection. Ses grâces de Parisienne ne désarmaient dans les souks aucun de ces graves boutiquiers accroupis sur leurs cotonnades. Elle passait entre les feux de regards méprisants ou hostiles et n'osait plus faire déballer les marchandises venues de tous les points du globe. La longueur voûtée des souks lui semblait un dédale compliqué dont un jour elle ne retrouverait plus la sortie. Un chaudronnier lui reprit une fois si brutalement des mains une cafetière bédouine qu'elle eut de la peine à ne pas s'enfuir. Tout le long de cette terrible rue, le bruit assourdissant des marteaux torturant le cuivre la poursuivit d'une menace rageuse. Elle n'osa plus sortir seule. Le spectacle des roues l'attira encore quelque temps. A voir se lever des eaux sales du fleuve les bras noirs des machines, à entendre leur plein chant qui dut être le même, il y a mille ans, elle finit par s'effrayer aussi de ce mouvement immuable : l'axe d'où rayonnaient des poutres énormes tournait sur lui-même avec de si terribles efforts qu'on se demandait s'il n'allait pas sortir de sa console de pierre et lancer la roue droit devant elle vers quelque massacre...

Mme Devilaine s'enferma dans sa maison en prétextant la chaleur. pour ne pas effrayer son mari, et ne sortit plus en ville.

Cependant le calme continuait de régner, à peine troublé par quelques exploits de rôdeurs dans les jardins. Devilaine se croyait à peu près maître de la situation, lorsque le drame se produisit. Un soir, à la nuit tombante, rentrant à son domicile, le mutessarif reçut d'un individu embusqué sur son passage un coup de couteau entre les deux épaules. Il tomba sans un cri et le meurtrier put s'enfuir. La victime ramassée par des passants quelques instants après fut transportée dans sa maison. La blessure était mortelle et le mutessarif entra dans une agonie muette et lucide. Devilaine donna des ordres terribles, alerta le commandement des troupes et se précipita au chevet du blessé.

Les femmes se désolaient avec un éclat fatigant pour le malade. Devilaine obtint qu'elles se retirassent. Un médecin militaire procéda au pansement et sonda la plaie. C'était un homme sans nuances. Il dit à l'officier :

— Il est fichu !...

— Chut ! supplia celui-ci, il comprend le français !

Le médecin haussa les épaules, acheva de donner ses soins et décida que le blessé serait envoyé à l'hôpital d'Alep par le train du matin... S'il y avait une chance, elle ne pouvait être tentée que dans un hôpital mieux outillé.

Les parents se pressaient autour du lit. Aucune puissance au monde ne pouvait les empêcher d'accomplir ce devoir de présence qui enlevait au blessé tout espoir de repos. Devilaine l'essaya vainement.

Avant de se retirer, il s'approcha du lit taché de sang et prit la main du mourant dans la sienne. Cet homme, victime d'un devoir obscur et qu'il croyait peut-être n'être pas son vrai devoir, l'émouvait aux larmes. Devilaine regardait le visage envahi par la dernière angoisse, le nez qui se pinçait, les lèvres distendues...

Il se pencha enfin, dans le désir subit d'embrasser le front de ce héros incertain. A moitié route, il rencontra soudain le regard flou du mutessarif fixé sur lui et s'arrêta gêné. Lentement l'eau trouble du regard se clarifia, une lueur d'âme apparut, inquiète et grise, crépuscule de la pensée. Puis Devilaine vit sur les lèvres blêmes du blessé un sourire naître péniblement. Il avait souri ainsi le jour où l'officier affirmait, après la lecture de la lettre, que personne n'oserait...

Le mutessarif mourut à Alep deux jours après. Devilaine en reçut la nouvelle au moment où il s'efforçait d'arracher au moukhtar du

quartier de l'assassin quelques renseignements utiles touchant la retraite de ce dernier. Le moukhtar passa un mauvais quart d'heure. Il parla, mais quand on se rua au gîte, l'homme avait décampé. Il fallut faire payer le prix du sang à la ville, la dia, et ce fut une autre histoire.

L'officier sentait la vertu de la menace s'épuiser de jour en jour. Il vivait à son bureau, recevant à toute heure les rapports des agents secrets et tâtonnant dans le vide et le noir pour découvrir les fils des intrigues meurtrières.

Le mandat chancelait. Entre les lignes des bulletins de renseignements venus de tous les coins de Syrie, on lisait l'annonce des suprêmes tragédies orientales. Hama n'était que rumeurs et grondements. Le bruit des tanks étouffait à peine les clameurs des souks. Au thermomètre français, le franc baissait tous les jours de plusieurs dixièmes à la fois vers les températures insensées. On sentait fuir sous les doigts la vie de la nation maîtresse.

Devilaine faisait front de toute part. Il ne savait pas exactement de quoi il se servait ni sur qui il pouvait compter, mais il tenait. La ville ployait, se redressait, ruait des quatre fers, puis se calmait soudain sur des mots d'ordre mystérieux. Il sentait autour de lui monter lentement un tumulte qui éclaterait quelque jour en crescendo irrésistible. Des agents secrets, très peu nombreux, lui donnaient encore quelques avis utiles. Un matin, le rapport de police lui apprit que le nommé Assad Mariam avait été trouvé dans le haut quartier la tête fracassée à coups de bâton.

Assad Mariam était son meilleur indicateur. Il explorait les souks et prévenait à temps des mouvements des foules. Celui-là jouait un jeu presque découvert et sa mort entrait dans les risques du métier. Devilaine ne s'inquiéta pas outre mesure, mais il fut de ce côté, brusquement comme un qui sent sa vue faiblir. Le quartier Ader lui devint obscur et il s'épuisa avec des agents de deuxième ordre à en deviner les réactions. Il ne commença de comprendre vraiment que lorsque le notable extrémiste qui le renseignait en sous-main disparut en plein jour, subtilisé par des bandits experts en l'art des enlèvements. Il faillit perdre son sang-froid, s'emporta à tout casser contre la police et ne se calma que lorsque son secrétaire lui fit passer sous les yeux une courte note :

« La nommée Sadia a été égorgée cette nuit par un client inconnu, dans le quartier réservé. »

Devilaine siffla d'admiration. Sadia n'avait pas sa pareille pour extraire les confidences de ses adorateurs. Ses avis ne parvenaient

que par une voie indirecte et sûre. Ces messieurs étaient bien renseignés. Coup dur !

Devilaine essaya de la violence, mais il comprit vite que cette méthode de chercher le renseignement le poussait à la stupidité aveugle du bourreau. L'intelligence se retirait de lui. La ville s'agitait dans une ombre chaque jour accrue et ces furieux coups de sonde, ces lambeaux de vérité déchirés au hasard demeuraient inutilisables comme ces algues que la main tâtonnante d'un nageur arrache aux profondeurs de la mer. Il tenta de recruter des remplaçants. Mais un indicateur ne s'improvise pas et un renseignement incertain ou suspect est un outil dangereux. Il demeurait des heures dans son bureau, palpant pour ainsi dire, retournant entre ses mains l'avis qu'il venait de recevoir de ces sources trompeuses. Que faire? Agir au risque de se casser le nez ou ne rien faire et laisser le cercle se fermer de plus en plus? Attendre des recoupements qui viendront trop tard ou avec l'inspiration, le génie de faire confiance? Mais quand, comment? Pile ou face?...

Il eut vent ainsi de quelques intrigues avec les gens d'Alep, mais au moment où il allait en tirer parti, l'espion haut placé dans la société hamiote fit prévenir qu'il avait reçu des menaces terribles et qu'il se tairait désormais.

Ainsi se tarissaient l'une après l'autre toutes les sources. Le Français n'y voyait plus et il s'avançait dans la nuit haineuse des esprits, les mains en avant comme un aveugle. Il sentait Hama se dérober sous lui. La ville lui devenait étrangère, indifférente avec une apparence paisible.

A voir ainsi tomber autour de lui ses meilleurs agents, Devilaine voyait bien où l'ennemi voulait en venir. Il comprenait qu'il était le centre de la cible et que le jongleur qui lançait les couteaux finirait par se décider à faire mouche. Inutile de s'entourer de gardes comme un padischah. On ne pouvait pas coucher entre deux gendarmes. Il allait donc et venait sans escorte, mais le revolver armé dans la poche de sa veste et prêt à tirer sans en sortir. Un soir qu'un monsieur habillé en bédouin le suivait d'un peu trop près, l'officier se donna le plaisir d'admirer ostensiblement le détail des gravures de la crosse. Le bédouin prit le large d'une allure souple de chacal effrayé.

Mais un jour, Mme Devilaine apprit à son mari qu'un individu, pendant qu'il était au bureau, avait voulu entrer de force dans la maison en bousculant la servante. Heureusement qu'un agent de police qui passait... Devilaine interrompit sa femme en riant. Quelles idées ! c'était un solliciteur, un brave fellah qui venait se plaindre

de son chef de tribu. Il valait mieux d'ailleurs n'ouvrir sous aucun prétexte quand il n'était pas là...

Dans son cabinet, le commandant dessina sans y penser un rond assez grand au crayon bleu, puis au milieu un rond rouge plus petit. Il marqua cette cible de quelques touches qui se rapprochaient de plus en plus du but. La dernière était juste au bord du petit cercle rouge. Alors, il jeta le crayon et murmura :

— Je vois... ils veulent me tuer deux fois !...

— Heureusement, reprit-il, qu'elle ne se doute de rien !

Il prit alors des précautions sévères et fit surveiller sa maison de jour et de nuit. Un peu rassuré de ce côté, il continua de mener contre la ville une lutte sournoise et inégale. Parfois d'un mouvement impétueux de son esprit, il voyait tout et comprenait tout. Une conversation avec un notable, les rapports instables de quelques mouchards, les bavardages d'un fellah, les on-dit de la police suffisaient à le mettre sur une piste. Il frappait juste où il le fallait, avertissait le commandement, arrachait des aveux à quelques bandits. Il connaissait des minutes émouvantes et un instant, un jour, deux jours, une semaine, se tenait en équilibre, sondait les consciences, voyait à travers les murs. L'amour qu'il portait à sa femme chancelait alors. Sans s'en rendre compte, il allait jusqu'à la sacrifier à son jeu. A certaines heures, il aurait donné peut-être leurs deux vies, pour un renseignement mûr à point.

Et puis, tout retombait, l'échafaudage croulait. Il manquait quelque chose, un rien. La clef minime d'un geste ou d'une parole. La cécité revenait et il se débattait dans un brouillard opaque, tâtant les murs et cherchant en vain une issue. De toutes parts, les mauvaises nouvelles s'abattaient. On insistait pour avoir des précisions sur la formation de telle bande, sur l'action politique de tel personnage. La révolte s'enflait comme une mer et les flammes venues de Damas embrasaient les faubourgs de Hama et de Homs. Ne pas savoir au moment opportun était peut-être une question de vie ou de mort... Devilaine se multipliait, se tuait d'un travail incohérent... Rien ! les rapports vagues, les avis venus après coup, et toujours ce vide affreux. Il n'avait pu remplacer convenablement les agents disparus et l'on tuait toujours autour de lui. Il ne parvenait pas à se dépêtrer des liens mortels de cette solitude et souvent à se sentir impuissant à prévenir, à deviner, il criait d'angoisse dans son bureau désert.

Un soir, après le dîner, dans la chambre de sa maison qui donnait sur la rue, il fumait silencieusement. Mme Devilaine reposait sur un divan. Il avait éteint la lumière pour mieux avoir

la liberté de penser et il suivait en esprit une intrigue compliquée.

— Oh... vous qui êtes si puissant ici, faites donc taire ces roues, une nuit seulement...

La voix de Mme Devilaine montait dans le noir, rieuse en apparence. Le commandant tressaillit. La nuit sans lune était lourde d'étoiles, quelques-unes tombaient de temps à autre du ciel fatigué de les porter. La ville se devinait à peine au dessin géométrique des terrasses. On aurait pu l'oublier. Les chiens et les coups de feu se taisaient.

Mais la morne complainte des roues planait dans l'obscurité comme un vol d'oiseaux sinistres. Chacune menait son petit train. On les entendait distinctement. Puis d'un coup toutes ses rejoignaient, fondaient leur clameur et toute l'étendue nocturne résonnait. Jamais une note heureuse ou stridente, rien qu'une modulation, un gémissement de bête au travail. Parfois le bruit atteignait une telle intensité qu'il semblait que l'invisible orchestre se rapprochât, entrât dans la chambre même.

— Ma chère, dit-il, j'ai souhaité comme vous, arrêter quelques heures ce concert. Mais je crois qu'il manquerait alors à cette ville quelque chose d'essentiel. Il y a là comme un phénomène d'incantation. Barrès l'a bien compris.

— J'aurais voulu le faire enfermer dans ce repaire !

— N'exagérons rien, mon amie !

Déjà Devilaine retournait aux pensées qui l'obsédaient, mais sa femme continua d'une voix ardente et triste ; au travers de ses paroles, le chant des roues se faisait jour. enlaçait son thème monotone :

— Je ne me mêle pas de votre métier. Il vous prend à moi et je ne m'en plains pas, puisque c'est votre devoir, mais je ne vis plus, j'ai peur. Cette ville m'assiège et sa voix me poursuit jusque dans mon sommeil. Chaque jour, je tremble que vous ne reveniez pas...

— Ce sont les roues qui vous donnent ces idées? demanda-t-il un peu inquiet.

Elle répondit à voix basse :

— Je ne puis chasser de mon esprit le fantôme de ce pauvre mutessarif...

Montée au sommet de son effort, la roue du pont, la plus proche d'eux, se répandit en un sanglot discordant, comme jailli du tuyau faussé d'un orgue. Les autres reprirent en sourdine et l'ensemble s'éleva à la calme hauteur d'une harmonie.

Ils se taisaient depuis cinq minutes lorsque la sonnerie du téléphone retentit :

— Qu'est-ce qu'il y a encore, dit Devilaine en se hâtant vers l'appareil.

— Allo ! oui, ici, Devilaine. — C'est Beyrouth... donnez ! Allo, oui, c'est moi. — Ah ! c'est vous, mon colonel ! Mes respects. Oui, très bien... Non, rien de cassé... Comment... Alexandrette... Mais, mon colonel...

Silence, Mme Devilaine écoute, fiévreuse.

— Mais..., c'est-à-dire, mon colonel... Si, si, évidemment, ma femme... mais c'est un peu comme si je fuyais... Non, vous croyez... j'hésite un peu, mon colonel.. J'ai tort... Alors, comme vous voudrez, mon colonel ! Merci... Oui... décidément, c'est oui !... Merci !... Je crois que ma femme va être contente !...

— Quoi, quoi? qu'est-ce qu'il y a? demanda Mme Devilaine, tremblante d'espoir.

— Eh bien, le colonel me propose la direction du S. R. d'Alexandrette.

— Vous avez accepté?...

— Oui !

Le commandant va à la fenêtre. La nuit étincelle toujours, un coup de feu éclate très loin...

Il murmure :

— Ce n'est pas très chic... J'ai l'impression de déserter...

Elle se lève et va vers lui. Dans le noir on ne voit que la tache blanche de son visage. Devilaine regarde droit devant lui quelque chose qui n'a pas de forme, qui est la ville, haïe et aimée, reprise et reperdue chaque jour.

— Écoute, dit la femme en se laissant glisser contre l'épaule immobile, ils m'auraient tuée avant toi...

L'homme se retourne d'un bloc :

— Quoi, tu savais...

Mme Devilaine prend son mari dans ses faibles bras. Tout l'héroïsme d'une femme qui s'est tue vibre gravement dans sa voix.

— Je ne te l'ai pas dit... Tu avais assez de tes autres soucis... Ils ont essayé une autre fois !...

JEAN ROUSSET.

# les idées & les faits

## *LA VIE A L'ÉTRANGER*

### LA VOIX DE L'ORDRE

Quarante-trois millions d'électeurs inscrits, 300 000 voix socialistes et 99 000 voix communistes. Voilà assurément les chiffres qui nous frappent le plus, nous Européens, dans les statistiques des élections américaines du 6 novembre. Une fois de plus il apparaît que non seulement le Nouveau Monde échappe au progrès du virus qui empoisonne l'ancien, mais qu'il s'en affranchit de plus en plus, puisqu'il y a quelques années les adversaires du régime capitaliste totalisaient plus d'un million de voix.

Le phénomène est d'autant plus caractéristique que les États-Unis présentent la forme la plus achevée de l'état ploutocratique. D'autre part, ils ont absorbé depuis un demi-siècle des millions de déracinés qui emportaient avec leur détresse la semence des révoltes sociales et l'évangile selon Karl Marx. Comment ces rebelles se transforment-ils en pacifiques pionniers dès qu'ils ont secoué de leur semelle la poussière du vieux continent? Il ne faut pourtant pas imaginer qu'ils trouvent au débarcadère une telle félicité et de tels exemples de vertus qu'ils s'en trouvent miraculeusement régénérés.

Le phénomène du dépaysement n'est pas à lui seul une explication. Il suffit de regarder ce qui se passe en Australie où l'immigration anglo-saxonne a devancé sur les voies du socialisme la marche des communautés européennes les plus hardies. Pas de contraste plus frappant que celui de l'évolution radicalement opposée des deux grands rameaux détachés de la souche britannique.

Le phénomène comporte évidemment beaucoup de raisons. Voici,

croyons-nous, la principale. Les immigrants australiens tombent dans le vide. Ils restent agglomérés, constituant un milieu très propice au foisonnement des germes qu'ils ont emportés. Aux États-Unis, au contraire, les arrivants sont immédiatement dispersés, noyés dans des masses en pleine ébullition animées d'un état d'esprit systématiquement opposé à celui du monde qu'ils ont abandonné. Ajoutez l'entraînement d'une activité débordante, la puissance d'assimilation d'un particularisme orgueilleux qui touche au mysticisme, et vous comprendrez le travail d'assimilation très rapide qui coule dans le même moule des éléments aussi différents que des Scandinaves et des Italiens, des Slaves et des Irlandais. Le développement du nationalisme américain devance la fusion des races, parce que l'idée nationale n'est qu'endormie au fond des cœurs ulcérés des pires *outlaws* et qu'elle ne peut résister à l'appel d'une fierté entraînante, tandis que les habitudes d'une vie nouvelle sont assujetties à une discipline qui n'admet même pas la discussion.

Ces constatations sont, en somme, assez encourageantes. Elles montrent, en effet, par quels efforts rationnels on pourrait organiser méthodiquement de ce côté de l'Océan la cure qui se fait spontanément sur l'autre rive. Il faudrait se souvenir des moutons de Panurge qui ne suivent les mauvais bergers que quand ils n'en trouvent pas de bons. Le grand mérite des dirigeants américains a été de savoir écarter les mauvais. Leur expérience avertie redouble d'ailleurs de vigilance par le contrôle très strict de l'immigration. Contrôle de la qualité, contrôle aussi de la quantité, car la capacité d'assimilation a des limites. Ce malthusianisme n'est possible que parce que l'Europe n'a pas actuellement de trop-plein irrésistible. Les pires misères reculent devant l'expatriation. Voyez l'exemple des chômeurs anglais. Grâce à cette répugnance, 120 millions d'hommes bien organisés peuvent exploiter à leur seul profit les ressources d'un continent immense suivant les méthodes les plus modernes. On comprend que les bénéficiaires soient satisfaits de leur sort.

Sur ce point les électeurs du 6 novembre ont été unanimes. Républicains et démocrates sont résolument partisans du maintien des méthodes qui assurent la prospérité. Jamais la communauté d'aspirations générales n'a été plus caractérisée et jamais la lutte n'a porté sur des particularités aussi secondaires.

Nous avons connu le temps où l'opposition des deux grandes factions américaines correspondait à des divergences de principe fondamentales. Divergences pratiques, naturellement : nous sommes dans le pays qui ignore encore les conflits politiques selon la mode européenne. Il est arrivé aux habitants des États-Unis de se battre,

mais uniquement pour des questions d'intérêt. Visée d'expansion dans la guerre du Mexique et l'aventure cubaine. Rivalité économique entre le nord industriel et le sud agricole, comme dans la guerre de Sécession. Cette phase est terminée. L'expansion américaine a trouvé dans le dollar un instrument plus efficace que le canon. La main-d'œuvre noire remonte du sud vers le nord attirée par l'usine, tandis que l'usine elle-même mord sur les plantations. Ainsi la fusion économique s'opère. On a vu finir la grande querelle des tarifs douaniers qui a suscité tant de batailles électorales. Les campagnes sont devenues plus protectionnistes que les villes.

Voilà pourquoi les Américains en ont été réduits à se disputer sur la question de savoir s'ils choisiraient un président catholique ou protestant, un partisan ou un adversaire du régime sec. Ils en sont venus à se passionner pour une joute où le prestige personnel d'un homme affrontait l'organisation supérieure d'un parti. Le résultat a été le triomphe de la tradition.

Le mécanisme supérieur du parti républicain, mis au service de la popularité d'un régime de prospérité, s'est affirmé dans les élections législatives plus encore que dans le scrutin présidentiel. Les républicains obtiennent à la Chambre des députés une majorité d'une quarantaine de voix. Fait bien plus significatif encore, ils se dégagent de la situation fausse qui, depuis 1923, paralysait le Sénat. Grâce à la dissidence républicaine du groupe Lafollette, les démocrates étaient arrivés à avoir une petite majorité dans la haute assemblée. D'un seul coup ils viennent de perdre dix sièges. De ce fait le successeur du président Coolidge est assuré d'avoir une majorité officielle — nous ne disons pas une majorité fidèle, car les Sénats les plus républicains sont parfois les plus récalcitrants.

Il n'en reste pas moins que les démocrates ont subi un échec écrasant. Ils n'auront que 87 délégués sur 531 à la Convention chargée d'élire le président, le chiffre le plus bas que l'on connaisse. Le bloc des États du Sud qui n'avait pas été entamé depuis la guerre de Sécession perd la Floride et le Texas où le Ku-Kux-Klan a donné à fond contre un catholique romain. La campagne de M. Smith en faveur d'une atténuation de la prohibition a contribué plus encore à la débâcle. Elle a jeté les bulletins féminins dans l'urne républicaine. Il est regrettable que le mécanisme électoral ne permette pas de connaître la proportion des votes des deux sexes. Pourtant, comme il aurait suffi d'un déplacement de 4 millions de voix pour modifier le résultat, et qu'il y avait près de 22 millions de femmes inscrites, il n'est pas douteux que les électrices aient joué un rôle décisif.

D'ailleurs, le résultat obtenu n'a pu l'être que parce que tous

les facteurs d'incertitude ont tourné en faveur des républicains. M. Hoover n'aurait pas été élu si les agriculteurs du Middle-West n'avaient eu le bon sens de réfléchir qu'il est plus habile d'obtenir des garanties effectives d'un président fort que des promesses d'un chef paralysé par des Chambres hostiles. M. Hoover n'aurait pas été élu si les cinq millions d'indépendants qui avaient voté en 1924 contre M. Coolidge avaient renouvelé la manœuvre des divisions. Il ne fallait pas plaisanter en face d'un adversaire dont le prestige personnel a tout de même groupé quelque quatorze millions de suffrages.

Acclamé par 22 millions d'électeurs, bénéficiant de l'appui de tous les éléments mécontents, M. Hoover entrera à la Maison Blanche avec une liberté d'initiative que bien peu de ses prédécesseurs ont possédée. Qu'en fera-t-il? Nous n'en savons rien. Un politicien comme M. Smith nous aurait réservé beaucoup moins de surprise. M. Hoover aura les mains d'autant plus libres que les politiciens ne l'ont pas cherché. Bien loin de là, ils l'ont subi à leur corps défendant, faute d'autre candidat. Voilà une belle garantie d'indépendance.

L'homme n'est pas de ceux qui restent les bras croisés avec un pareil outil entre les mains. Si son passé ne suffisait pas à nous l'apprendre, nous aurions l'avertissement de son premier acte. A peine élu, il décide de s'embarquer pour l'Amérique du Sud. L'ancien chef de ravitaillement des Alliés aurait pu être tenté d'occuper ses loisirs à revoir l'Europe où il a, en somme, trouvé le chemin de la Maison Blanche, et où il aura certainement beaucoup à travailler durant sa présidence. Peut-être a-t-il trouvé le terrain un peu brûlant. Le certain est qu'il a opté pour le Nouveau Monde, affirmant la volonté de poursuivre la politique d'expansion pan-américaine.

L'objet du voyage est très clair. Il s'agit d'apaiser les susceptibilités des États latins qui, à mesure qu'ils arrivent à la maturité, trouvent, dans la doctrine de Monroe, une tutelle plus qu'une protection. Il s'agit de développer des liens d'intérêt en calmant les appréhensions qui s'alarment de la ruée des dollars. Entre les deux Amériques commencent à se poser des problèmes qui, depuis des siècles, donnent de la tablature aux diplomaties européennes. Peut-être les hommes d'État américains qui les découvrent y puiseront-ils une leçon de modestie.

Le besoin s'en fait plutôt sentir. M. Coolidge vient de nous faire entendre la voix de l'Amérique triomphante. Cette voix a tous les éclats de l'orgueil. Nous avions déjà reçu quelques mercuriales d'Amérique, mais celle-là bat tous les records. Au surplus, nous aurions tort de nous plaindre de cette rude franchise. M. Coolidge

lui-même a dit avec raison que toutes les algarades ne valent pas un acte et que les Européens sont mal venus de reprocher aux États-Unis leur volonté d'isolement. Quand l'esprit de l'unanimité des Américains se traduit en actes, il réclame le règlement intégral des dettes ou prétend dicter aux nations européennes leur programme de constructions navales en les menaçant d'un effort coûtant la bagatelle de 7 milliards et demi. Voilà comment s'exprime le sentiment d'une supériorité morale qui n'admet pas de discussion, même sur le bilan des cadavres et des ruines.

La rude semonce de M. Coolidge a eu des effets bien curieux. Pourquoi le gouvernement du Reich a-t-il commis la bévue d'engager de grosses dépenses d'armements qui n'avaient rien de pressant au moment où il invoque le déficit budgétaire pour réclamer un allégement des réparations? Le geste est d'autant plus imprudent qu'il montre le pacifique Hindenburg et le général de gauche Grœner suivant les traces de Tirpitz. On ne peut l'expliquer que par l'irritation manifestée aux États-Unis contre l'Angleterre et la France. L'Allemagne considère que son programme naval lui fera regagner du côté de l'Amérique plus qu'elle ne perd du côté de l'Europe.

Non moins caractéristique est l'effet produit en Angleterre. Ne le cherchons pas dans la presse. Les journaux sont tenus par la discipline gouvernementale quand ils ne le sont pas par un zèle frénétique en faveur de l'Amérique. Ce qu'il faut savoir c'est la réaction des actes avant et après la discours du 11 novembre.

Avant. Le Parlement anglais se réunit dans une atmosphère si trouble que le discours du trône ne mentionne même pas l'accord franco-britannique. Aussitôt la bataille s'engage à la Chambre haute. Lord Thomson demande ce que le gouvernement anglais pense de l'allusion finale de la note française du 28 juillet qui réclame une nouvelle coopération de l'Angleterre et de la France en cas d'échec du premier compromis. Lord Cushendun répond : « Nous n'avons pas relevé l'invite de la France. Vous comprenez ce que cela veut dire. » Le moins que l'on puisse entendre, c'est que la Grande-Bretagne réserve sa liberté d'avenir.

Après le discours de M. Coolidge, le ton change. M. Baldwin rabroue vertement M. Lloyd George, champion de la destuction de l'Entente cordiale. Bien plus, le premier ministre britannique reconnaît que la France ne peut renoncer à la conscription qui est, d'ailleurs, le meilleur préservatif contre la guerre. Après une telle déclaration, nous sommes rassurés, du moins aussi longtemps que les conservateurs garderont le pouvoir.

Il n'est pas jusqu'à la politique française qui n'ait subi l'influence

du commandement de Washington. M. Poincaré n'a-t-il pas déclaré qu'il n'a pu se déterminer à former un gouvernement sans les radicaux-socialistes que pour répondre à l'appel du devoir qui lui commande de ne laisser à aucun autre la direction de débats internationaux très délicats. M. Poincaré pense sans doute avant tout au jeu subtil de M. Stresemann. Mais il ne saurait oublier que le nœud de tous les problèmes financiers est à New-York. Il l'oublie si peu qu'il paraît bien avoir songé à enlever par surprise la ratification des accords sur les dettes. Après le discours de M. Coolidge, le geste est apparu pour le moins inutile. Quoi que puisse nous réserver M. Hoover, nous avons encore intérêt à attendre.

La perspective de tournants difficiles réclame, ailleurs aussi, la présence d'un pilote sûr au gouvernail. Le moins que l'on puisse dire de la crise qui vient d'éclater en Roumanie est qu'elle ouvre une période de grandes incertitudes. Ce serait déjà grave de voir finir une ère qui a assuré dix années d'ordre, achevé la grande Roumanie, entamé une réforme agraire plus audacieuse peut-être que sage. Combien le cas est plus sérieux quand on constate que la chute du cabinet Bratiano a été déterminée par des facteurs étrangers !

Pas de doute possible. On ne peut dire que la crise ait été provoquée par la situation politique intérieure. Maître du Parlement, le cabinet libéral l'était aussi de la rue. Les informateurs de Belgrade, de Budapest et de Berlin ne signalaient aucun trouble et on sait avec quelle vigilance ils surveillaient les affaires roumaines. Solide, le cabinet Bratiano était aussi le seul capable de régler rapidement la restauration financière, puisque toute autre solution entraînait les délais et l'agitation d'une campagne électorale. La torpille n'a pu venir que de la haute banque internationale qui a coupé les crédits. Le fait est très important pour nous, Français, puisque c'est la France qui avait pris l'initiative de l'opération et que c'est contre elle autant que contre M. Bratiano que la finance germano-anglo-saxonne a lancé son coup.

Voilà un patronage assez compromettant pour le nouveau gouvernement, déjà handicapé par le défaut d'expérience de ses membres. Souhaitons que l'ardeur du patriotisme et la sincère bonne volonté des nationaux-paysans sachent éviter les écueils.

SAINT-BRICE.

# LES LETTRES

## « CLIMATS »

Si la querelle du roman n'était pas apaisée, — pour le moment du moins, — il faudrait noter l'exemple que M. André Maurois nous donne aujourd'hui : c'est qu'un bon roman ne sacrifie pas forcément les règles de l'art d'écrire au souci de peindre avec fidélité le désordre du monde. Doit-on, parce que l'on écrit un roman, renoncer aux beautés de la composition et de la forme, et, pour tout dire d'un mot, au style? M. André Maurois ne l'a pas pensé, et c'est fort heureux. Car son livre, pour être rigoureusement composé et élégamment écrit, n'en est pas moins un émouvant reflet de la vie. Il n'y en a peut-être pas, dans son œuvre, qui, jusqu'à présent, nous ait charmé davantage.

*Climats*, c'est l'histoire amoureuse d'un homme, en deux tableaux. Philippe Marcenat appartient à une famille de papetiers limousins, qui règne sur le canton où elle s'est établie depuis plusieurs générations. Nous avons en France beaucoup de ces dynasties bourgeoises dont une industrie ou un commerce a fait une sorte d'aristocratie locale. On en trouve les plus illustres exemples dans la soierie lyonnaise et les chais bordelais. Les Marcenat, que M. André Maurois a situés en Limousin, pourraient être une de ces grandes familles de papetiers qui habitent la région d'Angoulême. Ils constituent, dans le récit, le milieu où a été formé Philippe, milieu où les traditions d'ordre et de tenue morale gardent un grand prodige, et contre quoi Philippe réagit quand il arrive à l'âge d'homme. Son esprit romanesque imagine un amour idéal qui fixerait sa vie et lui donnerait le bonheur.

Une jeune fille rencontrée au cours d'un voyage en Italie, Odile Malet, est-elle la femme de ses rêves? Il le croit. Non seulement parce qu'elle est d'une rare beauté, mais parce qu'elle lui apporte l'atmosphère, le « climat » dont il a besoin à ce moment de son existence. « Nous aimons les êtres, dit M. Maurois, parce qu'ils sécrètent une mystérieuse essence, celle qui manque dans notre formule pour faire de nous un composé chimique stable. » Si Philippe aime tant Odile, c'est que, jeune fille à l'esprit indépendant, elle est tout le contraire d'une Marcenat. Sa rencontre avec elle s'accorde avec ses propres réactions contre les traditions familiales. Il lui semble qu'en l'épousant il assurera la durée de ce précieux accord. Du moins est-ce la part de raisonnement que l'on peut démêler dans l'amour que lui inspire Odile. Et les deux jeunes gens se marient.

Pourquoi leur ménage n'est-il pas heureux? Parce que Philippe aime sa femme plus qu'il n'en est aimé, et surtout parce que son amour est maladroit. Odile mariée est demeurée la jolie capricieuse, peu raisonnable et toute intuitive, dont le charme a gardé le même pouvoir sur Philippe. Mais Philippe ayant trouvé auprès d'elle le « climat » qui lui manquait, une réaction inverse se produit en lui. Il redevient « Marcenat », exige plus de raison chez la fantasque Odile. La jeune femme ne le comprend pas, et se dérobe. L'assiduité jalouse de Philippe éloigne Odile qui finit par tromper son mari, et divorce pour épouser son amant. Malheureuse, elle discerne alors quel amour totalement dévoué était celui de Philippe, et elle se tue.

Le second tableau, le second mariage de Philippe, c'est la même situation renversée. Des années ont passé, durant lesquelles Philippe a fait la guerre. La paix revenue, il s'est remarié. Isabelle ne ressemble guère à Odile. Elle n'a pas son charme tout féminin et un peu déconcertant. Mais quand elle est entrée dans la famille, tous les Mercenat ont reconnu en elle une femme digne de leur race. Elle a le goût de l'organisation et de l'ordre. Et elle aime Philippe comme Philippe a aimé Odile. Alors le Philippe indépendant reparaît, d'autant plus indépendant qu'il a été marqué à son insu par l'influence d'Odile. Il craint d'être emprisonné dans cet amour trop entier. Il se dégage et prend une maîtresse. Il est déçu, à son tour, comme l'avait été Odile, et revient enfin à Isabelle, assez blessé pour goûter la douceur d'un foyer où n'a cessé de l'attendre celle qui l'aime plus que tout au monde. Cet apaisement pourra-t-il s'achever en une durable sérénité? Ou bien l'humeur mobile de Philippe lui réserve-t-elle d'autres expériences? Nous n'en savons rien. M. André Maurois fait mourir son héros avant qu'aucun nuage ait troublé le nouvel accord de Philippe et d'Isabelle.

Un résumé aussi succinct de ce roman en fait paraître davantage l'architecture volontairement équilibrée et symétrique. Ne disons pas l'artifice, ou bien ajoutons aussitôt, à la manière du père Hugo, que dans « artifice » il y a « art ». L'art de M. André Maurois a enrichi et nuancé cette histoire d'une vaste expérience humaine.

Ce livre est l'image du monde, où les gens se rencontrent, se perdent, se retrouvent et parfois s'accrochent l'un à l'autre pour tenter la conquête du bonheur qui fuit. Mais la vie ainsi considérée ne nous présente qu'ombres portées, que chacun projette sur son voisin. Seulement nul ne reçoit ni ne voit les mêmes ombres. Il y a plusieurs Philippe, il y a plusieurs Odile dans le roman de M. Maurois, non seulement d'un temps à un autre, mais dans le même moment, selon les témoins qui les observent. Combien n'y a-t-il pas de « moi » en chacun de nous, et, en plus des « moi » qui se sont manifestés, de « moi » possibles que nous ne connaîtrons jamais parce que les circonstances ne les ont pas fait naître? M. André Maurois a limité son étude au « climat » le plus important de tout homme, celui que détermine pour lui la femme qu'il aime et qu'il épouse. Il y faudrait joindre tous les « climats » formés autour de notre être par les amitiés, les rencontres avec d'autres esprits, sans lesquelles notre existence serait peut-être tout autre. Pour peu que notre vie soit longue, nous traversons de nombreuses atmosphères depuis celle de notre enfance et de notre famille jusqu'au temps où des enfants nés de nous-mêmes réagissent à leur tour sur nous autant que nous agissons sur eux.

A toutes ces influences, celle à laquelle nous soumet le mariage n'est pas seulement, dans la plupart des cas, la plus importante. Elle est la seule que nous puissions choisir, du moins à ce qu'il nous semble. Et c'est toute notre existence que nous nous croyons libre de fixer ainsi, puisque la loi du mariage est la durée, sur le terrain mouvant de la vie, où tout est changement. Se jurer mutuellement un amour qui ne varie pas, c'est, pour deux êtres, tenter d'introduire l'éternité et l'absolu dans le fugace bonheur de l'homme. La tentative n'est pas impossible. Croyons-en M. Léon Daudet, qui écrit dans *les Pèlerins d'Emmaüs* : « La perfection est de ce monde. C'est l'amour conjugal partagé. » Mais comme toute perfection, celle-là est rare. Le héros de M. Maurois ne l'a pas atteinte, et son histoire est celle de sa déception. M. Maurois lui fait noter dans son journal, après sa double expérience : « L'amour absolu n'existe pas plus que le parfait gouvernement, et l'opportunisme du cœur est la seule sagesse sentimentale. »

Il est moins difficile, en somme, de connaître, aux beaux jours de

la jeunesse, les minutes enivrées de Tristan et Yseult, que de parvenir, avec l'âge, aux années de félicité de Philémon et Baucis. Ou plutôt, la difficulté, pour un couple, est de passer d'un bonheur à l'autre. Car ils ne sont pas de même nature, et l'amour capable de durer et de vieillir est d'une qualité plus haute que celui des jeunes amants les plus épris. Il y faut un désintéressement magnanime et presque héroïque. Un Philippe, une Odile sont férocement égoïstes ; ils n'aiment que leur bonheur, c'est-à-dire eux-mêmes. L'amour humain, quand il est plus parfait, est comparable à ce pieux amour dont parle l'*Imitation*, et qui « ne se cherche jamais ». C'est celui que M. Maurois a peint dans son Isabelle, à qui il fait dire : « Au fond, une femme amoureuse n'a jamais de personnalité ; elle dit qu'elle en a une, elle essaie de se le faire croire, mais ce n'est pas vrai. Non, elle essaie de comprendre la femme que l'homme qu'elle aime souhaite trouver en elle et de devenir cette femme-là. » Et plus loin : « Si l'on s'aime vraiment, il ne faut pas attacher trop d'importance aux actions des êtres qu'on aime. Nous avons besoin d'eux ; eux seuls nous font vivre dans une certaine atmosphère dont nous ne pouvons nous passer. Alors, pourvu que nous puissions les garder, les conserver, le reste, mon Dieu, qu'est-ce que cela peut faire? » Voilà une plus noble sagesse sentimentale que celle de Philippe. Mais quel amour n'exige-t-elle pas pour être autre chose qu'une médiocre résignation? Et puis il faut qu'un tel amour soit réciproque, ou tout au moins que l'homme qui en est l'objet en prise assez la valeur pour accepter de lui sacrifier à son tour un peu de sa personnalité. Alors, cette double abdication sera allégrement consentie, parce qu'elle est la condition d'un nouveau « climat », aussi nécessaire à l'homme qu'à la femme, celui d'un ménage heureux, où l'amour s'accroît des précieuses vertus de l'amitié.

D'autres réflexions, en grand nombre, viendraient à l'esprit, à propos de ce roman où résonne l'écho des plus tenaces désirs de l'homme : donner l'aspect de l'éternel au bonheur qui passe ; faire que le meilleur de la vie n'en soit pas aussi le plus fragile. M. Maurois lui-même nous invite à la méditation, en semant son récit de pensées, toutes prêtes à entrer dans quelque anthologie. Encore vaut-il mieux les lire et les relire sans les détacher du roman. Ce n'est pas un plaisir commun que donne un livre comme celui-là, où l'on voit traiter avec une intelligence aussi délicate les choses du cœur.

André Rousseaux.

# *LES BEAUX-ARTS*

## LE SALON D'AUTOMNE

Le Salon d'automne aurait pu célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa naisssance d'une façon plus efficace en élargissant un peu sa rétrospective. Telle quelle, elle a son intérêt pourtant, et nous y avons vu, revu plutôt, quelques-unes des plus belles toiles que ce quart de siècle a pu peindre, retrouvé quelques-uns des noms qui honoreront le plus durablement cette époque anarchique et heurtée, où, par un singulier retour, un nouvel esclavage est né de la liberté. Aux Indépendants, comme au Salon d'automne, c'est en effet pour avoir répudié tous les maîtres que la plupart des jeunes peintres de ce temps se sont jetés à corps perdu dans l'imitation successive de Cézanne, de Renoir, de Gauguin, hommes libres et briseurs de chaînes. D'autres, d'une personnalité moins accentuée, sont parvenus à la maîtrise. C'est ceux-là que nous aurions voulu voir plus nombreux dans cette salle du Jubilé, où nous avons plaisir à contempler cet essai de morceaux choisis. N'eût-il produit que ces quelques toiles, actuellement exposées au Grand Palais, le Salon d'automne a eu du bon et son existence est justifiée : la vraie peinture, depuis vingt-cinq ans, n'a été que là.

Parmi ces toiles anciennes, le Renoir éclate au premier plan ; déjà classique, ferme, pur, paisible, un Renoir de l'époque saine, avant les tristes rabâchages de la dernière période, boursouflés et couleur groseille, à la fois sirupeux et acides, desquels, par respect

même pour le maître, on voudrait pouvoir ne rien dire, si les thuriféraires intéressés ne venaient prétendre abusivement que Renoir n'a rien fait de mieux. Mais c'est encore le vieux peintre qui donne à ces maladroits amis le plus décisif démenti, par ce précédent chef-d'œuvre exposé : c'est celui-là que nous aimons, et dont l'avenir nous paraît sûr.

Le Gauguin aussi est parfait, rutilant comme une fanfare : ce rénovateur reste grand. On n'en peut pas dire autant de Carrière, qui, hélas ! s'enfonce de plus en plus, et c'est dommage pour sa mémoire, dans ces brumes qu'il aimait tant : pauvre penseur qui fut aussi un pauvre peintre, au milieu de ses intentions et de ses fumées d'idéologue. Sa leçon est déjà perdue, et ce n'est dommage que pour lui.

L'équipe qui a saisi ces grands ancêtres, et qui fut la génération triomphante du Salon d'automne, a fourni en première ligne Maurice Denis, Desvallières, Bonnard, Vuillard, Matisse, Marquet, Lebasque, Guérin, Valloton, suivis eux-mêmes et parfois rattrapés, quelques-uns voire dépassés, par de solides gaillards comme Segonzac, Moreau, Derain, ou Wlaminck. On les retrouvera ici, les uns ou les autres, inégalement représentés. Il faut signaler toutefois comme une page saisissante d'esprit, de peinture et de sensibilité, la *Place Vintimille* de Vuillard, qui fera s'attendrir un jour nos petits-neveux, étonnés que Paris ait pu, dans ce siècle encore, proposer à un peintre impressionnable comme celui-là un charme à ce point délicat, déjà désuet à nos yeux. Marquet, bref, dur, aéré, était déjà lui-même, il y a vingt années : mais ses derniers envois montrent l'acquisition constante de ce maître, et comme il a gagné de luminosité et de fraîcheur en mûrissant. Bonnard, lui aussi, aura été, dès 1905, un de ces modernes épris de leur temps, à qui l'avenir demandera de précieux renseignements sur ce qu'auront été nos modes de sentir et de voir. Une poésie se dégage pour nous-mêmes de ces notations chatoyantes, un peu confuses, comme dans ce coin de *Jardin de Paris*, mélancolique à regarder sans qu'il soit besoin d'être bien vieux. La jeune fille nue, à sa toilette du même peintre, souligne avec bonheur la sensibilité étonnante de son œil, capable de percevoir à un tel degré l'enrichissant pouvoir de la lumière. Le dessein reste toujours un peu mou, mais la coloration est délicieuse de ce corps robuste et vivant, métamorphosé de reflets. Cette toile me paraît très particulièrement significative : elle fournit un exemple typique de ce qu'un peintre-né sait voir, et qui échapperait au profane si l'artiste n'était là pour le lui montrer, véritable voyant, exquisement révélateur de nuances cachées, qui nous enchantent et que nous ne connaîtrions pas sans lui. Ces juxtapositions d'œuvres anciennes et récentes, qui

constituent, en ce qui concerne les aînés, l'intérêt principal de ce Salon, ne sont pas également favorables à tous. J'avoue, à grand regret, ne pas retrouver dans la dernière toile de M. Othon Friesz, lequel passe aujourd'hui pour un maître, les qualités d'observation serrée et de précision analytique qui rendent si remarquable le portrait de sa mère, daté de 1900 et quelque. Il y a certainement, dans son envoi de cette année, qui représente une *Fille* dans un décor de fumerie toulonnaise, une véhémence pathétique, une densité de couleur à plus d'un égard admirables : le morceau a de la puissance, et M. Friesz est quelqu'un. Mais c'est quelqu'un de bien incomplet. Et que cette puissance demeure inopérante, comme, à la poursuite rageuse de ses dons, ce peintre atteste son parfait mépris de la perfection, par cette constante indifférence au dessin, à l'équilibre, à l'achèvement tranquille du détail ! Voilà où mène le culte de la force dans l'art : à négliger superbement tout ce qui n'est pas elle. Le modèle ici figuré n'avait-il pas de cuisse sous l'étoffe? Ces mains informes, ce pied estropié?... M. Friesz dira peut-être qu'il ne s'agit pour lui que de donner une robuste impression d'ensemble, dans une haute atmosphère de couleur. Je veux bien qu'il y ait réussi, et j'admire en effet cette chaleur de ton, l'espèce de dynamisme massif qui remplit avec sonorité sa toile. Mais est-ce une raison pour choquer si brutalement le spectateur? Et n'était-il pas capable de finir?... On ne peut lui faire l'injure de le croire. Il faut donc qu'il y ait de sa part intention formelle, préméditation de heurter. Nous savons pourquoi : par peur du joli, de l'aimable ; choix systématique du laid, sous prétexte que le laid a plus de caractère, et, en outre, atteste de façon profitable un fier esprit d'indépendance... C'est parfait. Mais le spectateur malintentionné, qui ne pense ou ne cherche pas si loin, dira seulement que vous ne sentez pas le beau, et que vos recherches de technicien pur, justifiables en soi, lui sont parfaitement indifférentes.

Nous l'avons observé plus d'une fois : la plaie de la peinture moderne, n'est-ce pas ce constant souci de substituer à la recherche réfléchie du beau la préoccupation exclusive de la technique, laquelle n'intéresse que les peintres et les amateurs spécialisés qui les suivent? A leurs yeux, tout ce qui sera complet, achevé, fini, apparaîtra coupablement léché, entaché d'erreur, compromis par un abominable esprit de concession au goût perverti du public, aux lois de la méprisable tradition académique.

A quel désarroi peut conduire une telle doctrine, répandue sans contre-partie dans des cervelles anarchiques, persuadées que l'ignorance, la maladresse, la naïveté sont des vertus saintes, indispen-

sables à l'expression sincère de la personnalité ! Oserons-nous dire que la personnalité d'un Cafre, d'un éthéromane ou d'un paralytique général nous indiffère totalement, quand il ne s'agit que de peinture?... Il y a une dizaine d'années encore, un pareil aveu nous eût fait accuser d'incompétence et de régression. Quelques signes, de jour en jour plus éclatants, permettent aujourd'hui de penser que beaucoup commencent à revenir sérieusement de ces folies, où ne se complaisent plus que ceux qui ne peuvent exister que par elles. Sans doute les indépendants à tout crin continuent de manifester le même primarisme agressif, cette obsession effarante et si triste de la hideur physiologique, ce culte pathologique du vulgaire et du laid, qui atteste autant, je le crains, la bassesse incurable de l'âme, que le renversement de toutes les valeurs esthétiques précédemment reconnues et vénérées. Mais l'amateur désintéressé, capable de ne plus s'émouvoir d'une majorité d'œuvres médiocres, peut trouver un extrême plaisir à discerner depuis quelques années déjà et particulièrement dans ce dernier Salon d'automne les témoignages évidents d'un retour délibéré à une conception plus haute et plus sérieuse de l'art. L'équilibre, la forte santé d'un Segonzac, d'un Moreau, d'un Derain ne sont plus, certes, à découvrir. Mais chez ceux qui viennent après eux, on est heureux de constater cette reprise lucide de soi-même, qui coïncide justement avec leurs plus satisfaisantes réussites. Composer, dessiner scrupuleusement, bien peindre, avec force et lourdeur parfois, mais dans le calme ; dominer le sujet choisi, se défendre de tout lyrisme appris, de toute déformation théorique pour viser d'abord à l'effet de style ; s'affranchir des mauvais exemples, rechercher dans le passé les maîtres dont on peut apprendre ; voir le réel, et s'émouvoir en le saisissant ; être sincère et vrai devant l'objet : voilà ce dont nous pourrons être reconnaissant à quelques-uns d'entre les meilleurs de la génération qui se dégage aujourd'hui de la foule des suiveurs éternels. Le difficile est de les mettre à part, de les tirer de cette immense accumulation de toile peinte que constituent toujours ces Salons. Si on pouvait réunir dans une seule salle une trentaine, une quarantaine de leurs plus récentes productions, quelle valeur prendrait ce jeune groupe, tout à coup ! Qu'on aurait de joie à le saluer, à constater qu'il a déjà partie gagnée !...

Nous y mettrions Sabbagh, au premier plan, et sa superbe *Femme nue* au canapé rouge, si vigoureusement ramassée. Nous avons maintes fois déjà loué cet artiste, son labeur probe, volontaire, sa lutte pathétique avec lui-même, la fougue de son tempérament puissant, sa tenace poursuite du mieux. Est-ce à dire qu'il ait atteint sa

perfection? Non. Ce nouveau *Nu* n'est pas, peut-être, absolument plaisant. Il révèle encore trop le combat de l'artiste et du modèle ; on a encore trop l'impression d'une étude poussée, d'une préparation pour une œuvre définitive plus sereine. Mais les moyens utilisés sont beaux, et ils annoncent la victoire, son prochaine avènement. La mise en place est excellente ; le mouvement des bras repliés, l'arabesque du corps attestent l'invention heureuse, la sévérité de la recherche, le trouvé. La couleur du nu, seule, reste pénible ; elle porte la trace du combat, elle dit la lutte et sa fatigue. On sent que le peintre a été plus préoccupé de la forme et de la densité de ce robuste corps que de son enveloppe charnelle, et dans l'alternative c'est celle-ci qui a pâti. Mais Sabbagh saura s'éclaircir quelque jour, où nous l'attendons. L'homme qui a brossé ces coussins de pourpre sombre, çà et là touchée de reflets vifs, comme d'une flamme, est un peintre. Qu'il médite seulement le mot de Delacroix, je crois : « Même avec de la boue, je peindrais le corps de Vénus. » Vénus et la boue, voilà tout le drame de la peinture. On s'en tire, mais il faut penser à Vénus.

Un peintre encore, cet Osterlind, dont le grand paysage blafard, dominé de rose et de beige, sous un ciel tumultueux, traversé de nuages rapides, est une des plus fortes toiles du Salon, toute animée d'un magnifique souffle romantique. De cette maîtrise de soi, de cette possession dominatrice de ses dons, qui me semble une des qualités présentement les plus nécessaires à l'artiste, Favory donne également un pertinent exemple, avec son portrait de jeune fille, où sa véhémence habituelle est sagement dominée. Le nu de Charlot, très poussé, atteste la conscience de ce peintre, son goût d'harmonie, d'équilibre. Une réussite charmante est celle que nous présente Berthold Mahn, avec cette femme lisant dans un hamac, en un sous-bois d'été, l'ombre verte autour d'elle trouée de rayons lumineux. La page, difficile, étourdissante de goût, d'habileté, est de tous points parfaite, d'une matière savoureuse et rare, d'une observation juste, humaine, réfléchie. La petite mulâtresse, nerveuse et maigre, de Mlle Sougez, qui fait un peu penser à *la belle Olympia;* les natures mortes de Savreux, de Deshayes ; le grand nu renversé de Kvapil ; la transposition moderne de la Vénus endormie classique, de Brabo ; la prestigieuse exécution de Kisling ; le métier soutenu de Grigory Gluckmann ; les aquarelles de Lanoa, de Navellier ; les élégants dessins de Mlle Raymonde Heudebert : que d'excellent travail, pour ne nommer que ceux-là, que de solides et franches qualités, qu'il y a plaisir à enregistrer, sur lesquelles on aimerait s'étendre s'il n'était vraiment par trop artificiel de chercher à donner une idée

de l'œuvre peinte en la décrivant ! L'énumération, d'ailleurs, n'est pas limitative ; il y a beaucoup de talents en ce Salon, mais ce nest pas ici le lieu d'en établir le palmarès. Nous ne prétendons qu'indiquer au lecteur quelques directives nouvelles, heureux de les avoir pu constater.

Ainsi, à propos de ceux que l'on vient de nommer, ce qu'il convient de signaler, parce qu'il nous a semblé apercevoir là un gage précieux de perfectionnement et de liberté reconquise, c'est que plus ces bons travailleurs, en s'assagissant, arrivent à mieux s'exprimer, plus aussi ils allègent leur faire, l'assouplissent et le purifient. Les palettes deviennent plus claires, moins chargées ; les touches gagnent en légèreté, en finesse et en transparence. Dégagée peu à peu de la matière où, proprement, elle s'enlizait, la peinture (sans cesser pour cela d'être opulente) s'affine, se spiritualise ; par là, elle trouve le moyen de se faire lire plus facilement et peut se permettre ces nuances qu'elle avait trop longtemps perdu le pouvoir d'exprimer. C'était cela que nous aimions, jusqu'ici, exclusivement chez les classiques : qu'ils aient su tout dire, d'une manière immédiatement perceptible, et en clair (au propre comme au figuré). Les sculpteurs, au demeurant, le savent bien. Que le regard, au milieu des excentricités des mauvais peintres, tombe en passant sur la *Femme accroupie* d'Halou, ou quelque petit groupe ou figurine de Gimond, de Parayre, d'Anna Bass, de Chauvel ou de Wiérick : l'esprit est saisi aussitôt par la supériorité de la technique et le caractère sérieux du travail. Pourquoi? Parce que la sculpture n'autorise pas le trompe-l'œil et ne facilite pas la tricherie : les tricheurs sont sur la cimaise, où ils n'attrapent que les badauds.

Émile Henriot.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

## M. JEAN HENNESSY

*Il serait vain de croire que M. Jean Hennessy peut rendre grâce de son accession au pouvoir à son influence parlementaire. Les quelques socialistes indépendants accolés par M. Poincaré aux représentants de sa majorité modérée témoignent seulement de son désir invincible de poursuivre jusqu'au bout un effort d'union nationale, et aussi d'une certaine mystique qu'on pourrait, en quelque sorte, presque appeler dynastique et qui veut qu'on ne doit pas, qu'on ne peut pas se passer des hommes de gauche lesquels, en République, doivent gouverner. M. Hennessy eût été d'ailleurs un singulier échantillon d'homme de gauche dans une représentation proportionnelle des partis. Passe pour M. Antériou! Mais M. Jean Hennessy! M. Jean Hennessy est un homme qui a évolué. Il est entré au Parlement en 1910, comme représentant libéral de son arrondissement de Barbezieux, candidat de la droite et des catholiques contre un républicain de gauche qui s'appelait Géo Gérald et qui semblait à M. Jean Hennessy comme une manière de rouge hirsute et satanique. Je sais bien que certains prêteront aux candidatures de la famille Hennessy un caractère moins dogmatique et plus spécifiquement commercial. A dire le vrai, je ne le crois pas, en ce qui concerne M. Jean Hennessy. Il y a évidemment des raisons, qui ne sont pas des raisons politiques, qui peuvent inciter les paysans des Charentes à donner à des hommes appelés Hennessy le mandat sollicité par eux. Mais M. Jean Hennessy est un homme*

*de doctrine, qui prend les choses au sérieux, et il était une manière d'apôtre de la doctrine conservatrice, en* 1910, *comme il est devenu depuis une manière d'apôtre de la philosophie du Cartel. Il était fort entêté dans sa doctrine et certains insinuaient même que son frère, M. James Hennessy, qui déjà évoluait vers la gauche, n'était pas sans inquiétude de l'intransigeance droitière de son puîné, qui pouvait le compromettre ou le gêner. Depuis, M. Jean Hennessy a bien changé. Il s'est inscrit au groupe des républicains socialistes, avant M. César Chabrun, tout en continuant, comme lui d'ailleurs, à fréquenter les sacrements. Il a employé sa fortune, ou une partie de sa fortune, à subventionner la presse de gauche, la presse du Cartel. Il s'est embrigadé dans cette oligarchie financière qui attise la révolution, se flattant sans doute de tirer son épingle du jeu.*

*Les idées de M. Jean Hennessy sont souvent fâcheuses, et une cruelle cécité politique semble lui en dissimuler les effets. Il a pris aussi, pour collaborateurs, de bien singuliers truchements, et il se répand dans le public en bien étrange compagnie. Mais ce n'est point à dire qu'il soit sans valeur, et que sa campagne régionaliste soit sans intérêt. Cependant, il serait téméraire d'avancer que c'est à sa valeur personnelle que M. Jean Hennessy doit son accession au pouvoir. Nous ne voyons d'ailleurs nul inconvénient à ce que M. Jean Hennessy soit ministre. Le curieux, c'est que ce pontife des gauches le devienne dans un cabinet de droite, au moment où la majorité est à droite, en dépit de toutes les exégèses tendancieuses. Ces paradoxes sont d'ailleurs dans le destin de la famille. M. James Hennessy ne devient-il pas président du conseil général de la Charente, en remplacement d'une vieille bourrique de la Loge, au même moment où ce conseil général s'affirme avec entrain sectaire et passionnément cartelliste, et où il rejette, sous la présidence d'un membre de l'union républicaine, les questions préalables posées par un préfet désemparé? Donc, nous ne voyons point d'inconvénient à ce que M. Jean Hennessy soit ministre, ou député. Il a cinquante-cinq ans d'âge, et tantôt vingt ans de Parlement, et sa valeur est au moins égale à celle de M. Queuille ou de M. Jean Durand. Ce n'est même pas, semble-t-il, un mauvais ministre. Il connaît les choses de l'agriculture et les traite sérieusement, comme tout ce qu'il traite, avec compétence, et une pointe d'originalité, car il n'est pas homme à abandonner dans un débat ses excellents principes régionalistes, qui sont ce qu'il y a de meilleur en lui. M. Jean Hennessy serait-il un jacobin pour rire? Quel dommage qu'il ait, par son action de presse, accumulé tant de désastres et faussé tant de consciences! M. Jean Hennessy a, d'ailleurs, ceci de particulier que ses ambitions directes ne servent aucunement ses nouveaux amis. Quand il voulut être député, comme il fit*

*sa liste à lui, entre celle dite de droite, et celle dite des républicains de gauche, il fit jouer le quotient, et assura ainsi à M. Poitou-Duplessys un siège en* 1919, *et la plus forte moyenne en* 1924. *Avouons que M. Jacques Poitou-Duplessis serait mal venu à se plaindre. Maintenant qu'il est ministre, dans ce cabinet excommunié par les radicaux et qu'ont en horreur ces lumières de la république cartelliste qui s'appellent Fayss, Pascaud, Menier ou Goussier, voici ces honorables députés de la Charente bien quinauds, obligés de désavouer leur chef de file, et le grand homme des gauches dans le département. Qu'il y ait des bruits à Landerneau, et même à Barbezieux, et que le torchon brûle présentement dans le ménage du cartel charentais, ce n'est point nous encore qui nous en plaindrons. Et nous ne nous plaindrons pas non plus que M. Jean Hennessy ait cessé de représenter la France à Genève, dans le même temps que M. Paul-Boncour, lui aussi, n'y voulait point rester. Car M. Jean Hennessy, au jour du triomphe du Cartel* (toutes les places et tout de suite), *avait obtenu en partage l'ambassade de la République à Berne — la Favorite — et la Ligue de la République, comme dit l'autre, lui devait bien ça. Il obtient en partage un portefeuille, au moment où les radicaux sont chassés de la place Beauvau et autres lieux. M. Jean Hennessy pratique peut-être envers ses amis nouveaux cette indépendance du cœur, qui, à tout prendre, est une vertu. En tout cas, le* sic von nos vobis *ne semble pas avoir été écrit pour lui.*

*Mais il faut que M. Jean Hennessy paie sa rançon. Il la paie. Il la paie pour la raison qui a fait son accession même. Et cette raison, ceux qui savent que M. Poincaré est leur maître à tous, dans la manœuvre parlementaire, n'ont pas été longs à la trouver. M. Poincaré a montré, lui aussi, qu'en matière d'indépendance de cœur, il n'avait point de leçon à prendre, car nous ne saurions admettre qu'il pratique délibérément le pardon des injures. M. Jean Hennessy a été parmi les ennemis les plus cruels de M. le président Poincaré. Il nous jurera aussi bien qu'il l'aime fort. Peut-être parce qu'il a reconnu son mérite. Le bon Sennep a représenté M. Jean Hennessy comparaissant devant M. Poincaré. Il est vêtu d'une cotte de paysan d'Angoumois, et il tient, par le col, des volatiles gras à point : « Je vous ai pris, lui dit M. Poincaré, à cause de vos canards. » Tant de bonne humeur désarme, mais ne doit point faire oublier les affaires sérieuses. Nous devons, nous aussi, aux canards de M. Hennessy un sérieux appui à la majorité. Mais tient-il tant à préciser ce que, lui, leur doit? Peut-être M. Herriot, signant la nomination de l'ambassadeur de Berne, a-t-il soufflé, lui aussi, dans le tuyau de sa pipe : « C'est à cause de ses canards », et peut-être même sont-ce eux qui ont ouvert si délibérément le seuil si*

*bien gardé de la gauche socialiste. Ah! monsieur Hennessy, il faut bien que vous sachiez cela. Pour votre punition.*

★★★

## *Le Centenaire de la mort de Schubert*

Autant son œuvre est riche et diverse, autant son existence fut brève et monotone. Né en 1797, Schubert est mort en 1828, à peine âgé de trente et un ans. Il n'a presque jamais quitté Vienne, sa ville natale, où il n'a guère fréquenté que des milieux modestes et restreints. Jamais il ne fut assuré du pain du lendemain, et jamais il ne connut, de son vivant, les succès grandioses et populaires comme Beethoven ou Weber, ses contemporains. La véritable vie de Schubert a été sa vie intérieure, la vie de son âme de musicien, et l'histoire de son existence se confond avec celle de ses œuvres.

Il était le fils d'un maître d'école qui eut quatorze enfants, et dont il hérita la piété, la bonne humeur et l'amour du travail. Dès que se manifestèrent les dispositions musicales du jeune Franz, le père sollicita pour son fils une place dans le chœur de la chapelle impériale viennoise et dans l'institut appelé « Convict », où étaient éduqués gratuitement les jeunes chanteurs. Schubert y fut admis le 1er octobre 1808 : il y resta cinq ans. Déjà il composait. Pauvre, obligé de gagner rapidement sa vie, Schubert décide alors d'entrer dans l'enseignement, et, tout en s'abandonnant aux délices de la composition musicale, il devient instituteur adjoint dans l'école même de son père. En même temps, il accumule les œuvres avec une telle abondance que pour la seule année 1815 on le voit composer deux symphonies, un quatuor, deux sonates pour piano, des variations, des écossaises, deux messes, quatre opéras-comiques et cent quarante-cinq mélodies. Les années suivantes ne sont pas moins fécondes. C'est dans la création musicale que Schubert porte toute son activité : peut-être pour masquer le vide apparent de sa vie sentimentale. Il semble qu'à cette époque il ait eu l'intention d'épouser Thérèse Grob, la fille d'un collègue de son père. Elle ne pouvait passer pour une beauté : sa figure était marquée de petite vérole, mais elle avait bon cœur. Schubert, à ce que raconta plus tard un de ses amis, était fort épris d'elle. Mais avec son salaire de quarante florins par an il ne pouvait songer à fonder un ménage. Il chercha sans succès une place plus rémunératrice que celle d'instituteur adjoint. Thérèse qui, sans doute, ne sut jamais rien de son amour, se maria quelques années plus tard avec un maître boulanger.

Le service de l'école pesait lourdement sur les épaules de Schubert. Il obtint un congé et devint précepteur musical des filles d'un comte Jean Esterhazy. La famille du comte habitait Vienne, mais

passait l'été à la campagne en Hongrie. Avec eux, Schubert mena une vie plus agréable, mais non pas exempte de déplaisantes servitudes : il partageait ses repas avec les gens de l'office. Rentré à Vienne, il refuse de reprendre son métier de magister et mène une vie de bohème. Il partage avec un ami un pauvre logement. Tous les matins il se lève à six heures et compose jusqu'à une heure de l'après-midi. Entre temps il fume des pipes. Après le dîner, il va au café où il retrouve ses compagnons et organise des réunions animées que ses contemporains appelaient des *Schubertiades*. On chantait fort, on buvait ferme. L'endurance de Schubert à cet égard était si connue que ses amis l'avaient surnommé *Schwammerl*, c'est-à-dire l'éponge. A cette époque il apparaissait comme un petit homme à figure ronde, le corps un peu replet et les doigts courts. Ses yeux brillaient derrière les lunettes qu'il ne quittait même pas pour dormir. Il était modeste, d'une modestie qui côtoyait l'insouciance : il permettait à ses amis d'emporter ses manuscrits et ne se rappelait plus à qui il les avait confiés. La facilité avec laquelle il composait explique cette insouciance à l'égard d'œuvres exquises auxquelles, dès qu'il les avait écrites, il n'attachait pas plus d'importance qu'à un morceau de papier noirci.

Il ne commença guère à être connu qu'en 1825, alors qu'il avait écrit les trois quarts de ses œuvres, mais jamais il n'eut d'autres ressources que les honoraires des éditeurs. Quand en 1826 il postula l'emploi de deuxième maître de chapelle de la cour, on lui préféra un vieillard de vingtième ordre, et ses démarches pour obtenir le poste de chef d'orchestre au théâtre de la Porte de Carinthie n'aboutirent jamais. Un concert qu'il donna le jour anniversaire de la mort de Beethoven fut pour lui enfin un succès ; mais la critique officielle fit bande à part : aucun journal viennois ne rendit compte de la soirée. Le 16 novembre 1828 les médecins diagnostiquèrent le typhus. Au soir, le délire s'empara de lui. Il voulait se lever, partir, s'imaginant être chez des étrangers et appelant à grands cris Beethoven. Il fut enseveli à quelques mètres de l'endroit où reposait déjà celui-ci.

Cette vie d'un des plus beaux musiciens qui furent jamais, cette vie si simple et si nue nous est une grande leçon d'humilité. Il ne fut ni joli, ni riche, il ne connut ni l'amour, ni la gloire, et ce petit instituteur viennois que rien ne désignait à l'attention de la bonne société a survécu par une musique vivante, presque actuelle en certains de ses aspects : rien n'est plus explicable que l'amour d'un Francis Poulenc pour la musique d'un Schubert. Il fut le musicien « en proie aux mélodies », il fut possédé par elles ; mais alors qu'il vit dans l'esprit du plus grand nombre des amateurs de musique comme l'auteur de lieder innombrables, sa musique symphonique, sa musique de chambre, sa musique de piano offrent aux délicats des joies toujours neuves : malgré les éditions, malgré les efforts toujours plus nombreux de tant de bons artistes, on peut affirmer que la moitié

au moins des compositions de Schubert est, encore aujourd'hui, inconnue aux mélomanes, même cultivés. Tout le monde connaît les *Moments musicaux*, les *Impromptus* et les *Danses*, mais combien ignorent les dix-neuf *Sonates* pour piano, où se déploie à chaque instant cette aisance à se mouvoir au milieu des tonalités, qui donne à la musique de Schubert comme un reflet d'atonal et une étrange sécurité dans l'incertitude.

Œuvre étonnante d'unité autant que de variété où l'ingénu et l'allègre se mêlent à un sentiment profond de la mort. On s'est souvent demandé quel était le vrai Schubert? Est-ce celui qui chaque jour, ayant écrit sans relâche, allait goûter en toute bonhomie les plaisirs de la table et de l'amitié? Est-ce au contraire celui que ses familiers appelaient le « voyant musical », ce visionnaire poussé par un sentiment irrésistible sur la route de la musique? En vérité, il fut l'un et l'autre, mais ce qui chez l'homme du commun provoque des heurts et n'engendre que déséquilibre, forme un tout harmonieux et nuancé chez celui qu'habite le génie.

André Cœuroy.

# *LES FAITS DE LA QUINZAINE*

France. — *Les autonomistes alsaciens Ricklin et Rossé sont déclarés déchus de leur mandat par la Chambre des députés, par* 220 *voix contre* 39 (8 *novembre*).

— *M. Joseph Caillaux, qui fut un des instigateurs de la manœuvre radicale, au Congrès d'Angers, contre le cabinet Poincaré, est évincé de la commission sénatoriale des finances par le groupe de la gauche démocratique auquel il appartient* (13 *novembre*).

Roumanie. — *Le parti national paysan, qui a mené contre le cabinet Vintila Bratiano une campagne d'agitation, l'oblige à donner sa démission* (3 *novembre*).

*Le chef du parti, M. Maniu, forme un nouveau ministère* (9 *novembre*). *Le Parlement est dissous. Les élections auront lieu le* 12 *décembre.*

M. Hoover, président des États-Unis. — *M. Hoover, républicain, puritain et sec, est élu contre M. Smith, démocrate, catholique et humide, par* 21 *millions de votes contre* 14 *millions et demi* (6 *novembre*).

*Le Sénat comptera* 55 *républicains* et 38 *démocrates, la Chambre des représentants* 258 *républicains et* 164 *démocrates.*

*Le Gérant :* Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1928. 37316.